LA VIE SPIRITUELLE

LES MYSTÈRES DE DIEU

Apostolus : Les langues et l'unité de l'Eglise .. 621
F. Vandenbroucke : Le Dieu des psaumes 625
Saint Augustin : « Comme le cerf s'élance vers la fontaine » 641

NOTRE SANCTIFICATION

R. Garrigou-Lagrange : La foi éclairée par les dons 657
M. Baudry : Nos frères les malades 667
M.-D. Philippe : Charité pour le monde corporel. 682

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

Th. Camelot : Les premières communautés chrétiennes 688
G.-A. Simon : Le noviciat de M. de Rancé 702

CHRONIQUES

Les études dans le grand Séminaire anglais d'Oscott, 714; La littérature spirituelle néerlandaise, 722; « Et ils brûleront tous deux ensemble », 736.

A travers les revues, 739; *Les Livres*, 746.

N° 307 MAI 1946

ITIONS DU CERF

LA VIE SPIRITUELLE

Paraît le 1er de chaque mois

Directeurs : R. P. PLÉ, O.P. et R. P. HENRY, O.P.

■

ABONNEMENTS

FRANCE	Un an	200 fr.
	Abonnement de soutien	500 fr.
	Six mois	125 fr.
	Le numéro	25 fr.
ÉTRANGER	Un an	300 fr.

Chèque postal : Éditions du Cerf - Paris 1436-36

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre

Pour tout changement d'adresse envoyer 4 fr. et l'ancienne bande.

■

La correspondance doit être adressée

à

ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
*29, Boulevard de Latour-Maubourg — PARIS-VII*e

Téléphone : INV. 23-86 et 07-45

28e ann. 307. t. LXXIV. N° 5. Mai 1946.

LA VIE SPIRITUELLE
N° 307 — Mai 1946

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE DIEU

APOSTOLUS. Les langues liturgiques et l'unité de l'Église 621

L'Eglise est une. Mais l'Eglise n'est pas latine. Elle est romaine.

F. VANDENBROUCKE, O. S. B. Le dieu des psaumes. 625

Les chrétiens d'aujourd'hui, plus soucieux de réaliser que de contempler, se laissent contaminer par l'athéisme contemporain et perdent le sens de Dieu. La récente enquête sur la sainteté nous l'a rappelé. Pour les psalmistes, au contraire, Dieu est une « réalité indiscutable ». Mettons-nous à leur école et prions avec eux.

SAINT AUGUSTIN. Comme le cerf s'élance vers la fontaine. (Commentaire du psaume 41. Trad. et notes de M. le Chan. Hameau) 641

Qui est plus près de nous que Dieu? Comment même peut-il exister autre chose que Dieu? Et nous ne le voyons pas. Au moins, comme le cerf altéré, ne cessons pas de le chercher, de désirer sa rencontre, d'aspirer à le voir.

NOTRE SANCTIFICATION

R. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P. La foi éclairée par les dons 65

Le difficile problème des rapports entre les vertus et les dons exposé par un maître de la théologie spirituelle.

M. BAUDRY. Nos frères les malades 66

Parce qu'elle est un amour divin, notre charité est infiniment exigeante. Dans une conférence, dont nous publions un extrait, Mme B. montre quelle intelligence et quelle délicatesse exige notre charité vis-à-vis de nos frères les malades.

M.-D. PHILIPPE., O. P. Charité pour le monde corporel 68

Notre corps est le temple de Dieu. Mais il est aussi le siège de nos concupiscences et ce qui nous éloigne de Dieu. Devons-nous l'aimer ou le haïr?

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

TH. CAMELOT, O. P. La charité dans la vie des premières communautés chrétiennes 6

Les chrétiens sont des « frères ». Avant même d'être appelés chrétiens, c'est le premier nom qu'ils portèrent. Et l'Eglise d'aujourd'hui comme l'Eglise primitive est une fraternité et une charité.

G.-A. SIMON. Le noviciat de M. de Rancé 7

Le tempérament de M. de Rancé et les quelques relations que nous gardons de son noviciat expliquent en partie la spiritualité et les penchants ascétiques du grand Réformateur de la Trappe.

CHRONIQUES

H.-F. DAVIS. Les études dans le grand séminaire anglais d'Oscott 714

« La formation intellectuelle du prêtre est un des éléments les plus importants de sa formation spirituelle. » Nous sommes reconnaissants à nos amis anglais d'Oscott de nous dire comment ils ont essayé d'organiser la formation de leurs séminaristes en fonction de ce principe fondamental.

S. BROUNTS. La littérature spirituelle néerlandaise de 1940 a 1945 722

L. PLE. « Et ils bruleront tous deux ensemble » .. 736

L'action et la contemplation dans une fondation récente d'assistantes sociales dominicaines.

A TRAVERS LES REVUES

Chroniques de minuit. — Doc. Catholique. — Servir. — Masses ouvrières. — La Revue Diocésaine de Tournai. — La Vie franciscaine. — La Nouvelle Revue théologique. — La Vie intellectuelle. — Ecclesia. — Cahiers du Cercle S. Jehanne 739

LES LIVRES

INT Bernard, Œuvres traduites et préfacées par M. Davy (*B. C.*) 746

Jacques de Blois, L'oraison mentale, « école du cœur » (*A. Plé*) 747

an. J. Vieujean, Vivre selon l'esprit (*A. Plé*) 747

François de Sainte-Marie, Initiation à saint Jean-le-la-Croix (*A. Plé*) 747

m G. Belorgey, Pratique de l'oraison mentale (*J. Périnelle*) 748

Chan. Leclercq, La vie du Christ dans son Eglise (*B.-M. Foissey*) 74
P. Gerest, Vivre Dieu (*B.-M. Foissey*) 75
Pie XII, Encyclique sur les études bibliques (*L.-M. Dewailly*) 75
P. Ceuppens, Genèse I-II (*L.-M. Dewailly*) 75
G. Brillet, Isaïe (*L.-M. Dewailly*) 75
Dom L. Chambat, Les missions des personnes de la sainte trinité, selon saint Thomas d'Aquin (*J. Isaac*) 75
G. Goolen, Le Père Gérard Guilbert (*M. Doyen*) 75
A. Bourcois-Mace, l'Abbé Mary Macé (*M. Doyen*) 75
M. Fargues, Tests collectifs de catéchisme (*J. Pihan*) .. 75
R. Loup, Le serviteur de Dieu : Meinrad Eugster (*A.-M. H.*) 75
P. Doncœur, Sur les routes du Christ, camps de Palestine, 1933 et 1936 (*A.-M. H.*) 75
Lourdes (*A.-M. H.*) 75
J.-F. van der Stappen et A. Croegeart, Cæremoniale Pars prior : de ministris (*P.-C. Dorange*) 75
Mgr Grente, La magnificence des sacrements (*P.-C. Dorange*) 75
Abbé Y. Daniel, Témoignages sur l'Abbé Godin (*P.-C. Dorange*) 75
Pie XII, Messages de guerre au monde (*P.-C. Dorange*). 75
Dom J. Mazé, Souverains et monastères (*P.-C. Dorange*). 75
Dom G. Lefebvre, La rédemption par le sang de Jésus (*P.-C. Dorange*) 75
P. de Boissieu, Le Père de Foucauld (*P.-C. Dorange*).. 75
R. Michon, Pourquoi sommes-nous fils de Dieu? (*P.-C. Dorange*) 75
Abbé Thellier de Poncheville, Peut-on encore sauver la personne humaine? (*P.-C. Dorange*) 75
F. Martin, Les vêpres du dimanche (*P.-C. Dorange*) 75
M. Perron, Notre voie douloureuse (*P.-C. Dorange*) 75
M. V. Bernadot, Lettres de direction (*P.-C. Dorange*) .. 75
Chan. J. Leclercq, Trente méditations sur la vie chrétienne (*P.-C. Dorange*)..... 75
Abbé Levesque, L'origine du culte du Sacré-Cœur de Jésus et son objet (*P.-C. Dorange*) 75
Livres reçus 76

Les langues liturgiques et l'unité de l'Église

Un de mes amis, lecteur assidu de la Vie Spirituelle, *s'étonnait l'autre jour de ce que celle-ci ait posé la question de la langue vulgaire dans le questionnaire de l'enquête sur l'office divin. Comment, me disait-il, peut-on discuter cette question? Le latin n'est-il pas la langue universelle de l'Eglise? Et n'est-ce pas un beau symbole de l'unité de l'Eglise que notre culte soit célébré en tous les points du monde en la même langue? C'est la réplique exacte du prodige de Babel où les hommes furent confondus dans leur langue à cause de leur mésentente.*

Là-dessus, j'interrompis mon ami et lui fis remarquer qu'il y avait dans le livre des Actes (c. 2), *une autre réplique à Babel, plus ancienne et plus autorisée, et que c'était le miracle de la Pentecôte : le Saint-Esprit n'avait-il pas communiqué aux apôtres le don des langues pour qu'ils se fissent entendre ce jour-là de tous les pèlerins de Jérusalem.*

Et puis, lui dis-je, il faudrait distinguer entre le fait *et le* droit. *Je vous accorde qu'aujourd'hui, en* fait, *la langue latine est dans l'Eglise la plus répandue. Notez*

cependant, en passant, que la langue latine correspond à plusieurs rites, bien que depuis le XVI^e^ *siècle (unification de S. Pie V), le rite dit aujourd'hui romain soit devenu le plus répandu. Notez d'autre part que ce rite romain lui-même n'est pas toujours célébré en langue latine. En plusieurs régions de Dalmatie, il est célébré en langue slavonne, écrite souvent en vieux caractères glagolitiques: Mais remarquez aussi qu'il y a, en fait, à côté du rite romain et des rites de langue purement latine, d'autres rites et d'autres langues liturgiques dans l'Eglise catholique. Pour ne citer que les langues reconnues officiellement aujourd'hui, il y a le slave, le grec, le roumain, l'esthonien, le géorgien, l'arménien, l'arabe, le syriaque, le copte, le géez (Abyssinie). Sans compter que la pratique du polonais et de l'ukrainien se répand de plus en plus avec le consentement au moins tacite de la hiérarchie. Si peu nombreux que soient ces divers groupes ils sont tout de même assez importants pour avoir deux représentants au collège des cardinaux : Mgr Tappouni, patriarche syrien, et Mgr Grégoire Pierre XV Agagianian, patriarche de Cilicie des Arméniens.*

Quoi qu'il en soit, la langue latine est aujourd'hui, dans l'Eglise, la plus répandue. Mais ce n'est pas un droit. *Cela ne va pas de soi. Les apôtres parlaient araméen, et aussi grec pour la plupart sans doute. Les premières liturgies se célébrèrent spontanément en grec ou en langues orientales. A Rome même, jusqu'au* IV^e^ *siècle environ, la liturgie se célébrait en grec. Ce n'est que peu à peu que le latin fut introduit par souci de compréhension, selon le conseil de saint Paul* (1 *Cor.*, 14, 15). *Et jusqu'aux* X^e^-XI^e^ *siècles, on peut dire que la majorité de l'Eglise n'était ni de langue ni de rites latins. Mais les schismes successifs l'ont privée de tout ce qui n'était pas latin. Et depuis, lorsqu'elle a repris pied dans ces pays, les missionnaires latins qui la représentèrent ont commencé par apporter spontanément à ceux qui n'étaient pas de race latine la langu

et le rite latins, étendant ainsi considérablement les frontières de la latinité. Ce n'est que peu à peu que les rites et les langues liturgiques orientaux, pour ainsi dire submergés par les schismes, reprennent vie et retrouvent une certaine importance dans l'Eglise catholique.

— J'avoue que si je voyageais, reprend mon ami, je regretterais bien de ne pas retrouver dans ces pays notre messe latine.

— Peut-être trouverez-vous aussi un clergé latin. Mais, tout de même, allez-vous imposer à tous les catholiques du monde de prier dans votre langue, sous prétexte que vous voulez vous y retrouver quand vous voyagerez? Alors, ne faudra-t-il pas aussi imposer la prédication en une langue universelle afin que vous n'ayez pas de mal à entendre partout la Parole de Dieu? Non, l'Eglise ne supplante pas ainsi les cultures, les langues ou les nationalités, elle s'implante plutôt en chacune d'elles comme la grâce s'enracine en la nature. L'Eglise est catholique, ce que je traduirais volontiers en disant qu'elle est partout territoriale; *en chaque pays, elle dresse sa tente avec les cordeaux du pays. Ou mieux, pour reprendre ce mot de saint Augustin que citait S. S. Pie XII dans son discours de Noël : « L'Eglise recrute ses citoyens dans toutes les nations et c'est en toutes les langues qu'elle groupe sa communauté qui pérégrine sur la terre. Elle ne se préoccupe pas des différences dans les coutumes, les lois, les institutions; elle ne retranche ni ne détruit rien de tout cela, mais elle conserve plutôt et s'adapte. Même ce qui est différent dans les diverses nations, s'il n'empêche pas la religion de l'unique, souverain et vrai Dieu, est ordonné à l'unique et même fin de la paix sur la terre. » Parce que l'Eglise est mère, dit Pie XII, elle ne peut être étrangère en aucun endroit et « tous les pays du monde contribuent à sa vie et à son développement ».*

— Mais alors, l'unité de l'Eglise est-elle seulement invisible?

— Visible et invisible. Visible par ses sacrements, ses symboles de foi, sa hiérarchie, son chef qui est à Rome. Invisible par cette foi vivante et unique que le Saint-Esprit met dans les cœurs des fidèles au moyen des sacrements de la foi. Mais loin de nous de faire du latin liturgique un signe de l'unité de l'Eglise. Je crains qu'en parlant ainsi, nous ne fermions la porte de l'Unité à ceux qui ne sont pas latins de race, comme nous. Car « tous, peuples et individus, sont appelés à venir à l'Eglise », disait encore S. S. Pie XII aux nouveaux cardinaux le 20 février. Et il ajoutait cet autre mot de saint Augustin : « Ils viendront, non pas en émigrant de leurs demeures, mais en ayant la foi chez eux ». L'Eglise est catholique et romaine. Elle n'est pas latine.

APOSTOLUS.

Le Dieu des psaumes

Les psaumes ont toujours été l'aliment de la piété des hommes. Les Juifs y trouvaient la moelle des Ecritures, et les premiers chrétiens y découvrirent l'essentiel du message dont ils vivaient. Dieu, a sainteté, sa majesté, sa grandeur, et aussi sa providence, sa bonté, sa miséricorde; le Messie, roi et rêtre, époux d'Israël, époux aussi de l'Eglise et de ime; l'Eglise elle-même, figurée par Jérusalem, la tadelle de Sion et le Temple; l'âme, enfin, engagée ns une lutte et une espérance qui forment l'histoire son pèlerinage vers la Jérusalem d'en-haut : voilà que lurent dans les psaumes les premiers témoins Jésus et leurs premières communautés.

Voilà ce que peuvent lire encore aujourd'hui tous ux qui ouvrent ce livre — tous ceux surtout auxels l'Eglise fait un devoir d'y chercher l'aliment otidien de leur prière. Faut-il rappeler les éloges parsèment la tradition spirituelle ? Saint Augusen une page fameuse des *Confessions*, exaltait la qu'il puisait dans le chant de ces cantiques :

> De quels accents t'ai-je prié, ô mon Dieu, en lisant les psaumes de David, ces cantiques aimables, ces accents

pieux qui anéantissent l'enflure de l'âme! Je n'étais alors qu'un illettré dans ton amour, j'étais le catéchumène désœuvré qui partageait la villa de son ami Alype... Avec quels accents t'ai-je prié en chantant les psaumes! De quels désirs ne m'embrasaient-ils pas pour toi! Comme ils me poussaient à les crier, si possible à la face du monde entier, et à confondre ainsi l'orgueil de la race humaine! (1).

Et les *Conférences* de Jean Cassien, dont on sait la profonde influence sur la spiritualité de l'Occident, rapportent d'Isaac, l'un des plus illustres abbés de Scété en Egypte, ce tableau de l'âme nourrie des psaumes au point qu'en quelque manière elle croit les improviser à mesure qu'elle les récite :

> Instruits par ce que nous sentons nous-mêmes, ce ne sont pas à proprement parler pour nous des choses que nous apprenons par ouï-dire, mais nous en touchons du doigt, si j'ose dire, la réalité, pour les avoir éprouvées; elles ne nous font point l'effet d'être confiées à notre mémoire, mais nous les enfantons dans le fond de notre cœur comme des sentiments naturels et qui font partie de notre être; ce n'est pas la lecture qui nous fait pénétrer le sens des paroles, mais l'expérience acquise... (2).

Notre temps est plus assoiffé de concret, d'immédiat, de palpable. La réalisation passe avant la méditation. L'action avant ce « ruminement de la Parole divine » que l'antiquité considérait comme la sagesse suprême du chrétien et le devoir essentiel du pasteur. Par la façon dont il lisait les Ecritures, saint Ambroise impressionnait vivement ceux qui l'approchaient (3) et saint Grégoire n'hésitait pas à proclamer l'impérieuse nécessité pour le pasteur d'être docte dans les choses divines (4).

Or les psaumes sont précisément la prière inspi-

---

(1) *Confessions* 9, 4, 8.
(2) *Conférences* 10, 11. Trad. E. Pichery.
(3) S. AUGUSTIN, *Confessions*, 6, 3.
(4) *Regula Pastoralis*, 2, 11.

ont l'Eglise propose l'aliment aux fidèles, et dont elle xige que se nourrissent ses pasteurs et ses religieux. élas ! que représente la récitation quotidienne d'une uarantaine de ces psaumes dans la vie de ces pas- eurs et de ces religieux, même s'ils ont la « charge » not affreux!) de les réciter ou de les chanter en com- aun ? Notre civilisation vit à un rythme énervé, et on entraînement n'épargne pas ceux dont la prière : la méditation des choses de Dieu est un devoir. Car rière et méditation demandent le silence, le calme de âme et du corps, la paix.

Nous croyons aider cette prière et cette méditation n livrant ici la vision de Dieu que les psaumes onnent à l'âme. A l'âme qui désire « enfanter dans fond de son cœur », comme disait l'abbé Isaac, les oses qu'ils contiennent. Nous croyons du même oup aider à la compréhension du génie qui anima s psalmistes inspirés.

C'est qu'en effet la vision de Dieu est fondamentale l'intelligence que ces poèmes nous livrent du monde. ette vision commande le cosmos entier. Elle situe religion de l'âme sur un plan objectif, transcendant, ui dépasse en ampleur — ou plutôt qui écrase de sa ajesté l'univers étroit, étouffant de notre vie subjec- ve. Et cependant le miracle des psaumes est que mais la majesté du Dieu qu'ils nous présentent n'ar- te l'élan de l'âme affamée de secours.

Car ce Dieu est aussi celui de la miséricorde atten- ve, celui de la bonté paternelle, celui d'une force sez puissante pour pardonner.

Ce dernier aspect flatte l'âme moderne, qui volon- rs — l'apologétique actuelle ne l'y incline que trop pose le surnaturel comme le postulat auquel la vie, ction doivent s'accrocher sous peine de sombrer ns l'absurde. Pour elle Dieu sauve l'univers et la de l'inacceptable, de l'irrespirable, de l'étouffant. eu est l'anti-néant. Mais Dieu n'est pas seulement

le « maquis » que prennent ceux qui ont senti le poi asphyxiant de la vie et des conventions qui en fau sent le rythme. Dieu est. Ou si l'on préfère une fo mule moins brusque : Dieu est une valeur qui dépas la nôtre dans une mesure telle que, vraiment, lui se est le centre, lui seul est « existant » dans le cosmc Ni le moi, ni son horreur de l'absurde, ne peuve représenter le pôle où convergent les lignes de for du monde. Ce pôle est Dieu : c'est *vers* lui, dit l'Ec ture, que toute chose existe, tout autant que par lui en lui. Aspect qui s'impose au lecteur du psautier.

Les psaumes présentent Dieu sous l'image doub que nous évoquons. Mais ce qu'il faut souligner, c'e qu'ils sauvent le primat de la « valeur en soi » Dieu. Pour les psaumes, Dieu est *saint*. Ce mot fra çais, et son équivalent latin *sanctus* traduisent dans Bible tantôt l'hébreu *qadosch* — c'est-à-dire une trar cendance sacrée et redoutable, une divinité distan de nous, une majesté « *dont la gloire est au-dessus d cieux* » — tantôt *chassîd* — c'est-à-dire, quand s'agit de Dieu, sa bonté miséricordieuse, sa « pi té » (5). Inconsciemment le traducteur de la Vulga a fondu en un mot unique les deux aspects antin miques sous lesquels l'Ancien Testament présente s Dieu. Nous verrons que le premier de ces aspec s'impose au regard, même quand le second est cause, et que c'est dans cette perspective que le secor trouve sa richesse d'amour et de providence.

*
**

Incomparable.

Les psaumes, comme d'ailleurs tout l'Ancien Test ment, considèrent Dieu comme une réalité indisc

(5) En grec, les deux mots sont rendus en général par *hag* et *hosios*. On peut lire cependant dans les LXX et dans la Vulg d'autres traductions, pour *Chassîd* notamment.

table. Il n'a pas besoin d'être prouvé, et l'on n'invoque ni les arguments philosophiques, ni les besoins du cœur humain pour justifier à la face des impies (6) et des nations l'adoration, la louange, le culte qui lui sont offerts. Dieu est une réalité aussi indiscutée que le soleil, ou les forces de la nature. Seulement, il est bien au-dessus de tout ce que la création peut présenter comme point de comparaison.

Ne parlons pas des idoles. Elles sont trop grossières pour prétendre aux prérogatives divines ! Elles sont vaines. Elles sont impuissantes. Ce sont des « dieux morts ». Des « néants ». D'ailleurs, Dieu n'a-t-il pas tout créé ? Et si les idoles représentent quelque réelle puissance surnaturelle, Dieu est plus grand qu'elles encore :

Yahweh est un roi plus grand que tous les élohîm! (7).

Yahweh est plus grand que les anges, car eux aussi ont été créés par lui. Ils sont à son service, et leur tâche est de célébrer les merveilles de leur créateur. Le psalmiste a beau les appeler « fils de Dieu », ils n'en restent pas moins les courtisans d'un roi qui les dépasse sans mesure :

Rendez à Yahweh, fils de Dieu,
Rendez à Yahweh honneur et gloire ! (8).

S'il fallait quand même justifier l'existence de Dieu, les psaumes nous inviteraient peut-être à contempler tout simplement la nature.

---

(6) L' « athée » des psaumes est celui *qui a dit dans son cœur : n'y a pas de Dieu ! Il mène une conduite abominable.* En fait, il est donc qu'un impie qui cherche à échapper à Dieu, présent partout et connaissant tout. (*Ps.* 13, 1 et 52, 1. — Nous citons d'après la numérotation de la Vulgate).

(7) *Ps.* 94, 2. Le P. J. Calès S. J. (*Le Livre des Psaumes*, II, 1) pense que ces *élohîm* sont des dieux, ou des puissances mauvaises. — Nous résumons ici des indications qu'on trouvera éparses dans le psautier, notamment à 95, 4-5; 96, 7; 105, 28; 113 B, 4-8; 134, 15-18. — Nous nous servons fréquemment de la traduction du P. Calès.

(8) *Ps.* 28, 1. Cf. 88, 6-8; 102, 20; 148, 2 et 5; etc.

Les cieux racontent la gloire du Dieu fort,
Et le firmament publie l'œuvre de ses mains ! (

Voilà la révélation de la toute-puissance divin

Tout ce qu'il lui plaît, Yahweh le fait,
Dans le ciel et sur la terre,
Dans les mers et dans les abîmes (10).

Le spectacle de la nature est de ceux qui évoqu
le mieux la grandeur et la majesté redoutable de
Dieu :

Yahweh Dieu des armées, qui t'est semblable
Tu es fort, Yahweh, et ta fidélité t'environn
Tu maîtrises l'orgueil de la mer !
Quand ses flots se soulèvent, tu les apaises ! (1

... Plus que les grondements des grandes ea
Plus sublime que les déchaînements de l'Oc
Plus sublime est Yahweh au haut des cieux ! (

L'admiration jaillit spontanément des lèvres
celui qui élève son cœur, qui est capable de brise
cercle des apparences et de découvrir derrière elle
Maître et le Créateur :

Yahweh, notre Seigneur, combien est magnifi
Ton nom sur toute la terre !
Toi dont la majesté est célébrée au-dessus
[*ci*
Par la bouche même des enfants et des nou
[*so*
... Lorsque je vois les cieux, l'œuvre de tes do
La lune et les étoiles que tu y as fixées !... (

(9) *Ps.* 18, 2.
(10) *Ps.* 134, 6. Cf. 32, 6-9; 95, 5; etc.
(11) *Ps.* 88, 9-10. Lire tout le *ps.* 103 sur la création.
(12) *Ps.* 92, 4. Voir la puissance de Yahweh manifestée
l'orage aux *ps.* 17, 8-14; 28, et dans le tremblement de terr
ps. 67, 8-9.
(13) *Ps.* 8, 2-4.

Le regard des psaumes sur la nature est des plus ssamment poétiques. D'instinct ils dépassent la ion, toujours un peu moniste, des poètes qui res- tent leur engagement dans un monde tantôt hostile, tôt, mais si rarement, en harmonie avec leur soif sérénité, de paix, d'éternité. Le poète qui s'arrête n'a vu que l'écorce. La moelle est Dieu. Et seul le le poète doublé du « mystique » dont l'intuition ce le mystère des choses — celui dont la vie n'a détruit la puissance d'admiration.

Or cette puissance d'admiration imprègne les umes :

Yahweh, qui donc est comme toi ? (14).

Yahweh est, absolument parlant, autre chose que t ce que l'on peut imaginer. Transcendance telle, il faut en garder le souvenir quand à d'autres ments les psaumes nous entraînent dans la voie mages plus familières. Non, ce ne sont là que des ages. La *colère* de Yahweh, tout autant que son *rire*, *repos*, son *dégoût des taureaux et des boucs* du rifice, mettent à la portée d'un peuple enfant les s hautes vérités.

Mais ce peuple comprenait, peut-être confusément, e le *qui donc est comme toi ?* des psaumes signi- t, en somme, ce que nous appelons la pure spiri- lité de Dieu en même temps que sa transcendance olue. Il comprenait que les images, les « anthro- norphismes » recouvrent ses attributs. Yahweh est *nt que les montagnes ne fussent créées* (16), *son ne est dans les cieux, et il voit tout ce qui se passe bas sur la terre* (17) : Israël entendait là son éter- , sa science et sa présence universelles. Et ainsi reste.

Le peuple d'Israël comprenait en un mot que son

4) *Ps.* 34, 10; 59, 6; 70, 19; 85, 8; 88, 7 et 9; 112, 5-6; etc.
6) *Ps.* 89, 2.
7) *Ps.* 112, 5-6. Cf. 101, 20-21.

Dieu était l'objet sacré par excellence. Yahweh lui inspirait un tel respect, et même une telle crainte qu'en sa présence le pieux Israélite ne pouvait qu'être saisi de ce sentiment qu'aujourd'hui nous appelons volontiers « le sens du sacré ». Yahweh n'a rien de commun avec nos préoccupations profanes, avec nos images profanes, avec nos choses profanes. Il faut bien, c'est sûr, que son culte revête quelques formes extérieures, adopte le cadre d'un temple, d'un cérémonial, et se moule dans les gestes et les rites d'une sacerdoce. Mais de lui être « consacré », cet ensemble participe au « sacré » divin lui-même.

Cette façon d'être de Dieu était rendue par le mot *qadosch* qui, étymologiquement, signifie, ce semble, une séparation — d'avec le profane; d'où non-profane, sacré-saint, selon la traduction usuelle.

Yahweh est le Saint d'Israël (18). On sent de quelle signification cette expression est lourde.

*
**

Près de nous.

Devant un tel Dieu, l'effroi risque de saisir l'âme du psalmiste. Il songe à l'infinie distance qui le sépare de lui. Lui seul « est ». Lui seul compte. Devant lui le poète ressent profondément sa petitesse. Le souvenir surtout de la sainteté de ce Dieu incomparable lui rappelle son péché, la triste réalité qui nous oppresse tous depuis Adam...

Si tu prends garde aux offenses, ô Yahweh,
Seigneur, qui tiendra debout ? (19).

Le Juif appliquait volontiers à ce Dieu majestueux la loi du talion dont la Thorah faisait la norme de ses rapports avec les humains. D'ailleurs cette Thorah n'était-elle pas précisément le contrat qui liait le peuple à Yahweh ? Contrat onéreux de part et d'autre,

(18) *Ps.* 70, 22; 41; etc.
(19) *Ps.* 129, 3.

lont l'infraction par une des parties déliait l'autre. la partie infidèle, il était sûr que ce ne serait pas ıweh.

Envers le pieux, tu te montres pieux.
Avec l'homme sans reproche, tu es sans reproche.
Avec le sincère, tu te montres sincère,
Mais avec l'homme pervers, tu uses de dé-
[*tours* (20).

'Israélite se rendait compte que sans bonté, sans don, sans miséricorde, il aurait beau avouer son né, son sort n'en serait pas plus supportable...

es psaumes sont remplis d'autres détresses encore. « lamentations », comme les appelle l'exégèse mande actuelle, constituaient une part notable du eil. Soit collectives, soit individuelles, ces lamen- ons en forment un tiers environ. Les calamités liques : défaites, déportations, exils, razzias - - et épreuves individuelles : maladies, prévarications, estations, accusations injustes, sont l'occasion de nes qui nous donnent de Dieu une image où la sance redoutable, le mystère indiscutable que s venons d'évoquer, se tempèrent de traits qui font sentir le Père et le bon Pasteur de l'Evangile.

ais dans ces psaumes mêmes, ce qui nous choque re, c'est la persistante atmosphère du talion. Dans mentalité juive, la récompense d'une vie sans és est avant tout terrestre : la prospérité des res et de la famille est le signe, ou plutôt le dé- s obligatoire de Dieu qui rembourse au juif sa e, et lui donne l'assurance d'être en bons termes son créateur : d'être « juste ».

Yahweh ne refuse aucun bien
A ceux qui marchent en innocence (21).

Ps. 17, 26-27.

Ps. 83, 12. Certains psaumes développent expressément cette : 1 (prospérité du juste, malheur de l'impie); 127 (bonheur ique des justes); 143 B (prospérité du peuple fidèle). Des épars peuvent se lire dans les *ps.* 14; 17, 25-28; 61, 13 (« tu à chacun selon ses œuvres »); 62, 10-12; 89, 7-12 (la vieillesse mort, rançon du péché); etc.

Si alors le juste, surtout le juste conscient dans l
for intime de son être, doit subir l'épreuve, il y
injustice flagrante. Et si par surcroît l'impie pro
père,. le scandale est à son comble. Hélas ! les fai
sont là, et la sagesse des psalmistes s'épuise à che
cher la solution du problème.

Aussi je méditai pour comprendre cette énigm
Ce fut un tourment à mes yeux,
Jusqu'à ce que j'entre dans les secrets de Die
Que j'aie la compréhension de leur fin (22

La solution simple reculait la justice divine : t
ou tard Dieu renverserait les situations. L'impie pro
père? le juste est opprimé? Soit. Cela ne dure
pas. Bientôt le juste se rira des impies !

Oui, tu les as placés sur des chemins glissants.
Tu les fais s'effondrer en ruines.
Comme ils passent à la stupeur tout à coup !
Ils sont emportés, anéantis par l'épouvante ! (2

Solution facile. Trop facile peut-être. Elle trave
le psautier : des poèmes les plus anciens aux p
récents, ceux d'après l'exil, la rétribution terrest
immédiate ou différée, du juste éprouvé réso
l'énigme.

Yahweh prend soin de ceux qui sont fidèles,
Mais il rétribue avec usure
Quiconque fait œuvre d'orgueil (24).

N'est-ce pas trop d'optimisme ? La vie ne mon
t-elle pas à quelles désillusions cruelles peut me
une foi aussi aveugle dans la destinée heureuse
juste ? Les psalmistes se sont rendus compte de
difficulté, et leur âme juive s'est cabrée contre un

(22) *Ps.* 72, 16-17.
(23) *Ibid.* 18-19.
(24) *Ps.* 30, 24. Les exemples sont très nombreux. Le lecteu
trouvera notamment dans les *ps.* 13, 21, 29, 31, 37, 43, 51, 54
57, 62, 74, 91, 93, 123.

ndigne de leur service fidèle de Yahweh. Ils n'en pas encore au dépouillement, à l'abandon, au le soi jusqu'à la mort dont le Sermon sur la Mon- et le Discours après la Cène seront la charte... psaumes ne versent pas, c'est sûr, dans le scepti- un peu fataliste qu'on découvre de-ci de-là dans re de Job, ni dans le pessimisme teinté d'épicu- qui hantait l'Ecclésiaste. Ils préfèrent se cram- er à l'axiome du bonheur des justes. Si la réalité nt cet axiome, tant pis ! Il faut le maintenir à prix, quitte à retarder jusque dans l'au-delà eance de ce bonheur.

is cette solution de l'au-delà paraît relativement ve (25), et peu centrale dans la pensée des psal- s. Une autre solution nous intéresse davantage. imée en des psaumes assez nombreux, et d'âge ble, elle consiste à « sublimer » la notion du eur pour la rendre applicable au plus éprouvé ustes. Elle met le bonheur, non dans la prospérité rielle, mais dans la joie intime de l'âme qui ve la Loi et sert Yahweh.

Lorsque mon cœur était dans l'amertume,
Que je sentais un aiguillon dans mes reins,
J'étais stupide et je ne savais pas;
J'étais une bête vis-à-vis de toi !
Mais pourtant je suis toujours avec toi :
Tu m'as pris par la main droite.
Tu me conduis par ton conseil;
Puis, tu me prendras en gloire.
Qu'y a-t-il pour moi dans les cieux,
Et hors de toi qu'aimerais-je sur terre ?

Après l'exil. Voir surtout les *ps.* 1; 48, 16; 138, 24. D'autres es insinuent la rétribution dans l'au-delà (10, 7; 15, 11; 16, 15). saumes semblent être de la période royale. La Commission te demande de l'admettre au moins pour le psaume 15 (décret mai 1910). On peut croire toutefois que ces trois versets, qui achèvent ces psaumes, sont d'une main postérieure. Il y a s cas semblables dans le psautier. Et de plus, avant l'exil, uve dans la Bible peu d'indices indiscutables sur une rétri- dans l'au-delà, compensatrice des injustices et des malheurs s.

Que ma chair et mon cœur se consument :
Mon lot, c'est Elohîm à jamais !
Car voici que ceux qui s'éloignent de toi périsse
Tu détruis ceux qui se prostituent loin de toi.
Mais à moi, MON BONHEUR EST D'ÊTRE P
[D'ELOH
J'ai mis dans le Seigneur Yahweh mon refu
[12

Nous avons cité un peu plus longuement cette fi
du psaume 72, dont le lecteur a déjà lu quelq
extraits, parce que ces versets représentent le som
du psautier sur les rapports de l'âme avec Dieu.
même coup la nature de Dieu s'en trouve éclai
Dieu, certes, est juste. Et sa justice, les psau
comme tout l'Ancien Testament, la conçoivent d'
manière rigoureuse. Tant pour l'impie à châtier
pour le fidèle à protéger. Si les apparences sont o
sées, c'est que Dieu diffère la rétribution. Un jour
l'autre, en ce monde ou dans l'autre, la justice di
trouvera son compte. Mais en attendant, la par
meilleure du juste, celle qui l'accompagne et le ré
forte quoi qu'il arrive, c'est l'intime sentiment d'
près du Seigneur. Le juste marche en sa présenc
se sait connu, soutenu, aidé — il se sait aimé.

On voit quelle transformation cette confiance
gendre dans la notion de Dieu. Certes, il est le mys
redoutable, incomparable, transcendant, dont
majesté *dépasse* toute la création. Mais en m
temps il est près de nous, il s'occupe de nous, il
« immanent », au point que le juste qui vit en la
sence de sa face y trouve un bonheur inégalé.

(26) *Ps.* 72, 21-28. Ce psaume semble appartenir aux plus
du recueil. Voir encore les *ps.* 33, 9 et 36, 1-6 (d'après l'exil).
il en est de plus anciens : 15, 2 (« Je n'ai point de bonheur
de toi »; cf. v. 5); 26, 4-8 et 41, 2-3 (aspirations de l'âme
« près de Yahweh »). Il faut ajouter à cela les psaumes qui,
parler du bonheur d'être juste malgré l'adversité, chantent le bo
d'être juste tout court (111, 118).

Mais indépendamment de ce point de vue où nous sommes arrivés à la suite des psaumes — point de vue bien moderne, notons-le avec soin, que de poser et de concevoir Dieu par nécessité d'échapper aux insuffisances de la vie ! — le psautier nous offre d'autres expressions où se trahit une Providence active et soucieuse de nous.

La science universelle de Dieu — pour transcrire en notre jargon savant les images simples des juifs d'il y a bientôt trois millénaires — est le fondement logique de cette Providence. Elle dépasse en ampleur tout ce que nous pouvons concevoir, et son universalité prouve par elle-même la transcendance de Dieu. Mais justement elle met Dieu plus près de nous que n'importe lequel des hommes.

Yahweh, tu m'as scruté,
Tu me connais, toi !
Tu sais quand je m'assieds et quand je me lève,
Tu pénètres de loin mes intentions.
Si je marche et si je me repose, tu le discernes.
Toutes mes démarches te sont familières... (27).

Veut-on la preuve que Dieu « suit » ses créatures ec sollicitude ? Il n'est que d'évoquer ses interven-ons multiples et éclatantes dans l'histoire du peuple 'il s'est choisi. En d'innombrables circonstances raël s'est vu délivré merveilleusement. Plusieurs aumes, parmi les plus longs du psautier, chantent Dieu bon à l'excès, un Dieu qui aime son peuple :

... ils n'étaient pas fidèles à son alliance.
Mais lui, très bon, effaçait leur péché...
Se souvenant qu'ils étaient chair,
Un souffle qui s'en va et ne reviendra plus ! (28).

---

7) *Ps.* 138, 1-3. Tout ce psaume a comme sujet la science divine. encore 32, 14-15; 93, 9-11.
8) *Ps.* 77, 37-39. Cf. les *ps.* 104, 105, 134, 135. Sur l'amour Dieu envers son peuple, voir en particulier 46, 5; 77, 68; 86, 2.

Providence aimante que les psalmistes appellent souvent leur roc, leur citadelle, leur abri (ps. 90 en particulier). Le psaume 22 donne une expression encore plus vivante de la chose :

Yahweh est mon pasteur, je ne manque de rien.
Il me fait pâturer dans les prés d'herbe tendre.
Il me conduit vers les eaux du repos,
Il restaure mon âme...
Dussé-je cheminer par un val ténébreux,
Je ne crains aucun mal,
Car TU ES AVEC MOI *!* (29).

Les psaumes suggèrent davantage. Dieu est plus qu'un pasteur, *il est un père*. L'expression est assez rare, et plus voilée. Elle reste dans l'ordre des comparaisons :

Comme un père a compassion de ses enfants,
Ainsi Yahweh a compassion de ceux qui [*craignent !* (30)

Le Nouveau Testament révélera que Dieu est notre Père, non par métaphore, mais en réalité, puisqu'il Jésus nous a donné sa vie... Les psaumes font pressentir cette vérité, et ils le font en évoquant un Yahweh miséricordieux, un Dieu qui fait justice à l'opprimé, qui pardonne au repentant.

Yahweh pardonne... C'est sur cet appel à la « rémission des péchés », et à la Rédemption de l'Evangile que doit s'achever, avec le psaume 102, notre découverte de Yahweh :

Il est miséricordieux et clément, Yahweh,
Lent à la colère et riche en miséricorde.
Il ne cherche pas noise indéfiniment,
Et ne garde pas rancune à jamais.

---

(29) *Ps.* 22, 1-3. La suite du psaume présente Yahweh comme l'hôte qui reçoit généreusement.
(30) *Ps.* 102, 13. Cf. 26, 10; 67, 6; 72, 15; 81, 6; 88, 27-28.

Il ne nous traite pas selon nos péchés,
Et ne nous punit point en proportion de nos [fautes.
Oui, autant le ciel est élevé de la terre,
Autant sa grâce prévaut en faveur de ceux qui le [craignent ! (31).

*
**

Conclusion.

Nous sommes en mesure de ramasser en quelques nots les traits les plus saillants de cette étude.

1. Le Dieu des psaumes est avant tout le mystère ans comparaison possible dans l'univers créé, redoutable dans ses théophanies et dans ses exigences de ustice.

2. Mais il est davantage. Sa transcendance même ose ses rapports avec nous sur un plan qui n'a pas 'égal dans les rapports qui nous unissent entre ommes. Il nous connaît jusque dans le tréfonds le lus intime de nous-mêmes et cette connaissance de ôtre être, déficient à tant d'égards, est l'explication une bonté inlassable, d'une miséricorde toujours tiente, d'un pardon toujours prêt. *Il est juste que ieu soit miséricordieux.* Ce paradoxe, qui heurte ut-être des idées trop absolues, est l'expression la us brève de l'enseignement du psautier sur les attri- ts divins (32).

3. La dualité du Dieu des psaumes est ce qui lui one déjà une physionomie chrétienne. Dans le Nou-

---

1) *Ps.* 102, 8-11. Tout le psaume exalte la miséricorde divine.
2) Certains exégètes, non sans raisons, interprètent le nom re *Yahweh*, non dans le sens métaphysique (l'être par essence), dans un sens plus concret (celui qui est *près*, qui est *là*, qui présent). Ce qui évoque l'aspect « immanent », provident de . Voir en particulier les nombreuses invocations du secours de weh à cause de son nom, *propter nomen suum.*
l'on ajoute à cela que le nom commun *Elohim* dérive d'un al sémitique qui semble bien signifier la puissance, on retrou- dans ces deux noms principaux la dualité d'aspect du Dieu aël que cet article cherche à mettre en évidence.

veau Testament, Dieu restera la majesté suprême devant laquelle doit fléchir tout genou, sur la terre dans les cieux et dans les enfers (Phil. 2). Il restera le Jéhovah offensé par le péché. Mais son Fils, le bon Pasteur (Jean 10), nous le révélera comme le Père qu'en toutes circonstances nous devons invoquer et qui ne peut nous décevoir. *Un père donne-t-il un scorpion à son enfant qui lui demande un œuf ?* (Luc 11).

4. Il faut encore noter que les psaumes ne définissent pas la nature de Dieu. Ce sont des poèmes, et non des thèses de métaphysique. La nature de Dieu? Mais il n'y a qu'à le voir agir, il n'y a qu'à s'élever jusqu'à lui, un peu à la manière de Plotin ou de saint Augustin, par-dessus l'échelle entière des créatures. Théologie négative, dans sa marche ascendante. Mais théologie aussi hardiment affirmative dans les images qui traduisent l'action descendante de la Providence de Dieu envers Israël et envers nos âmes. Cette double théologie découvre la notion complète de Dieu.

Notion intuitive, notion éminemment poétique. Mais le poète ne voit-il pas plus loin que le philosophe ? Ne sent-il pas mieux que celui-ci le mystère du monde qui ne s'achève que dans ce *mysterium tremendum et fascinosum* dont certaine théologie moderne s'est fait l'apôtre? (33) Entre ces deux pôles oscille sans cesse la religion de l'humanité. Ses sentiments intimes répondent à la réalité même de leur objet, à la fois transcendant et immanent.

Notre humanité moderne peut-elle encore y nourrir sa religion ? Nous le croyons. Il n'est que d'ouvrir les Livres Saints, de se hausser au niveau où ils nous entraînent, et non de les rabaisser coûte que coûte jusqu'au nôtre.

Dom François VANDENBROUCKE
Mont-César, Louvain.

(33) R. OTTO, *Le Sacré*, tr. fr., Paris, 1929.

Saint Augustin

COMME LE CERF S'ELANCE VERS LA FONTAINE

(COMMENTAIRE DU PSAUME 41)

Ce psaume, chanté par les catéchumènes en marche vers s fonts baptismaux, est pour saint Augustin une occasion exhorter les fidèles eux-mêmes à porter toute l'ardeur de urs désirs vers la fontaine des eaux vives. La comparaison cerf altéré, image de l'âme assoiffée de Dieu et jamais tisfaite ici-bas, va revenir tout le long du psaume et déjà, 1-2, lui fournit la partie la plus originale de son com-ntaire.

V. 3. Nos aspirations vers le Dieu immatériel et invisible heurtent à l'éternelle objection des païens, si souvent cutée par saint Augustin : « Ubi est Deus tuus? » et s l'impossibilité où il est, en face d'un adversaire qui croit que ce qu'il voit, de rien montrer à ses yeux de ir, il en est réduit à se nourrir, jour et nuit, du pain larmes, où il trouve, par compensation, une grande ceur.

. 4. Puis il se met à la recherche de son Dieu suivant progression qui rappelle la vision d'Ostie; saint Augus- revient souvent à cette ascension qui dessine le mou- ent naturel de son intelligence avide de dépasser les tures, de se dépasser elle-même, pour aller jusqu'à . On trouvera (Enarrat. in ps. 99), *un développement même thème qui ne fait pas double emploi avec celui-ci.*

A propos du « tabernacle admirable » du v. 4, *il déc la beauté de l'Eglise militante qui voyage sous cette ten de passage, avant d'entrer dans la maison de Dieu; déjà à certains jours, l'âme fidèle perçoit comme un éc lointain des harmonies qui s'en échappent. Il y a là en qu ques traits une esquisse du ciel comme elles abondent da saint Augustin et qu'il n'a sans doute jamais dépass* (v. 5).

V. 6. 7. *Mais ces délices ne peuvent être que passagèr ici-bas, et à l'âme qui les a entrevues, les tristesses de terre semblent plus lourdes; c'est l'impression qui se déga du dialogue de l'âme avec elle-même :* Quare tristis anima mea et quare conturbas me, *dialogue qui s'achè en un cri d'espérance :* Spera in Deo; quoniam adhuc co fitebor illi!

On remarquera que le refrain de ce verset revient da la seconde partie du psaume, ce qui oblige également commentateur à se répéter; aussi nous nous arrêtons l mais, à elle seule, l'explication de ces sept premiers verse forme un tout complet, d'une richesse, d'une originalit d'une élévation rarement égalées.

Ces sept versets composent la première partie du psau à Sexte de la troisième férie.

***

Qui est le cerf?

1. v. 2-3. Il y a longtemps que notre âme désire se d lecter avec vous dans la parole de Dieu et vous saluer Celui qui est notre secours et notre salut. Ce que le S gneur veut vous donner, entendez-le donc par nous, en lui, réjouissons-nous ensemble pour le don de sa paro de sa vérité et de sa charité. Nous entreprenons d'exp quer le psaume dont il faut vous parler aujourd'hui c formément à votre désir; et c'est aussi par un saint dé que débute le psaume lui-même et qu'il exprime ains *Comme le cerf s'élance vers la fontaine, ainsi mon â s'élance vers vous, mon Dieu.* Quel est celui qui parle la sorte? Nous-mêmes, si nous voulons. A quoi bon ch cher au dehors l'auteur de ce langage quand il dépend toi d'être celui que tu cherches? Cependant ce n'est

un seul homme qui parle, mais tout un corps. C'est le corps du Christ, c'est l'Eglise. Sans doute tous ceux qui font partie de l'Eglise, n'éprouvent pas en eux un tel désir; mais ceux qui ont goûté la douceur du Seigneur et qui reconnaissent, dans ce cantique, la saveur qu'ils aiment, auraient tort de s'imaginer qu'ils possèdent seuls cette grâce; qu'ils se persuadent bien que le germe en est répandu dans le champ du Seigneur, par tout l'univers; c'est la voix de l'unité chrétienne qu'on croit entendre dans cette parole : *Comme le cerf s'élance vers la fontaine, ainsi mon âme s'élance vers vous, mon Dieu.* Sans doute, on ne se trompe pas en mettant ces paroles sur les lèvres de ceux qui, n'étant que catéchumènes, se hâtent vers la grâce du saint baptême : aussi chante-t-on solennellement ce cantique pour les exciter à s'élancer vers cette fontaine qui lavera leurs péchés, avec autant d'ardeur que le cerf s'élance vers la source des eaux vives. Gardons cette interprétation, et voyons une preuve de sa vérité dans la solennité dont l'Eglise l'entoure. Cependant, frères, il me semble que pour les fidèles un tel désir ne trouve pas encore sa pleine satisfaction dans le baptême, et peut-être, s'ils songent au lieu de leur exil et au terme où il leur faut arriver, sentiront-ils leur ardeur s'enflammer davantage.

Or le texte du psaume porte : *pour l'intelligence aux fils de Coré.* Nous avons trouvé également en d'autres psaumes la mention : *aux fils de Coré*, et il nous souvient avoir déjà expliquée. (*Il la reprend ici, donnant exactement d'après l'hébreu à Coré le sens de calvaire* (*nu, chauve*) *et par un rapprochement assez subtil il identifie les fils de Coré avec les fils de Celui qui a été crucifié sur le Calvaire*).

Dieu est fontaine et lumière.

Donc, ce sont les fils de l'Epoux, les fils de sa passion, les fils rachetés par son sang, les fils de sa croix portant sur leur front l'image de l'instrument dressé sur le Calvaire par ses ennemis, ce sont eux qui sont appelés les fils de Coré, c'est pour eux qu'est chanté ce psaume (*in intellectum*), pour éveiller leur intelligence; que notre intelligence soit donc excitée, et puisque ce psaume est chanté pour nous, essayons de le com-

prendre. Et quelle interprétation donner à ce psaume ains
chanté? Je n'hésite pas à le dire : *ce sont les choses invi
sibles de Dieu qui, bien comprises à l'aide de celles qui on
été faites depuis la création du monde, vont s'offrir à no
yeux* (*Rom.*, 1, 20). Courage, frères, comprenez mon avi
dité, partagez mon désir, aimons ensemble, brûlons de l
même soif; ensemble courons à la fontaine de l'intelligence
comme le cerf, élançons-nous vers la fontaine et sans pa
ler de celle que désirent, pour le pardon de leurs péché
les aspirants au baptême, nous, les baptisés, soupiron
après cette fontaine dont parle ailleurs l'Ecriture : « Ca
en Toi est la fontaine de vie! ». Lui-même il est fontain
et lumière, puisque *c'est dans sa lumière que nous verron
la lumière* (*Ps.*, 25, 10). S'il est fontaine et s'il est lumière
il est également intelligence, puisqu'il rassasie l'âme avid
de savoir, et que tout être intelligent est illuminé no
d'une lumière corporelle et charnelle qui viendrait du de
hors, mais d'une lumière tout intérieure. Il y a donc, frère
au dedans de nous, une lumière que n'ont pas les être
privés d'intelligence. De là vient que l'apôtre, s'adressan
aux âmes qui désirent cette fontaine et qui en reçoiven
déjà quelque chose, les supplie *de ne pas se conduir
comme font les impies, dans la vanité de leur esprit, ave
une intelligence obscurcie, dans l'éloignement de la vie d
Dieu, à cause de l'ignorance qui est en eux et qui provien
de l'aveuglement de leur cœur* (*Eph.*, 4, 17-18). Si don
leur intelligence est obscurcie, en d'autres termes, s'ils son
dans l'obscurité pour n'avoir pas d'intelligence, nous q
avons l'intelligence, nous sommes dans la lumière. Cou
aux fontaines; aspire aux fontaines d'eaux vives. En Die
est la fontaine de vie et une fontaine intarissable; da
sa lumière est une lumière que rien ne saurait obscurc
Aspire à cette lumière : à cette fontaine et à cette lumiè
que tes regards ne peuvent atteindre : c'est pour voir cet
lumière que l'œil intérieur se prépare; pour puiser à ce
fontaine que brûle une soif intérieure. Cours à la fontai
aspire à la fontaine, mais pas n'importe comment,
comme ferait un animal quelconque : cours comme
cerf; qu'est-ce à dire, comme le cerf? Pas de lenteur d
la course; cours avec ardeur et désire ardemment la f
taine, car, qui dit cerf, dit rapidité.

e cerf tue les serpents.

3. Mais, sans doute, cette qualité n'est pas la seule que Ecriture nous invite à considérer dans le cerf. Il y a encore utre chose. Ecoute ce qu'il y a encore dans le cerf. Il ue les serpents et, après les avoir tués, il sent redoubler a soif; les serpents détruits, il court avec plus d'ardeur ncore à la fontaine. Les serpents ce sont tes vices : anéanis les serpents d'iniquité, et tu aspireras plus fortement ux sources de la vérité. Peut-être l'avarice fait-elle enendre en toi quelque sifflement ténébreux : elle siffle ontre la parole de Dieu; elle siffle contre le commandeent de Dieu, et quand on te dit : méprise tel bien, ne ommets pas cette iniquité; si tu aimes mieux commettre iniquité que de renoncer à quelque avantage temporel, lutôt que de détruire le serpent, tu choisis d'être mordu ar lui. Tant que tu favorises ton vice, ta cupidité, ton varice, ton serpent, tant que je te vois possédé d'un tel ésir, comment peux-tu courir à la fontaine des eaux ives? Comment pourrais-tu aspirer à la fontaine de la agesse, travaillé que tu es par le venin de la malice. Supprime en toi tout ce qui s'oppose à la vérité, mais quand u te sentiras affranchi de toute cupidité mauvaise, ne va as demeurer inerte comme un homme sans désir. Il reste ncore un but pour l'élan de ton âme, à la condition d'avoir nversé en toi tout obstacle à cet élan. Je t'entends déjà ne dire, en bon cerf que tu es : « Dieu sait que je ne suis lus avare, que je ne convoite plus le bien d'autrui, que ai éteint en moi tout désir adultère, que je ne sèche plus 'envie contre qui que ce soit », et autre chose semblable. 'u me diras : je me suis affranchi de ces vices; et voilà ue tu cherches de quoi te délecter : porte ton désir vers source de la délectation : aspire à la fontaine des eaux ves. Dieu a de quoi te refaire et quand tu viendras à lui, pide comme le cerf, il comblera la soif qui te tourmente puis la destruction des serpents.

s cerfs s'aident mutuellement.

4. Il y a encore autre chose à remarquer dans le cerf. rapporte le fait que quelques-uns ont contrôlé de leurs ux; et on n'oserait pas l'écrire s'il n'avait été vu. On

dit donc que les cerfs s'en vont en troupe, ou quand
traversent une rivière à la nage pour aborder quelque pa
s'entr'aident pour porter le bois qui charge leur tête. Ce
qui va le premier porte le bois du second qui repose
tête sur lui; le second, à son tour, rend le même serv
au troisième et ainsi de suite jusqu'au dernier; quand
chef de bande, qui était seul à porter le poids de sa tê
se trouve fatigué, il vient se placer en queue, et tan
qu'un autre lui succède en tête, pour porter le même f
deau, lui, refait ses forces en reposant sa tête sur le pré
dent, comme font tous les autres. C'est ainsi que chac
portant le fardeau d'autrui, ils accomplissent le voya
sans jamais se détacher les uns des autres. Comment
pas songer à ces cerfs-là, quand on entend l'Apôtre fa
à ses fidèles cette recommandation : *Portez les fardea
les uns des autres; c'est ainsi qu'on accomplit la loi
Christ* (*Gal.*, 6, 2).

La soif du cerf.

5. Mais voici que notre cerf, établi dans la foi, ne voya
pas encore ce qu'il croit, mais désirant comprendre
qu'il aime, rencontre l'opposition de ceux qui ne s
pas cerfs comme lui, mais dont l'intelligence est obsc
cie, dont la vie se passe dans les ténèbres intérieur
et que l'entraînement des vices a rendus aveugles;
voilà que par surcroît, ils insultent à l'homme croyant,
dans l'impossibilité où il est encore de leur montrer ce q
croit, ils lui demandent : *Où est ton Dieu?* Ecoutez ce q
va répondre notre cerf à cette provocation, afin de l'imit
si nous le pouvons. Il commence par affirmer sa soif
*Comme le cerf s'élance vers la source des eaux vives, a
mon âme s'élance vers toi, mon Dieu.* Mais si le cerf
sire la fontaine, c'est peut-être seulement pour s'y lav
Nous ne savons pas encore si c'est pour boire ou s'y lav
Ecoutons la suite et nous saurons à quoi nous en teni
Mon âme a soif de toi, ô Dieu vivant! Par ces mots
*Comme le cerf s'élance vers la fontaine, ainsi fait m
âme, vers toi, ô mon Dieu;* voilà ce que je veux dire
Mon âme a soif de toi, ô Dieu vivant! Quelle soif? *Qua
donc viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face de Die*
Ma soif, la voilà : venir et paraître; soif dans le voya

oif dans la course; rassasiement à l'arrivée! Mais *quand iendrai-je?* Ce qui est court pour Dieu est bien long à âme qui désire! *Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant face de Dieu?* C'est le même désir qui inspire encore et autre souhait : *La seule chose que je demande au Seiieur, la seule qui me soit à cœur, c'est d'habiter dans la aison du Seigneur tous les jours de ma vie.* Pourquoi? *our contempler les amabilités du Seigneur* (*Ps.*, 26, 4). *uand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face de Dieu?*

Où est ton Dieu? »

6. v. 4. Et en attendant, tandis que je réfléchis, que je ours, que je suis en chemin, avant que *j'arrive et appaisse,* mes larmes sont ma nourriture du jour et de la uit, alors qu'on me répète sans cesse : *Où est ton Dieu? es larmes,* dit-il, *m'étaient, non une amertume, mais une ourriture.* Elles m'étaient douces, ces larmes. Dans ma oif pour cette fontaine, à laquelle je ne pouvais boire ncore, je cherchais avidement mon pain dans mes larmes; r il ne dit pas : Je cherchais ma boisson dans mes larmes. our ne pas laisser croire qu'il les recherchait comme le erf la fontaine; mais « tout en gardant cette soif dont brûle et qui m'emporte vers la fontaine, je cherche, pouvant y boire encore, mon pain dans mes larmes », naturellement ces larmes qu'il mange ne font qu'accroître sa soif de la fontaine : *Jour et nuit mes larmes sont evenues mon pain.* Cette nourriture qui est le pain, les ommes la prennent durant le jour; la nuit, ils dorment. Iais ce pain des larmes, il se mange la nuit et le jour, oit qu'on entende par jour et nuit toute la durée des mps, soit que le jour signifie la prospérité du siècle, et nuit, les adversités du siècle. Qu'il s'agisse, dit-il, du nheur ou du malheur en ce monde, je répands les larmes mon désir, j'entretiens l'ardeur de mon désir. J'ai beau re bien sur cette terre, je m'y trouve mal, tant que je pparaîtrai pas devant la face de Dieu. Pourquoi veux-que je me félicite de posséder le jour, parce que la prosrité du monde me sourit? N'est-elle pas trompeuse? est-elle pas transitoire, caduque, mortelle? N'est-elle pas mporelle, volage, passagère? N'offre-t-elle pas plus de eptions que de jouissances? Pourquoi, même au milieu

d'elles, mes larmes ne seraient-elles pas mon pain, puisque tout l'éclat de cette félicité séculière ne nous empêche pas de voyager loin du Seigneur, tant que nous demeurons dans notre corps (2 *Cor.*, 5, 6) et qu'on me dit chaque jour : *Où est ton Dieu?* Et en effet qu'un païen me tienne ce langage, je ne puis lui rétorquer : « Ton dieu à toi où est-il? ». Car du doigt, il me montrera son dieu. Il me montre du doigt une pierre quelconque et dit : « Voilà mon dieu. Où est ton Dieu à toi? ». Si je me moque de cette pierre à la confusion de celui qui me la montre, il en détourne son regard et regarde le ciel, et montrant du doigt le soleil il s'écrie de nouveau : « Voilà mon dieu. Où est ton Dieu à toi? ». Il a trouvé de quoi montrer aux yeux de la chair. Quand à moi, ce n'est pas que je n'aie rien à lui montrer, mais c'est lui qui n'a pas d'yeux pour le voir! En effet, il a bien pu montrer à mes yeux charnels son dieu, le soleil; avec quels yeux lui ferai-je voir le créateur du soleil? (1).

A la recherche de mon Dieu.

7. Mais en entendant tous les jours ce reproche : *Où est ton Dieu?* et n'ayant que mes larmes pour nourriture quotidienne, j'ai réfléchi sur ce que j'entendais : *Où est ton Dieu?* et je me suis mis moi-même à la recherche de mon Dieu, pour arriver, si c'était possible, non plus seulement à croire en lui, mais à me faire une certaine idée de lui. Je vois bien l'œuvre de mon Dieu, mais je ne vois pas mon Dieu lui-même, l'auteur de ces œuvres. Cependant parce que j'aspire, comme le cerf, à la fontaine des eaux vives, *parce que en lui est la fontaine de vie,* parce que ce psaume dédié aux fils de Coré est intitulé « pour l'intelligence »; parce que les perfections invisibles de Dieu sont, depuis la création du monde, *rendues visibles à l'intelligence par le moyen de ses œuvres,* que ferai-je pour trouver mon Dieu? Je considérerai la terre. Grande est la beauté de la terre : mais elle a été faite par quelqu'un. Merveilleuses aussi, ces semences et ces germinations

(1) Cf. Sermon sur l'Ascension, tome III des *Plus beaux sermons*, page 145, note, où la même idée est reprise et où le dialogue est encore poussé plus à fond entre le païen et le chrétien.

mais elles ont toutes un auteur. Quand je découvre l'immensité des mers qui enserrent les continents, je suis saisi d'étonnement et d'admiration, et je cherche l'ouvrier. Je regarde au ciel la splendeur des astres, l'éclat de ce soleil d'où jaillit la lumière indispensable à l'homme, et cette lune si douce à contempler dans les ténèbres de la nuit! merveilles que toutes ces choses et vraiment dignes de nos louanges; elles ont même de quoi nous jeter dans la stupeur, car déjà elles dépassent la terre et nous font monter jusqu'au ciel. Mais ma soif ne s'arrête pas encore là. A elles mon admiration, mes louanges; mais ma soif, je la réserve pour Celui qui les a faites.

Je reviens à moi-même; et moi-même qui viens de faire toutes ces considérations, j'essaye de comprendre qui je suis. Je me trouve avoir un corps et une âme; l'un que je gouverne; l'autre par qui je suis gouverné; au corps de servir, à l'âme de commander. Je remarque que l'âme est quelque chose de meilleur que le corps, et je vois que celui qui vient de se livrer à cette vaste enquête, ce n'est pas le corps, c'est l'âme. Et cependant cet immense domaine que j'ai parcouru, je reconnais que c'est grâce au corps que j'ai pu le faire; cette terre que je louais, c'est avec les yeux que je la connaissais; cette mer que je louais, c'est avec les yeux que je la connaissais; ces astres, ce soleil, cette lune que je louais, c'est avec les yeux que je les connaissais. Les yeux sont des membres de chair, et des membres pour l'âme. Celui qui voit par eux est à l'intérieur; est-il absorbé et comme absent par quelque préoccupation, c'est en vain que les yeux restent ouverts; mon Dieu, qui a fait toutes ces choses que je vois par les yeux, ne doit pas être cherché avec ces yeux-là.

Il y a aussi quelque chose que l'esprit ne peut voir que par lui-même, soit que cela ne puisse se percevoir par les yeux comme les couleurs et la lumière, ni par les oreilles comme le chant et le son, ni par les narines comme la suavité des odeurs, ni par le palais et la langue comme les saveurs, ni par tout le corps comme le dur et le mou, le froid et le chaud, le rugueux et le lisse, soit plutôt parce que ce que l'esprit voit ainsi est tout intérieur.

Qu'est-ce à dire, tout intérieur? Qu'il n'a rien de commun avec la couleur, le son, l'odeur, la saveur, la chaleur,

le froid, le dur et le mou. Qu'on me dise donc de quelle couleur est la sagesse? Nous pensons à la justice, et au dedans de nous-mêmes, par la pensée, nous jouissons de sa beauté. Quel son rend-elle à nos oreilles? Quelle vapeur fait-elle monter à notre odorat, quelle saveur procure-t-elle à notre bouche, quelle sensation de toucher et de plaisir à notre main? Et elle est là intérieurement au dedans de nous, dans toute sa beauté. On la voit, on la contemple; les yeux ont beau être dans les ténèbres, l'esprit se délecte dans sa lumière. Qu'est-ce donc que voyait Tobie, quand lui, l'aveugle, à son fils qui voyait clair, il donnait des conseils de vie? (*Tob.*, 4, 2). Il y a donc quelque chose que voit l'esprit, lui qui domine et gouverne le corps où il habite, quelque chose qu'il ne perçoit ni par les yeux du corps, ni par les oreilles, ni par les narines, ni par le palais, ni par le toucher, mais par lui-même, et ce que perçoit l'esprit est de nature plus élevée que ce qu'il perçoit par son serviteur le corps, plus élevée à n'en pas douter, puisque l'esprit se voit lui-même par lui-même, et que, pour lui, se connaître c'est se voir. Et pour se voir, cela va sans dire, il n'emprunte pas le secours des yeux du corps; au contraire, il se dégage de tous les sens corporels dont les impressions sont autant d'obstacles et de vains bruits, afin de mieux s'appartenir, de se voir en lui-même et de se connaître comme il est en lui-même.

Mais son Dieu, l'âme doit-elle le concevoir d'après elle-même? Dieu, sans doute, ne peut être vu que par l'âme, mais il ne saurait être vu comme l'âme, car cette âme cherche à se faire de son Dieu une idée dont ne pourraient plus se moquer ceux qui disent : *Où est ton Dieu?* Et la voilà en quête d'une vérité immuable, d'une substance absolument parfaite. Tel n'est pas notre esprit : il progresse et il recule; il sait et il ignore; il se souvient et il oublie; tantôt il veut, tantôt il ne veut pas. Cette mutabilité ne saurait convenir à Dieu. Si je disais : « Mon Dieu est changeant », ils se moqueraient de moi ceux qui disent : *Où est ton Dieu?*

8. v. 5. Aussi, cherchant mon Dieu dans les créatures visibles et mortelles et ne le trouvant pas; cherchant à me faire, d'après moi-même, une idée de sa substance, comme

il y avait quelque ressemblance entre lui et moi, et tou-
ours sans succès, je sens que mon Dieu est quelque chose
ui dépasse mon âme. Donc, pour arriver à l'atteindre :
ai réfléchi sur ce sujet et j'ai répandu au-dessus de moi,
on âme. Quand donc mon âme atteindra-t-elle ce qui doit
chercher au-dessus de mon âme, si mon âme ne se ré-
and au-dessus d'elle? Si elle demeurait en elle-même, elle
verrait rien autre qu'elle, et tant qu'elle se verrait elle-
ême, naturellement, elle ne verrait pas son Dieu. Lais-
ns donc désormais mes insulteurs me dire : *Où est ton*
ieu? Laissons-les dire! Quant à moi, tant que je ne vois
en, tant que ma vision est différée, je mange jour et
uit le pain de mes larmes. Qu'ils me disent encore : *Où*
t ton Dieu? Moi je cherche mon Dieu dans la créature
orporelle, soit au ciel, soit sur la terre, et je ne le trouve
as : je cherche en moi-même sa substance et je ne la
ouve pas; mais je ne cesse de poursuivre, en mes médi-
tions, cette recherche de mon Dieu, et dans mon désir
e voir se découvrir à mon intelligence, par le moyen de
s œuvres, les perfections invisibles de Dieu, je répands
u-dessus de moi mon âme et il ne me reste plus rien à
teindre que mon Dieu. C'est là, dans cette région qui
épasse mon âme, qu'est la demeure de mon Dieu; c'est
qu'il habite, c'est de là qu'il me regarde, de là qu'il
'a créé, de là qu'il me gouverne, de là qu'il prend soin
e moi, de là qu'il m'appelle, de là qu'il m'encourage, de
qu'il me dirige, de là qu'il me conduit, de là qu'il
'amène au terme.

a maison et la tente de Dieu.

9. Car lui, qui habite dans le secret d'une si haute
emeure, il a aussi une tente sur la terre. Sa tente est sur
terre; son Eglise mène encore la vie nomade; mais c'est
qu'il faut le chercher, car dans cette tente est le chemin
r lequel on arrive dans sa maison. En effet, quand je
pandais au-dessus de moi mon âme pour atteindre Dieu,
ourquoi faisais-je cela? *C'est que j'entrerai au lieu du*
bernacle, de ce tabernacle admirable pour arriver à la
uison de mon Dieu. Déjà, en effet, j'admire bien des
oses de ce tabernacle! Le tabernacle de Dieu sur la

terre, ce sont les hommes fidèles; j'admire en eux comment ils tiennent soumis leurs membres eux-mêmes, car le péché ne règne point en eux pour obéir à leurs convoitises et ils ne livrent point leurs membres au péché pour être des instruments d'iniquité; mais ils les livrent au Dieu vivant pour être les instruments des bonnes œuvres; et j'admire comment, pour l'âme qui sert Dieu, les membres corporels mènent également le bon combat. Et je vois cette âme elle-même obéissant à Dieu, réglant les formes de son activité, refrénant ses mauvais désirs, faisant la guerre à l'ignorance, tout appliquée à supporter vaillamment les âpretés et difficultés du chemin, fidèle enfin à ses devoirs de justice et de charité envers les autres. J'admire tant de vertus dans l'âme, et cependant je chemine encore sous la tente; mais je la dépasse, et tout admirable que soit le tabernacle, mon étonnement grandit quand je parviens à la maison de Dieu.

De cette maison il est également question dans un autre psaume où se pose le grave et difficile problème : pourquoi sur cette terre, le plus souvent, le bonheur échoit-il aux méchants et le malheur aux bons? *J'avais entrepris*, dit le psalmiste, *de résoudre la difficulté; c'était pour moi un dur travail, jusqu'au moment où je pénétrai dans le sanctuaire de Dieu; alors j'ai compris quelle serait la fin de tout cela* (*Ps.* 72, 16-17). En effet, la source de l'intelligence est là, dans le sanctuaire de Dieu, dans la maison de Dieu. Là, le psalmiste a compris la fin de tout, et résolu la question du bonheur des méchants et du malheur des bons ici-bas. Comment l'a-t-il résolue? En comprenant que si les méchants sont tolérés sur cette terre, c'est qu'ils sont réservés à des châtiments sans fin, et que si les bons sont éprouvés et exercés, c'est pour entrer au dernier jour, en possession de leur héritage. Et cela, il l'a connu dans le sanctuaire de Dieu, il l'a compris en regardant la fin. Le tabernacle lui a servi comme de degré pour parvenir jusqu'à la maison de Dieu.

Cependant, tout en admirant les membres du tabernacle, il se sentait conduit jusqu'à la maison de Dieu attiré par quelque chose de très doux, par je ne sais quelle délectation intérieure et secrète; on aurait dit que de la maison de Dieu une suave mélodie s'échappait de que

ue lyre, et tandis qu'il marchait dans le tabernacle, ravi
ar cette musique intérieure, entraîné par sa douceur, il
uivait la symphonie et, faisant taire en lui tous les bruits
e la chair et du sang, il parvenait jusqu'à la maison de
ieu. Et lui-même fait allusion à ce chemin suivi et à ce
harme attirant, et comme si nous lui demandions : « Toi
ui parles du tabernacle admirable de cette terre, comment
s-tu parvenu jusqu'aux secrets de la maison de Dieu? —
'est, dit-il, grâce à ces accents d'allégresse et de louange,
omme il s'en échappe des banquets ». Quand les hommes
élèbrent eux aussi de luxurieux festins, ils ont coutume
e placer devant leurs maisons des instruments de musique
u des joueurs de flûte, ou tout autre chœur dont les
ccords seront pour leur luxure un adjuvant et un attrait.
t nous qui passons, que disons-nous en entendant tout
e bruit? « Qu'est-ce que cela? » Et l'on nous répond
u'il se célèbre là quelque fête! C'est un anniversaire ou
est un mariage, nous dit-on, pour que ces chants ne nous
paraissent pas trop déplacés ou pour couvrir, du pré-
xte d'une fête, leur caractère dissolu. Dans la maison de
ieu, c'est une fête sans fin. Là, point de réjouissance
ui se célèbre et qui passe. Le chœur des anges donne un
ncert éternel et le visage de Dieu toujours présent, ali-
ente une joie sans défaillance. Là le jour de la fête ne
mmence pas à telle heure pour finir à telle autre : et,
jà, de cette réjouissance éternelle et perpétuelle, il nous
rive quelque chose de très harmonieux et très doux par
oreilles du cœur à la condition que se taisent les bruits
monde! Pour qui marche sous la tente, et s'applique
considérer tous les miracles de Dieu pour la rédemption
ses fidèles, les harmonies de cette fête charment déjà
reille et entraînent le cerf vers la fontaine des eaux
es.

gémissements du cerf.

o. v. 6-7. Cependant, frères, parce que nous voyageons
du Seigneur, tant que nous sommes dans ce corps,
, par sa corruption, est un poids pour l'âme; parce
cette habitation terrestre accable l'esprit aux pensées
ltiples, l'ardeur de nos désirs, dans notre marche sur

la terre, a beau faire, tant bien que mal, quelque éclairc
dans les nuages pour nous permettre d'atteindre parfo
à cette harmonie céleste et de goûter, en récompense d
nos efforts, quelques délices de cette maison de Die
cependant, notre infirmité naturelle nous ramène par so
propre poids à notre vie habituelle et nous fait retomb
dans nos coutumières misères; et, après avoir trouvé dan
ces hautes régions des sujets de joie, voici qu'abonde
ici-bas les sujets de plainte. Oui, notre cerf, qui mang
jour et nuit le pain de ses larmes, entraîné, par son dési
vers la fontaine des eaux vives, c'est-à-dire vers cett
douceur divine qu'il sent au dedans de lui; lui qui répan
au-dessus de lui son âme, pour saisir un bien qui dépasse so
âme; lui qui marche au lieu du tabernacle admirabl
jusqu'à la maison de Dieu, entraîné par les charmes d
cette harmonie intérieure et pleine de sens pour lui, mépr
sant toutes les sollicitations extérieures pour mieux go
ter ce ravissement intime, cependant, il est encore homm
il gémit encore ici-bas, il porte encore une chair fragil
et se sent toujours menacé parmi les scandales de ce mond
Il abaisse donc les yeux sur lui-même, comme quelqu'u
qui revient de bien haut, et, relégué parmi toutes c
misères, il les compare à cet océan de joies, où il éta
entré pour les voir, et d'où il est sorti après les avoir vu
et il s'écrie (2) :

*Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi te trouble
tu?* Vois donc! une certaine douceur intérieure nous
déjà inondé de joie; et par la fine pointe de notre espri
oh! bien à la légère et comme en courant (3) nous avo

(2) *Ps.* 42, 6, où saint Augustin définit très clairement quels
ici les deux interlocuteurs. « Il ne peut pas être question du co
car il s'agit de tristesse : *quare tristis es anima mea*, où si le c
est le siège de la douleur, c'est l'âme qui est le siège de la triste
Dolet enim caro, tristis est anima. L'âme ne s'adresse pas au co
car elle ne dit pas : « Pourquoi est-tu triste, ô mon corps »,
plus que le corps ne tient à l'âme ce langage, car il serait abs
que l'inférieur interpelle ainsi le supérieur. Comprenons donc
y a en nous une faculté où réside l'image de Dieu : « C'est l'es
et la raison. C'est elle qui invoque la lumière de Dieu et la vé
de Dieu; c'est elle qui nous fait distinguer le juste et l'injust
vrai et le faux; c'est elle que nous appelons l'intelligence, et
fait défaut aux bêtes. C'est donc notre intelligence qui tient ic
colloque avec l'âme. »

(3) *Etsi perstrictim et raptim.*

aisir cependant quelque chose d'immuable! Pourquoi roubler encore et pourquoi cette tristesse? Tu ne vas douter de ton Dieu! Tu n'es plus maintenant sans que contre ceux qui te disent : *Où est ton Dieu?* rmais j'ai senti quelque chose d'immuable! Pourquoi roubles-tu encore? *Espère en Dieu.*

son âme, bien que silencieuse, semble répondre à tour : Pourquoi est-ce que je te trouble, sinon parce je ne suis pas encore là où réside cette douceur par lle j'ai été ravie, un instant trop court! Puis-je boire re à cette fontaine sans avoir rien à craindre? N'ai-je aucun scandale à redouter? Suis-je en sécurité du de toutes mes passions, comme si elles étaient domp- et vaincues? N'ai-je pas contre moi le démon, cet rsaire toujours vigilant? Ne me jette-t-il pas tous les ses perfides amorces? Tu ne veux pas que je te le, placée que je suis dans le siècle, et encore voya- loin de la maison de mon Dieu!

ais *espère en Dieu,* répond à son âme celui qu'elle le, tout en cherchant à justifier ce trouble par les qui abondent sur cette terre. Pour le moment, éta- oi dans l'espérance : car voir ce qu'on espère ce n'est spérer; *mais si nous espérons ce que nous ne voyons c'est la patience qui nous le fera atteindre* (*Rom.*, 8,).

le salut de mon visage et mon Dieu.

Espère en Dieu! Pourquoi : *espère? Parce que je nfesserai.* Que lui confesseras-tu? *Qu'il est le salut on visage, et mon Dieu.* Le salut ne peut me venir oi : (aussi) ce que je dirai, ce que je confesserai, c'est *est le salut de mon visage et mon Dieu.* En effet, psalmiste ne se croit pas affranchi de toute crainte avoir pris, tant bien que mal, connaissance des joies s; il regarde en arrière, préoccupé d'une nouvelle te de l'ennemi. Il ne dit pas : de toutes parts, me sauvé! *C'est que, tout en ayant reçu les prémices de t, nous gémissons au dedans de nous-mêmes, dans te de l'adoption* (des enfants de Dieu) *et de la ré- on de notre corps* (*Rom.*, 8, 23). Quand nous serons

pleinement sauvés, nous vivrons éternellement dans
maison de Dieu, éternellement nous louerons celui à
le psalmiste a dit : *Heureux ceux qui habitent dans v
maison. Ils vous loueront dans les siècles des siècles*
83, 5). Telle n'est pas notre situation actuelle, car
ne jouissons pas encore de ce salut qui nous est pro
cependant j'exprime à mon Dieu mon espoir et je lui d
*Vous êtes le salut de mon visage et mon Dieu. Car nou
sommes sauvés qu'en espérance; et voir ce qu'on es
ce n'est pas espérer* (*Rom.*, 8, 24). Persévère donc
arriver au but, persévère jusqu'à ce que vienne le s
Ecoute ton Dieu qui te parle dans le secret : *Att
patiemment le Seigneur; sois vaillant, affermis ton c
attends patiemment le Seigneur* (*Ps.*, 26, 14). *Qui pe
vérera jusqu'à la fin sera sauvé* (*Mt.*, 10, 22-24). *P
quoi donc es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me trou
tu?* Voilà ma confession : *Il est le salut de mon vi
et mon Dieu!* (4).

(*Enarrationes super Psalmos*

Notes et traduction
de M. le chanoine HUMEA

(4) Cette homélie — moins les sous-titres — est extraite
volume en préparation chez Beauchesne : *Les plus belles él
de S. Augustin sur les psaumes.*

La foi éclairée par les dons

: début de cet article est un peu trop abstrait et aride; mais, on va le voir, il n'est pas sans importance pratique. Les racines de la science sont s et les fruits en sont doux. On peut en dire autant acines de la contemplation (dans l'aridité de la nuit ens) et de ses fruits.

nous a demandé récemment d'expliquer ce que nous dit dans *Perfection chrétienne et contemplation* (1), ous affirmons avec saint Thomas (2), saint Jean de oix, Cajetan (3), Bannez, Jean de saint Thomas (4), n du Saint-Esprit (5), que la contemplation infuse le de la foi comme de son principe radical et du don ligence ou de celui de sagesse comme de son principe ain, ou plus précisément : elle procède quant à sa nce de la foi infuse vivifiée par la charité, et quant mode surhumain du don de sagesse ou de celui ligence. En d'autres termes, c'est un acte infus de voureuse et pénétrante. Il est appelé « infus », en

---

erfection chrétienne et contemplation, 7e éd. 1929, t. I, p. 377. ; « *Les trois âges de la vie intérieure* », t. I, p. 97 ss, II 309, 421.
n Isaiam, c. XI (13).
Ia IIae q. 45, a. 1.
e Donis, d. 18, a. 2, nº 57.
ursus théol. myst. schol. nova éd. 1925, t. II, dist. 13 q. 3, 89.

ce sens que nous ne pouvons pas le produire à volon
comme les autres actes de foi vive, mais seulement av
une inspiration spéciale du Saint-Esprit; il s'accompag
normalement d'un acte « infus » de la charité, qui pr
cède de la même inspiration spéciale; celle-ci est u
forme élevée de la grâce opérante, au-dessus des grâ
coopérantes communes (6).

On nous objecte : il y a une notable différence ent
dire que la contemplation procède de la foi comme de s
principe radical, et dire qu'elle procède d'elle quant à
substance de son acte; nos opérations procèdent de l'
sence de l'âme comme de leur racine, mais n'en procède
pas quant à la substance de l'acte.

Il est facile de répondre que cela s'éclaire par le contex
car il y a pour nos actes des racines plus ou moins pr
fondes, comme pour une plante. Ainsi la racine la pl
profonde de la contemplation infuse est l'essence de l'â
avec la grâce sanctifiante reçue en elle comme une gre
divine; la racine plus prochaine est la faculté intellectuel
et la racine plus prochaine encore est la foi infuse, com
dans une plante la racine, qui sort de terre, se prolonge
la tige qui fleurit.

On insiste en disant qu'il ne semble pas possible qu'
même acte procède en même temps de la foi qui a
mode humain d'opérer et d'un don du Saint-Esprit qui a
mode supra-humain d'opérer. On comprend qu'un mêm
acte procède de deux vertus subordonnées qui ont chacu
un mode humain, par exemple de la charité qui l'imp
et de la vertu de religion qui en est le principe élici
immédiat; mais on ne comprend pas qu'un même acte
à la fois un mode humain et un mode supra-humain.

Cette objection fournit l'occasion de porter un peu pl
de lumière dans la question, en distinguant bien les vert
morales inférieures aux dons, et les vertus théologales
sont supérieures aux dons. Il n'est pas inutile d'insister
ce point. Nous répondrons ainsi à une autre objection
« si le régime des dons est supérieur à celui des vert
il semble que plus on avance, plus l'exercice des d

(6) Ia IIae q. III, a. 2.

evrait remplacer celui des vertus, qui dès lors s'exerce-ient de moins en moins; on serait ainsi conduit au quié-sme pratique ».

*
**

Tout d'abord il est certain qu'un même acte ne peut oir deux modes contradictoirement opposés entre eux, it du côté de l'objet, soit du côté du sujet. C'est ainsi, mme le montre saint Thomas (7) qu'un même objet ne ut être simultanément vu et cru, ni su et cru, une même nnaissance ne peut être en même temps évidente et n évidente ou obscure. De même, du côté du sujet, un me mouvement ne peut être en même temps, sous le me rapport, lent et rapide. Et, pour parler des vertus des dons, un même acte ne peut être selon le mode cursif de la prudence même infuse, et selon le mode ora-discursif des dons, par exemple du don de conseil. st pourquoi nous n'admettons pas qu'un seul et même e procède simultanément de la prudence infuse et, on le mode surhumain manifeste, du don de conseil; ris la foi infuse, si elle a un mode humain, n'a pas un de humain discursif, son acte est un acte simple d'adhé-n à Dieu révélant et à Dieu révélé, acte d'adhésion peut devenir pénétrant et savoureux par l'inspiration ciale des dons d'intelligence et de sagesse.

our être plus clair, considérons d'abord ce qui arrive r les vertus morales infuses qui sont, comme le dit t Thomas, inférieures aux dons, et ensuite pour les us théologales qui sont supérieures aux dons (8) car nous font adhérer à Dieu même.

*
**

ême la prudence infuse, spécifiquement distincte de rudence acquise (9) a un mode discursif, elle pro-par raisonnement en partant des principes de foi e la théologie morale pour diriger nos actes. Dans

(7) IIa IIae q. 1, a. 4 et 5.
(8) Ia IIae q. 68, a. 8.
(9) II IIae q. 63, a. 4.

ce raisonnement elle peut être aidée sans doute par
influence latente des dons, qui facilite le travail, com
la brise favorable facilite celui des rameurs. Mais il
des situations difficiles, des cas fort compliqués
exemple devant une question indiscrète, comment év
tout mensonge même véniel et garder un secret?) où
prudence même infuse est impuissante à trouver, surt
immédiatement, la solution comme il le faudrait sans
der. Alors, si l'âme est généralement docile au Saint-Es
dans le cours ordinaire de sa vie, elle est aidée par
inspiration spéciale du don de conseil, comme on le
souvent pour les saints prêtres persécutés pendant
Révolution française. Dans un pareil cas, l'acte du
de conseil est un acte simple, supra-discursif, distinct
l'acte discursif de la prudence infuse, qui est restée i
pable de trouver la solution *hic et nunc*. Et là, on
clairement que les dons sont supérieurs à la prudence m
infuse, et aux vertus morales infuses qu'elle dirige, en
terminant le juste milieu qui convient à chacune d'e

Il ne faudrait pas croire cependant, comme les q
tistes, que lorsqu'une âme est sous le régime des d
les vertus morales n'ont plus rien à faire. Non : e
doivent continuer de faire ce qui leur est possible,
dessous des dons; ainsi la prudence doit continuer
prendre les précautions dont elle peut juger elle-mê
Et ceci est pratiquement très important, pour la cond
de la vie; autrement sous prétexte d'attendre les insp
tions du Saint-Esprit, on resterait dans l'oisiveté, d
une inertie ridicule, ou à d'autres moments, sous
texte de suivre l'inspiration d'en haut, on se lancerait d
des aventures et des extravagances.

Quand la prudence s'exerce en des âmes habituellem
dociles au Saint-Esprit, il y a subordination de trois a
distincts : au-dessous de l'acte du don de conseil, il
celui de la prudence infuse, et au-dessous encore celu
la prudence acquise, tout comme chez le grand musi
qui joue d'un instrument à corde, il y a l'agilité des d
au service de l'art acquis qui est dans son intelligence
au-dessus de l'art acquis, il y a l'inspiration musi
ces trois actes s'exercent ensemble *per modum unius*,
une parfaite subordination, avec une grande aisance.

que nous venons de dire de la prudence infuse et
n de conseil, doit se dire aussi de la vertu de religion
don de piété, qui vient à son secours notamment
les aridités prolongées; c'est encore vrai de la vertu
rce et du don de force, de la vertu de chasteté et du
le crainte. Chez les martyrs, s'exercent simultanément
rce acquise et la force infuse qui font tout ce qui
st possible au-dessous du don de force; de même au
de fortes tentations contre la chasteté, celle-ci ré-
parfois de façon héroïque, et elle est aidée par le
le crainte, selon cette parole des psaumes : *Confige*
e tuo, Domine, carnes meas.

tout cela on voit que les dons sont supérieurs aux
s morales infuses et à la prudence qui les dirige, mais
nous dispensent pas d'exercer ces vertus, que l'on
continuer de pratiquer de son mieux. Constamment
ons nous avertissent de mieux pratiquer les vertus,
re plus attentifs, plus vigilants; cela est particuliè-
t vrai de la prudence et des vertus morales. Les vrais
ques ne sont pas du tout imprudents, et ils se rap-
t que Marie, qui a eu, après le Sauveur, la plus
contemplation, et un degré très éminent du don de
l, est appelée *virgo prudentissima*; elle l'était dans
duite de sa vie et pour tous les conseils qu'elle don-

***

is il y a quelque chose de différent lorsqu'il s'agit
ertus théologales qui sont supérieures aux dons, car
nous unissent à Dieu, au Saint-Esprit. Saint Thomas
que profondément (10) : « Comme les vertus intel-
lles (y compris la prudence) sont supérieures aux
morales qu'elles dirigent, ainsi les vertus théologales
ous unissent au Saint-Esprit, sont supérieures à ses
ons, et règlent ceux-ci ». En quel sens les vertus théo-
s sont-elles la règle des dons? Elles n'en sont pas
le immédiate, car celle-ci, c'est l'inspiration spéciale
elle chaque don nous rend docile; mais elles en sont
le éloignée, en ce sens qu'elles nous font adhérer à

10 IIae q. 68, a. 8.

Dieu et que c'est cette adhésion à Dieu qui reçoit des correspondants d'intelligence, de science, de sagesse, modalité spéciale très précieuse. Par exemple la foi, l'acte n'est pas discursif mais simple, nous fait adhér Dieu révélant et à Dieu révélé, aux différents myst révélés, et cette adhésion devient pénétrante et sa reuse sous l'influence des dons d'intelligence et de gesse.

Ceux-ci ne sont pas principes élicitifs d'un acte supé à celui de la foi, comme il arrive pour le don de co et à l'égard de la prudence, car il faudrait dire alors ces dons sont supérieurs aux vertus théologales, ce n'est pas.

Mais alors, dira-t-on, en quoi consiste donc le m humain de la foi, et celui de l'espérance et celui d charité?

Le mode humain de la foi n'est pas discursif, pui son acte est simple, *simplex adhæsio,* mais il consiste, l'avons plusieurs fois expliqué (11), en ceci que par nous n'atteignons Dieu que dans un témoignage, *comm un miroir de façon énigmatique, in speculo et in mate* (12); c'est-à-dire par des formules dogmatiques traites et multiples, ou par des concepts abstraits, ar giques, fort imparfaits, et multiples, alors que le vivant est souverainement simple, alors qu'il est la lum de vie, lumière incréée qui est la vie même, et qu'il drait pouvoir connaître d'une façon, non pas abstr mais quasi expérimentale, ce que permet le don de sa surtout en ses degrés les plus élevés. Il faut remar que l'espérance et la charité ici-bas participent à ce m humain de la foi qui leur propose leur objet; aussi, q elle est éclairée par la seule foi, la charité ne s'enflam t-elle pas autant que sous une inspiration spéciale montre l'infinie bonté de Dieu d'une façon quasi ex mentale. Si l'on parle du mode humain, de l'espéranc de la charité, il ne faut pas oublier que ces vertus supérieures et de beaucoup à la prudence infuse. Cel

(11) *Perfection chrétienne et contemplation,* t. I, p. 377 ss. *trois âges de la vie intérieure,* t. I, p. 97 ss; II p. 115, 309, 4
(12) I *Cor.,* XIII, 12.

les dirige pas à proprement parler (*per se*), mais seulent de façon accidentelle (*per accidens*), lorsqu'elle montre il convient d'exercer ici un acte de confiance ou un acte charité; il ne s'agit que de l'exercice de l'acte (*ratione jecti non objecti*), la prudence ne règle pas ici la me-e de l'acte, elle ne détermine pas un juste milieu, nme à l'égard des vertus morales qu'elle dirige à propre-nt parler (13).

l faut remarquer de plus que le mode humain de la foi ise n'est pas contradictoirement opposé à celui des dons respondants. Ils ne s'opposent pas entre eux comme cursif et non discursif. A cause de cela, le mode impar-de la foi subsiste sous la perfection nouvelle qui lui nt soit du don d'intelligence, soit du don de sagesse. derniers ne sont pas supérieurs à la foi vive, mais ajoutent cependant une perfection appréciable *secun-m quid*; ainsi les fruits ne sont pas plus parfaits que ore qui fructifie, mais ils lui ajoutent une perfection il n'avait pas avant leur formation.

n le voit bien, si l'on considère que notre adhésion de à Dieu révélant et révélé, aux différents mystères, est rectionnée, sans disparaître elle-même, lorsqu'elle de-t, par le don d'intelligence, pénétrante, lorsque nous trons plus ou moins profondément le mystère de la emption, la valeur infinie des actes théandriques du st mourant pour nous sur la croix, lorsque nous rece-l'intelligence de la valeur du précieux sang (14).

e même lorsque la foi par le don de science discerne x la vraie charité de la fausse, ou de la simple philan-ie et du libéralisme. Alors c'est un acte secondaire de i, ce jugement, qui se trouve perfectionné (15) comme marque Cajétan.

même encore lorsque la foi par l'inspiration spéciale n de sagesse juge de Dieu selon une certaine connatu-aux choses divines fondée sur la charité (16). Dans , l'inspiration spéciale du Saint-Esprit se sert de cette turalité ou sympathie, comme un grand poète « se

3 IIa IIae q. 64, a. 4.
4 IIa IIae q. 8, a. 1, 2, 3, 6.
5 IIa IIae q. 9, a 1, 2, 3.
6 IIa IIae q. 45, a. 2.

sert » de notre patriotisme, qu'il soulève, pour nous fai entrevoir la grandeur de la patrie et de tout ce qu'elle nou transmet.

On voit que ces trois dons ne sont pas supérieurs à foi, mais cependant ils lui apportent une perfection nou velle sous laquelle subsiste le mode humain de la foi, c elle adhère toujours à Dieu par des concepts abstrait analogiques, fort imparfaits et multiples. L'âme reste da l'obscurité, mais elle est élevée. On comprend dès lo que les théologiens que nous citions au début de cet a ticle aient dit : « contemplatio infusa procedit ex fi viva donis intellectus, scientiæ et sapientiæ illustrata » souvent même ces trois dons s'exercent ensemble. Ain au début de l'Office nous disons au Saint-Esprit : *Mun cor meum ab omnibus vanis, perversis et alienis cogit tionibus; intellectum illumina, affectum inflamma, ut dign attente ac devote hoc officium recitare valeam.....*

De la même manière l'acte d'espérance est perfectionn sa certitude est une certitude de tendance vers le salu ce n'est pas encore celle du salut lui-même; et elle est a fermie lorsque le « Saint-Esprit rend témoignage à not esprit, que nous sommes les enfants de Dieu » il no protège et nous conduit au port, en nous consolant milieu des tristesses de la vie.

De même encore l'acte de charité est perfectionné lo qu'une inspiration spéciale enflamme le cœur, comme arriva pour les disciples d'Emmaüs, et suscite en no une affection toute filiale envers notre Père du ciel. Da ce cas, l'acte de charité n'est plus seulement, comme arrive d'ordinaire, un acte d'une vertu infuse auquel no nous portons par une grâce coopérante (grâce actuelle co mune), mais c'est « un acte infus » auquel nous n'auri pas pu nous porter de nous-mêmes avec la grâce actue commune; il est suscité en nous par une grâce opéra particulière ou inspiration spéciale (17).

On s'explique dès lors que saint Thomas dise à plusie reprises : *Operatio, procedens a virtute perfecta do dicitur beatitudo* (18). Les huit béatitudes évangéliq

(17) Ia IIae q. III, a. 2.
(18) *In Isaiam*, XI, *In Matt.* V, initio.

nt des actes élevés des vertus infuses perfectionnées par
s dons, soit qu'il s'agisse des vertus morales perfectionnées
r un don supérieur à elle (il y a là deux actes subor-
onnés l'un à l'autre), soit qu'il s'agisse des vertus théo-
gales supérieures aux dons, mais qui reçoivent d'eux
ne perfection nouvelle. Tout cela montre que la contem-
ation infuse ainsi comprise est bien dans la voie nor-
le de la sainteté, puisque les sept dons sont en tous les
stes, et puisqu'on ne peut avoir un haut degré de charité
ns avoir, à un degré proportionné, les dons d'intelligence
de sagesse, bien que chez certains comme chez un saint
ugustin et un saint Jean de la Croix, ils apparaissent
tout sous une forme contemplative, et chez d'autres,
mme chez un saint Vincent de Paul, sous une forme
tique plus immédiatement ordonnée à l'action, comme
sque Vincent de Paul voyait dans les enfants aban-
nés et les pauvres vieillards délaissés des membres souf-
nts du Christ, particulièrement aimés par lui. Ainsi
nie, la contemplation infuse est, avec la charité par-
e, le prélude normal de la vie du ciel.

*
**

n voit, par ce que nous venons de dire, qu'une âme
tuellement docile, par les dons, au Saint-Esprit, n'est
du tout dispensée, quoiqu'en aient dit les quiétistes et
quiétistes, d'exercer sa prudence et les vertus morales.
contraire, le Saint-Esprit lui rappelle souvent qu'il
toujours être vigilante dans la conduite de la vie.
'acte supra-humain des dons (notamment du don de
il) est distinct de l'acte à mode humain de la pru-
et des vertus morales qu'elle dirige; et l'on voit ici
es dons sont supérieurs à ces vertus morales.

rsqu'il s'agit des vertus théologales, c'est elles qui
supérieures aux dons, bien qu'elles reçoivent d'eux
erfection nouvelle, comme l'arbre, qui vaut plus que
uits, est perfectionné par eux. Ici, c'est l'acte même
foi qui est perfectionné par les dons de science, d'in-
ce ou de sagesse, ce qui élève, par suite, l'acte
ance et celui de la charité. Ces actes sont
appelés des « actes infus », quoique libres

et méritoires par la docilité, comme le disent l
auteurs spirituels. Ainsi s'explique que dans l'oraison, q
est notablement différente de la conduite extérieure de
vie, l'âme docile au Saint-Esprit est de plus en plus so
sa direction, comme le montre la voie d'enfance spi
tuelle, qui, bien entendue, selon sainte Thérese de l'E
fant-Jésus, conduit très haut. Cette âme a dépassé la m
ditation discursive et n'y revient guère (si ce n'est à
autre moment, en faisant une lecture spirituelle); el
n'y revient pas, comme l'enfant qui sait déjà lire co
ramment, ne se remet pas à épeler; il a dépassé ce stad
Dans la vie d'oraison, la foi vive, unie à la confiance et
la charité, devient de plus en plus pénétrante et savo
reuse, et n'a plus besoin de s'exercer comme elle le fa
sait au début, alors que les dons ne s'exerçaient presq
pas; ils étaient, dit le Père Lallemant, comme sept voil
liées par bien des péchés véniels peu conscients, maint
nant ils sont comme sept voiles déployées sous l'impulsi
du souffle d'en haut. Ainsi *le Saint-Esprit rend tém*
gnage à notre esprit que nous sommes les enfants de Di
et il nous conduit vers le port du salut.

fr. R. Garrigou-Lagrange, O.P.

Nos frères les malades

Quels points de contact trouver avec le malade? Comnt appeler « frère » cet être dont le corps, le mode de , les façons de penser et de sentir et l'âme même difent des nôtres ? La fraternité humaine suppose un lien sique, une communauté d'esprit, cet air de famille créent le sang, la manière de vivre, une identité de et de jugement. Pour me rapprocher du malade, quels ifs invoquer? Quelle méthode employer? J'ai peur d'enprendre cette démarche. Peur de sa maladie, peut-être. r de rester muette, sans possibilité d'échanges, devant qu'un qui n'a plus les mêmes sujets d'intérêt à la vie moi. Mon répertoire d'idées et de paroles m'apparaît à coup vide de sens pour lui. Peur enfin, d'affronter lui les grands problèmes spirituels qui le dominent, ue je serai peut-être appelée à résoudre...

evant ces appréhensions, et la crainte où je suis de s « savoir faire » ne puis-je donc me contenter d'une de générale de charité? Je prierai pour lui, ce malade nu, je l'aimerai de cette charité collective et anonyme laquelle il est si confortable d'enclore tous ceux nous est prescrit d'aimer.

le secourrai aussi de l'aide plus concrète de mes : je donnerai aux collectes pour les malades des ux — je cotiserai aux œuvres de malades — j'achèd'innombrables timbres anti-tuberculeux — je parai à l'offrande des voyages à Lourdes, etc... et ces

mille gestes qui traduisent ma charité et... rassurent m conscience.

Tout cela est parfait. C'est juste, c'est nécessaire, et j bien garde de vous en dissuader. Mais est-ce suffisant?

En les secourant ainsi, ces malades, de mes prière de mon bien, de ma sympathie générale, aurai-je vraime exprimé un amour fraternel?

Gardons-nous de confondre philanthropie et charité chr tienne. Cette dernière nous engage totalement et s'inspi d'une conception surnaturelle du malade, dont la sour est dans l'Evangile.

L'enseignement de l'Evangile.

Nous n'aurons pas de mal à retrouver leur trace, a malades, dans l'Evangile. Ils sont partout; ils font, quelque sorte, le fond de décor de toutes les scènes la vie du Christ. Ils sont là comme une obsession sur s pas, ils fondent sur lui comme des voleurs. On les descend par les toits, on les lui jette dans les jambes. crient sur son chemin cet appel que nous clamons enco à Lourdes. Ils se faufilent pour toucher son manteau. Pa lytiques, lépreux, aveugles, épileptiques, sourds et muets ils sont tous à l'affût du Seigneur, avides de son conta

C'est eux, la race choisie des miracles, le témoigna vivant de la puissance de Dieu, comme désormais et jusqu la fin des temps ils seront le critérium de notre charit

Faut-il illustrer, pour ces Juifs à la tête et au cœur du l'enseignement de la charité fraternelle et la notion prochain? C'est un blessé abandonné de tous sur la rou de Jéricho, que Jésus choisit.

Frères de prédilection du Christ, parce que associ par leur souffrance au dernier acte, au point culminant sa vie : la Passion. Ressemblance du Crucifié, ils so eux aussi, un mémorial de la mort du Seigneur.

Et c'est dans nos jambes, maintenant, que le Christ jette. Il les pousse sur notre chemin, en s'appropriant to ce que nous ferons pour eux.

Est-il besoin de rappeler ici ce grand texte de saint M thieu (Ch. XXV), sujet d'étonnement pour les Juifs, et

e reste encore pour nous, après vingt siècles de christia-isme et l'enseignement de l'Eglise sur le Corps Mys-ique :

Venez, les bénis de mon Père, et prenez possession du Royaume... Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, oif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous n'avez recueilli; nu et vous m'avez vêtu; MALADE ET VOUS M'AVEZ VISITÉ... — *Seigneur, quand vous avons-nous vu insi?... Et le Roi de leur répondre : En vérité je vous dis, tout ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits e mes frères, c'est* A MOI QUE VOUS L'AVEZ FAIT...

Texte réconfortant, puisqu'il nous assure la possibilité e servir Dieu lui-même dans nos frères, d'exprimer pratiquement et concrètement notre amour. Mais texte écrasant aussi, car il ne s'agit pas ici de bonnes œuvres facultatives. Quelques lignes plus loin, les mêmes mots reviennent, comme un leitmotiv, mais à la forme négative cette is :

J'avais faim et vous ne m'avez rien donné... j'étais nu e vous ne m'avez pas vêtu... MALADE, ET VOUS NE M'AVEZ S VISITÉ. *Tout cela, en vérité, c'est à moi que vous ne vez pas fait...*

C'est la faute par omission, sur quoi aussi nous serons és. Car telle est la rigueur de la charité que nous ne vons plus nous détourner de ces misères humaines, mme le voyageur insensible, sur la route de Jéricho, sans sommer un abandon du Christ.

« Alors donc, Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » vangile nous répond : *J'étais malade, et vous m'avez...* « Soigné, sans doute? » — « Non, *vous m'avez* TÉ ».

ux misères d'ordre matériel qui précèdent dans le e, correspond le secours matériel, le soulagement immédiat, le don tangible de la nourriture, du vêtement et l'abri. Mais ici, il s'agit de maux qui relèvent d'une nique appropriée. Et tous nos soins, hélas, seront vent inefficaces. Le Christ alors, fait appel à notre r, car il s'agit aussi d'une détresse qui exige, non seulent le don de nos biens, mais le réconfort de notre ié.

Visiter les malades.

Vous m'avez visité... Le programme est donc tracé p le Christ lui-même. Est-il facile à réaliser, alors que, no venons de le voir, tant de choses nous séparent de « n frères les malades » ?

Cette visite aux malades, d'autres que nous cependa la font, qui n'ont ni nos obligations chrétiennes, ni sens surnaturel du malade.

Sans voir partout des motifs de propagande idéologiq ou de réclame électorale, la simple fraternité humaine pe suffire à inspirer ces démarches. « La charité, ça m'étonne pas — dit le bon Dieu de Péguy. Ces pauvr créatures sont si malheureuses, qu'à moins d'avoir u cœur de pierre, comment n'auraient-elles pas charité l unes pour les autres ?... »

Si la seule pitié naturelle suscite un élan vers la sou france, à plus forte raison irons-nous vers elle, nous, chr tiens, qui nous disons disciples de l'Amour et qui ne voyo plus seulement, dans le malade, l'homme qui souffre ma l'âme qui chancelle, et, dans cette chair mutilée, la co tinuation de la Passion du Christ.

Voyons donc ensemble par quels *moyens* établir le co tact avec les malades et notre *rôle* près d'eux.

Tout d'abord, n'attendons pas que le malade vienne nous. Si même son état le lui permettait, il existe souve chez lui une timidité, une gêne, issues de sa diminuti physique — et aussi une suspicion contre le « B. P. dont il redoute l'incompréhension, voire même la peur le dégoût. Je me rappelle cette pauvre fille chez laque je dus me présenter trois fois avant d'être reçue : compris ensuite pourquoi; elle était atteinte d'un lup de la face.

C'est à nous de faire le chemin. Le langage populai souvent si expressif, traduit bien cette nécessité. Demand aux gens ce que font les Petites Sœurs des Pauvres. « Ell *vont* aux malades... » vous répondra-t-on. Ce mouveme vers eux, nous aussi, nous avons à le faire.

Comment l'oser sans paraître indiscret? sans qu'un m tif explique notre visite ? Il faut évidemment, pour co

mencer, avoir recours aux petits moyens, aux entrées en matière opportunes. A nous de choisir celle qui nous semblera le mieux adaptée au tempérament du malade, à son milieu social, et à la nature de sa maladie. Car il est sous-entendu qu'une démarche de ce genre suppose un minimum de renseignements préalables; on ne part pas à l'aveugle au pays des malades! Ceux que vous visiterez vous auront été signalés par un ami, une voisine, un médecin, une assistante sociale; ou, à l'hôpital, par les Sœurs du service. Elles savent bien quels sont les déshérités de leur salle, et lorsqu'elles vous disent : « Celui-ci, il n'a jamais de visite... » leur ton de pitié est celui que dut avoir la sainte Vierge aux noces de Cana : *Ils n'ont plus de vin...*

Ainsi, avant de s'embarquer vers le malade, il faut solliciter de ceux qui vous le signalent, un bref aperçu de sa situation, les données matérielles et psychologiques qui vous permettront d'agir en connaissance de cause. Il reste sous-entendu, évidemment, comme en toute œuvre de charité, que vous partez avec le préjugé favorable, quels que soient les renseignements... ou les réticences, que vous aurez recueillis, et qui ne doivent servir qu'à orienter intelligemment votre action, non pas à épouser d'emblée les griefs, les rancunes... ou les emballements, d'une voisine de lit ou d'un chef de service.

On prétend que les *petits cadeaux* entretiennent l'amitié. Ils peuvent aussi servir utilement à la faire naître. A condition qu'ensuite, le contact étant établi, nous sachions changer nos relations avec le malade de ce point de vue utilitaire, pour les placer sur le plan de l'amitié. Il n'en reste pas moins que ce prétexte d'une aide, ou d'une gâterie pour le malade est une précieuse introduction. D'autant plus que tout don qui, à un amour-propre ombrageux, pourrait sembler humiliant, perd vis-à-vis de l'être qui offre ce caractère, parfois désobligeant, d'aumône. Il devient le tribut de compassion du « B.P. » à la souffrance. « C'est pour votre malade... » Ce mot de passe désarmera les fiertés les plus susceptibles.

J'ai parlé du milieu social du malade. Chez les gens modestes — chez ceux qu'on appelle si éloquemment la « classe modeste » —, le contact sera assez facilement

établi. On est habitué à vivre sa porte ouverte, à recour aux voisins pour les soins du malade pendant l'absence d l'entourage. On est habitué aussi au style direct, sar complications diplomatiques; et l'on est plus sensibl encore aux « petits cadeaux » lorsqu'on ne peut se le procurer soi-même.

Le malade d'hôpital, sevré de distractions et de gâte ries, soumis au régime frugal, en même temps qu'à l'ano nymat de la salle commune, sera vite touché par un attention personnelle... et par un petit extra.

Quant aux vieux malades d'hospice, pauvres intelligence diminuées par l'appesantissement du corps, de l'âge, par un régime bien fait, hélas, pour engourdir l'âme, vou n'aurez bien souvent pas d'autres ressources que ces « pe tits cadeaux » pour leur exprimer votre amitié. Ils sero toujours bien accueillis de ces pauvres vieux enfants.

Plus difficile d'accès sera le malade en milieu bourgeoi Doit-il être exclu de notre programme ? Plus favorisé d point de vue matériel, il est parfois très isolé moralemen Et, pour les raisons dont je parlerai plus loin, il a souver besoin d'un élément étranger, autre que le petit cerc de famille. Comment pénétrer jusqu'à lui, dans ce milie bourgeois plus fermé, plus formaliste... et plus aisé (c n'est plus rigoureusement vrai !) que le milieu populaire

D'abord, en abandonnant nous-mêmes toute attitud conventionnelle. Si nous savions être simples, vraimen cordiaux et fraternels, nous débarrasser des lieux com muns d'une politesse trop souvent décolorée sous le clich des formules, que de portes nous seraient ouvertes ! est peu de gens qui restent insensibles à une démarch d'affectueux intérêt pour leur malade, s'ils y sentent vra ment votre cœur et non pas seulement le souci des conv nances. « Il serait poli que j'aille prendre des no velles... » entend-on dire. Poli, oui... mais charitable, ma fraternel surtout.

En tous cas, dans nos temps de pénurie, les « peti cadeaux » offrent, même dans la classe aisée, une entrée matière inespérée. L'argent ne procure plus toutes l douceurs, surtout dans nos grandes villes. L'œuf « à coque », le « vrai » lait frais, un peu de beurre, une tranch

le jambon, et les oranges de vos J 3 ou les mandarines de vos J 1 (qui ne mourront pas de faire la part du malade)... et cette chaise-longue introuvable en magasin et nutile chez vous... Que sais-je ? Il y a mille choses en ce moment dont un cœur ingénieux saura faire bénéficier un malade. Petits moyens, moyens « pauvres », moyens-prétextes, qui servent à ouvrir une porte, à amorcer une amitié.

Il y a aussi *les livres*. Le malade chronique est un terrible consommateur de livres, et les livres — air connu ! — sont introuvables. Le laisserons-nous sur sa faim, sous prétexte d'une contagion possible ?

Certes, il est des maladies aiguës et nettement contagieuses (diphtérie, typhoïde, etc.) qui n'autorisent pas ce prêt. Mais le malade en proie à une crise évolutive de ce genre, abruti de fièvre, n'est pas l'amateur de livres dont nous parlons ici. Reste le tuberculeux, qui représente le gros effectif des malades chroniques, et dont la curiosité d'esprit et l'intelligence sont souvent comme aiguisées par son état. Je me garderai bien d'aborder ici cette question, éternellement controversée, de la contagion de la tuberculose et de ses agents de contagion. De tant de discussions sans conclusions, il ressort que le danger n'est pas péremptoirement démontré en pareil cas. Comme il n'est pas non plus péremptoirement exclu, recourons aux mesures de prudences : couvrir les livres avant de les prêter — brûler ce papier de couverture au retour — désinfecter les livres si on en a la possibilité ou, plus simplement, leur faire prendre un bon bain de soleil et de grand air à votre fenêtre.

Vous pourrez encore vous introduire près du malade en aidant à *sa distraction* et à *son travail*. Tel d'entre eux sera collectionneur de timbres; tel autre grand amateur de mots croisés. Celle-ci, tricoteuse enragée, sera sensible aux nouveaux points et aux modèles inédits que vous lui apporterez. Cet enfant infirme, incapable de suivre l'école, a besoin de votre patience pour apprendre à lire et à compter, sans parler du catéchisme. Ce grand paralysé sollicitera votre temps et vos doigts pour sa correspondance, et aveugle vos yeux pour la lecture. Les services à rendre

au malade et à l'infirme sont innombrables. L'expérience seule permet de s'en rendre compte.

Un soir d'hiver, au temps de la défense passive, j'arrivai à la nuit chez une infirme que je visite et fais travailler. Au lieu de la trouver sous sa lampe, à broder, je pénètre dans une obscurité profonde : « Qu'y a-t-il ? Panne de lumière ? » — « Non, me répond-elle, mais mes voisines ont oublié de venir fermer mes volets. Je ne peux le faire moi-même, et je ne peux pas risquer une contravention. Alors, j'attends... ».

Oui, ils attendent tous de vous quelque service de cet ordre, et tous, s'ils sentent en vous une bonne volonté et une sympathie sauront l'utiliser. Ils sauront merveilleusement, je puis vous l'assurer... vous faire marcher : Courses dans les magasins, à la recherche d'un objet rarissime; liaison avec leur famille et leurs amis, pour les malades d'hôpital; placement des petits travaux qui occupent leurs loisirs forcés et leur procurent quelque argent de poche; démarche peut-être auprès des services publics où vous aurez à signaler leur détresse (la sinécure des « bons de charbon » par exemple...). Je dis bien « signaler », car il faut, dans ce domaine, agir avec discrétion : le visiteur bénévole ne doit, en aucun cas, se substituer à l'assistante sociale, ni leurrer le malade d'un espoir de secours avant d'en référer aux services qualifiés. Notre rôle est un rôle de détecteur... et aussi d'accélérateur bien souvent, auprès de l'Administration qui, chacun sait, ne détient pas le record de la célérité...

D'ailleurs ne nous laissons pas hypnotiser par ce point de vue utilitaire. L'amitié comporte des gestes gratuits, des raffinements de délicatesse. Sachons apporter au malade l'inutile, le délicieux superflu si nécessaire aux vies recluses.

Apportez au Seigneur les prémices de vos moissons disait l'ancienne loi. Apportez au malade les premières fleurs de votre jardin. Je me rappelle ce bien modeste cyclamen qu'au jour de l'An j'offris à une de mes malades. Sa mère qui travaille dur pour gagner leurs deux vies, et n'a guère le loisir de faire du sentiment, en fut cependant plus touchée que des victuailles qui l'accompagnaient

Elle eut ce mot : « C'est pas pour dire, on travaille dur, mais on a de bons amis !... ». Tant il est vrai que l'amitié ne vit pas que de pain...

Plus votre don représente d'attention perspicace, d'imagination, d'effort personnel, plus il aura de retentissement sur le cœur du malade et contribuera à créer avec lui un climat d'amitié. Le plus matériel des cadeaux doit être comme un symbole, et signifier un mouvement du cœur. Apportez une part du gâteau préparé pour une réunion d'amis, un morceau du poulet d'un déjeuner de famille. « J'ai l'air d'offrir les restes... » Mais non : vous apportez la preuve qu'au milieu des vôtres, et dans la joie familiale d'un repas de dimanche, cet autre ami, le malade, a eu sa place dans votre pensée.

Je revois l'air de plaisir et d'admiration d'un malade de l'hôpital, me montrant un livre que venait de lui prêter un étudiant, en service dans son pavillon. C'était un Péguy, très joliment relié — un livre favori, c'est évident — sans rapport avec les volumes fatigués d'une quelconque bibliothèque. Devant la munificence de ce prêt, l'heureux bénéficiaire s'écria : « C'est X... qui me l'a passé... Ah ! celui-là, c'est un frère... ». La fraternité est une grande chose qui se bâtit souvent sur des petits riens...

Enfin, lorsque le contact sera bien établi avec le malade, sachons aussi arriver *les mains vides*. Alors notre visite sera une manifestation d'amitié pure, sans prétexte utilitaire, sans rien qui nous serve à nous donner une contenance ou à camoufler une gêne.

Alors s'établira un courant d'échanges avec notre ami le malade.

De quoi parlerons-nous ? De sa santé, évidemment, mais ne nous appesantissons pas trop, sous couleur de sollicitude, sur ses misères ! Il n'y pense que trop le pauvre ! Pas d'apitoiement excessif sur son état, mais pas d'optimisme hors de propos non plus. S'extasier sur la bonne mine d'un tuberculeux, parce que, soumis au repos, au grand air, à la suralimentation... et aussi à la fièvre qui rosit les joues (les « roses du cimetière » dit cyniquement le langage du sana) c'est manquer d'expérience et de

psychologie. Vous risquez de vous entendre répondre « Je n'ai pas mal à la mine ».

N'abusons pas non plus des consolations surnaturelles. Tous ne sont pas aptes à en sentir l'efficace, dans une épreuve où c'est tout l'humain, corps et âme, qui est engagé. L'une de vous me citait le mot d'une brave dame bien intentionnée visitant une malade fort affligée : « Ah comme le bon Dieu vous aime ! ». Oui, c'est une grande vérité, mais déconcertante aussi, que Dieu éprouve ceux qu'il aime. Elle ne se conçoit pas *ex-abrupto*, et nécessite souvent un long cheminement dans l'esprit...

Laissons le malade parler, sans vouloir faire de la « conversation dirigée ». Sachons l'écouter; et, pour notre part, tâchons d'apporter un peu de renouveau dans la monotonie de sa vie et de ses pensées. Apportons-lui un peu d'air de l'extérieur, réintégrons-le dans la vie, dans la mesure, évidemment, où il y peut prendre part sans regrets trop amers ou désirs exacerbés. Sortons-le de la routine de ses pensées, trop souvent centrées sur lui-même. Faisons-lui prendre conscience de sa place, de sa mission dans le monde, c'est autrement plus urgent que toutes nos petites intentions particulières !

Faisons enfin partager au malade nos propres joies, nos propres peines. Faisons-lui la charité de nos confidences. Ce n'est pas le moins précieux de nos dons... à en juger par la difficulté que nous avons à le faire. Cependant l'amitié n'est pas un échange unilatéral, un courant à sens unique. Et nous n'avons rien à exiger du malade si, nous-même, ne lui livrons rien de ce domaine secret du cœur.

Evidemment, dans toute cette échelle de dons, qui va du secours urgent au cadeau utile, et du superflu agréable jusqu'à l'amitié aux mains vides, tout est affaire de dosage et d'à-propos. Un peu d'expérience et de « flair », et la grâce d'état de visiteur des malades, sauront vous guider dans cette œuvre de charité où il n'y a ni méthode infaillible, ni règle générale.

Si donc je vous livre ici ces suggestions, et ces petits « trucs de métier », ce n'est pas pour codifier votre action qui doit rester souple et personnelle, adaptée au tempérament du visité et du visiteur.

C'est encore moins pour que vous les considériez comme
e garantie de réussite dans votre entreprise.

Ce qui doit vous lancer dans l'aventure, vous donner
nfiance; ce qui assurera son efficacité, c'est votre *inten-*
n de charité.

En effet, de même qu'il ne faut pas confondre philan-
opie et charité, il ne faut pas non plus confondre pro-
gande et apostolat. Les buts, ni les motifs, ni les moyens
sont les mêmes.

A la base de notre élan vers les malades, il faut un
nd mouvement d'amour chrétien; et nous aurons alors
meilleur des arguments, le plus puissant des atouts.
us qui avons cru à l'Amour, faisons confiance à la
rité. Je me rappelle ce grand tuberculeux que je visi-
s à l'hôpital l'an dernier. Communiste idéaliste et con-
ncu, il ne revint à Dieu que peu de temps avant sa
rt, mais il y revint magnifiquement et mourut heureux
pacifié. De tournure d'esprit intellectuelle et doctri-
re, il dévorait des livres à longueur de journée. Un
r, il me désigna tout un tas de livres sur son lit, d'un
te désabusé, et eut ce mot révélateur : « Tenez, je
crois plus qu'au métier que vous faites ici, vous, les
cs chrétiens. Celui de Sœur C..., et de certains étudiants
holiques de cet hôpital... ».

La vie de Dieu en nous, et une intention vraiment
naturelle de charité, voilà qui peut nous donner de
plomb et justifier notre audace.

Une intention *surnaturelle*, oui. Il nous faut aimer ce
chain qui souffre *comme* nous-mêmes, et non pas *pour*
us-mêmes. Si la joie de l'amitié nous est donnée « par
croît » — et cela arrive souvent avec ces grands sen-
fs que sont la plupart des malades — ne nous y refusons
tes pas. Mais acceptons pareillement les rebuffades et
ingratitudes.

Bien plus, notre charité doit être désintéressée, non
lement de ces satisfactions sensibles, mais encore du
n qui peut résulter pour nous de cette œuvre, dans le
maine surnaturel.

Visiter le malade, c'est en somme un geste d'hommage

au Christ. Visiter le malade, c'est vouloir adoucir son so
lui apporter un peu de bonheur dans sa souffrance, m
gratuitement, sans supputer le mérite qui nous en revie
dra.

Cela peut paraître bien subtil, mais le malade ne s
trompe pas, lui qui a des antennes pour capter nos inte
tions les plus secrètes, parfois même les plus ignorées
nous-mêmes. Le malade dont je vous parlais tout à l'heu
avait, je vous assure, un diagnostic impitoyable à ce suje

Un grand infirme, revenant de Lourdes et me raconta
ses impressions de pèlerinage, me vantait la charité affal
de ses infirmières. « ...Sauf deux, ajoutait-il. Ah ! celles-
elles étaient bien heureuses de nous avoir pour faire u
B.A... »

La *Vie Spirituelle*, dans un article sur la charité envc
le prochain, cite ce mot non moins accablant d'un malac
sur la religieuse qui le soigne : « Elle est d'un dévoueme
sans défaillance, mais on a par trop l'impression qu'e
ne s'intéresse pas du tout à moi. Je lui suis comme un est
beau pour monter au ciel : elle ne s'y intéresse pas, e
s'en sert... ».

Vous rappelez-vous encore le réquisitoire de Mauri
contre sa « Pharisienne » — contre cette comptabili
de bonnes œuvres à laquelle elle se livre ? Cette attitude
devant le malade est, plus que partout ailleurs, odieuse
Nous avons l'air de négocier à notre profit la souffran
humaine.

Si nous voulons que la visite aux malades soit vr
ment l'acte de charité que nous demande l'Evangile,
nous voulons la mener plus loin qu'un geste de simp
fraternité humaine, il ne faut jamais oublier que l'amo
du prochain est un amour gratuit. « Le prochain n'est p
à notre service pour nous conduire à Dieu, est-il dit da
ce même article. C'est nous qui sommes au sien pour
donner partage et révélation de la bonté de Dieu. Ai
le prochain pour lui-même, dit saint Thomas, c'est-à-d
pour *qu'il parvienne à Dieu, car là est son bonheur.* »

Pour qu'il parvienne à Dieu : voilà en définitive le b
de notre programme. Ah ! certes, notre désir est ard
de soulager le malade dans son corps, et de lui apport

l'homme au cœur qu'est l'amitié. La charité commence et exige ce secours humain. Mais, parfois, *les parents ne sont-ils pas de même ?...* Pour nous, souhaitons de pouvoir prolonger plus loin et plus haut notre aide aux malades, aspirons au jour où, à la faveur de ce rapprochement amitié, nous pourrons les aider à comprendre leur preuve, à entrevoir le sens de la souffrance à la *seule* lumière qui puisse l'éclairer : celle de la Croix.

Nous aurons peut-être alors à les acheminer vers une ratique plus fréquente des sacrements. Servir d'intermédiaire entre le malade et le prêtre, demander que l'on apporte la communion — voilà une démarche à laquelle ien des malades ne se résolvent pas facilement, soit par hidité et faute de relations avec le clergé paroissial, soit r crainte du qu'en-dira-t-on et par souci de ne pas mpliquer la tâche de l'entourage par des préparatifs atinaux — venir préparer la chambre du malade le atin où l'on « apporte le bon Dieu » — véhiculer un irme en fauteuil roulant, aux offices, — signaler votre lade, s'il vous semble apte à en profiter, aux organisaurs des journées et retraites des malades ou des pèleriges à Lourdes. Tout cela n'a rien d'insurmontable dès s que vous avez gagné la confiance et l'amitié de ceux vous visitez (1).

Enfin, s'il n'y a pas de *plus grand amour que de donner vie pour ceux qu'on aime*, peut-être n'y a-t-il pas de s grande charité que d'aider ceux qu'on aime à donner r vie. Votre assistance fraternelle les conduira *jusqu'à mort*.

Pour les soutenir dans cette dernière étape, je doute que s ayez beaucoup de concurrence en la personne de ux qui ne sont pas chrétiens et qui, à l'heure du dénouent, ne peuvent que conclure que tout est fini et qu'il a plus rien à faire.

Il y a pour nous, chrétiens, à soutenir nos frères dans cette ime épreuve qui, si elle débouche sur la lumière, n'en pas moins obscure et douloureuse. Envisager la mort, ccepter et la subir, ce n'est pas une petite affaire...

(1) Cf. la brochure de Mme Dezanneau sur les besoins spirituels malades chroniques.

C'est le rôle de la famille ou de l'infirmière dira-t-o
Sans doute, mais si, en milieu incroyant ou dans des ét
blissements laïques, l'une et l'autre sont déficientes? Il
a souvent chez un grand malade, chez un mourant, d
angoisses du cœur et des détresses de l'esprit que person
de leur entourage ne peut, ne sait, ou n'ose les aider
affronter.

En tous cas, le fait est fréquent du malade qui se co
fiera plus facilement à un étranger qu'il sait compréhens
et secourable, qu'à sa famille. Une sorte de pudeur,
crainte de peiner ceux qu'il aime, ou une discordan
spirituelle, le retiennent et le paralysent souvent deva
les siens.

J'ai été plus d'une fois frappée, pour ma part, par
fait d'être appelée par un grand malade que je sava
cependant bien entouré: et de comprendre ce qu'il atte
dait de moi. Non pas des paroles rassurantes et ces pie
mensonges qui ne trompent personne, mais la révélati
de son état exact : la vérité, et une aide pour y faire fa
Ah ! certes, il y faut mettre des ménagements, et, po
rassurer le malade devant la mort, y être soi-même pr
paré. Oui, *préparé* : familiarisé, par la vie de foi, avec
grand mystère, être habitué à l'envisager, la mort, da
tout ce qu'elle comporte d'angoisse humaine et d'espéran
surnaturelle. Sinon, qu'apporterons-nous à notre frère
mourant, à cette heure où toute gâterie est sans usa
toute consolation humaine inefficace ? Il est frappant
voir combien de gens, même parmi les chrétiens, sont dés
connés lorsqu'il ne reste, en effet, plus rien à faire po
le soulagement physique du malade. Il y a cependa
chez l'homme, à son heure dernière, un appel à l'aide,
à l'aide spirituelle; un désir de sauvetage, même ch
ceux qui se disaient hier incroyants. Réflexe de défe
d'une âme que cherche la grâce de Dieu. Nos malad
attendent de nous ce dernier geste d'amitié : la pri
pour eux, avec eux. Et la conduite un bout de chem
jusqu'au bout du chemin, de notre esprit avec le leur.

Il eût encore fallu parler des lettres aux malades,
la visite par correspondance, des œuvres de malades v
lesquelles orienter ceux que vous visitez. Je serais ten
encore de plaider près de vous la cause des malades

s déshérités : ceux des hôpitaux et des hospices des ndes villes. Un « espace vital » de la largeur d'un une nourriture qui ne comporte guère de raffinements qui, parfois, relève plus d'un régime de caserne que de ique; pas un instant de solitude ni de silence; le ctacle continuel de la souffrance des autres; l'examen blic de ses propres misères; le côtoiement journalier la mort : telle est la condition du malade d'hôpital d'hospice.

ajoutez à cela l'abandon progressif de la famille — nd on en a — et des amis, dont la sollicitude a moins persévérance que n'en a la maladie pour user une vie. détresse totale, du corps et du cœur, devant laquelle rie Noël s'écrie :

Tu n'as rien possédé, ni le temps de ta vie, ni les de tes pieds, ni l'œuvre de tes mains. Ni dans ton r le don d'une pauvre tendresse... »

our adoucir de tels sorts, l'intention de charité que u vous suggèrera saura vous inspirer ce qu'il faut e. Puissent alors tous les malades sentir près d'eux, s un monde qui les oublie, la douceur d'une amitié ernelle. Puissent-ils aussi découvrir, dans votre cha- le reflet de la Lumière, et la chaleur de l'Amour de u!

M. Baudry.

Charité pour le monde corporel

La charité peut envelopper tout le monde des co pour le ramener à Dieu; elle peut se servir de tout, a bien des êtres inanimés que des vivants, pour glor Dieu. Pour bien comprendre cette vérité, il faut cepend bien distinguer, avec saint Thomas, ce pouvoir qu'a l'a tié d'aimer l'ami comme ami, et d'aimer certains b comme des biens que l'on veut pour l'ami. Ces biens s vraiment aimés, désirés, convoités, mais pour l'ami uniquement pour lui. L'amour de ces biens est tout rel à l'amour même que nous portons à l'ami.

Evidemment, aucune créature irrationnelle ne peut aimée comme un ami, puisque précisément nous ne p vons pas lui *vouloir du bien*. Une telle créature est i pable de posséder le bien, d'en jouir au sens fort. Seul être raisonnable peut posséder des biens et s'en ser Donc nous ne pouvons pas considérer un être irrati comme notre ami. On peut ajouter qu'avec les êtres i tionnels il n'y a pas de « convivere » possible; il ne p se réaliser de véritable communauté de vie humaine s l'intelligence.

A ces deux raisons déjà si fortes, saint Thomas en ajo une troisième, qui s'appuie sur la nature propre de c amitié divine, la charité : la créature irrationnelle est i pable de participer à la béatitude divine, donc il ne p

voir entre elle et nous d'amitié divine, celle-ci suppo-
t toujours une communauté de vie divine parfaite.

Donc, il ne peut s'agir de regarder le monde physique,
si bien animal que végétal, comme un des termes de
actes de charité. Seul Dieu, et les créatures intelli-
tes, peuvent l'être. Seuls Dieu, les hommes et les an-
comme nous le dirons, peuvent être regardés comme
amis divins. Malgré cela, le monde physique peut
aimé par la charité d'une façon relative à nos amis
ns. Il doit être aimé comme des biens que nous leur
rons. C'est pourquoi nous n'aimons vraiment d'un
our de charité que si nous aimons que ces réalités
tent, qu'elles se conservent, non pas à cause de leur
ore bonté, de leur perfection et pour elles-mêmes, mais
r l'honneur de Dieu, pour sa gloire et pour l'utilité des
mes. Voilà comment nous pouvons entrer dans les
s mêmes de Dieu et conformer profondément notre
r au sien.

Dieu Créateur regarde tout l'univers dans son amour.
ime toutes choses : *Tu aimes tout ce qui est* (1), et
ce que Dieu aime, il l'aime pour sa gloire et pour
lité de ses amis, pour leur bonheur. Nous devons, par
harité, pénétrer dans ce même mystère d'amour et en
e.

'ami de Dieu ne peut pas considérer le monde physique
s lequel il vit comme sa patrie définitive, sa demeure
nanente, son repos, et il ne peut pas le rejeter comme
chose mauvaise, ou comme une réalité inutile et mé-
able. Il doit l'aimer. Plus qu'aucun autre homme, il
en admirer la beauté et la grandeur, puisque ce monde
manifeste quelque chose de son Créateur invisible,
est son Père; ce monde est un écho, lointain, mais
tout de même, de la splendeur de son Dieu. Mais il
aut pas être esclave de sa beauté et de son charme :
our que lui porte l'ami de Dieu, est un amour tout
if, tout ordonné à Dieu et à ses frères. Il aime tout
univers pour eux. Dieu et ses frères possèdent telle-
t son cœur qu'il ne peut aimer véritablement qu'eux;

Sag., 11, 25.

« il aime quelque chose d'autre qu'eux, ce n'est pas ain quelque chose en dehors d'eux, car il aime ce quelq chose pour eux.

Ce que nous disons des créatures irrationnelles d s'entendre de tous les biens de ce monde, sensibles, art tiques, économiques, les possessions, les richesses, les ho neurs, la gloire. Le chrétien ne peut plus s'arrêter à to cela; son cœur est fixé autre part. Il peut aimer enco toutes ces réalités, tous ces biens; il peut et doit les app cier à leur juste prix. Mais l'évaluation pratique qu'il fera sera toute différente de celle du philosophe. Car philosophe regarde toutes ces réalités en leurs propr natures, en leur valeur objective et ontologique. Le ch tien les regarde pratiquement, en référence à l'amour div à la volonté divine. Quelle est la valeur que Dieu, da son amour, reconnaît à ces biens? Quelle est la volon divine sur toutes ces richesses? Et comme chrétien, cherche à conformer son cœur à ce vouloir divin s toutes ces réalités créées.

Parmi tous ces biens physiques, il en est un qui no touche de plus près : c'est le bien de *notre vie humai* de notre corps, de notre santé. Pouvons-nous et devo nous aimer notre corps par charité d'une façon spécial Saint Thomas traite séparément cette question à cause son intérêt particulier et du problème très original qu'e suscite.

Il semble, en effet, que bien souvent notre corps s pour nous plutôt un obstacle qu'une aide, qu'un moy d'aimer Dieu et le prochain. Saint Paul lui-même n'h site pas à souhaiter la mort pour être délivré de ce co de péché et de mort. *Qui me libérera de ce corps mort?* (2). *J'éprouve le désir de mourir pour être avec Christ* (3).

Précisons tout de suite que notre corps, à la différen du reste du monde physique, purement animal, végétal minéral, n'est pas uniquement pour nous un pur « instr ment », qu'on aime purement relativement à Dieu ou prochain; notre corps fait partie essentielle de nous-même

(2) *Rom.*, 8, 24.
(3) *Phil.*, 1, 23.

tre corps, nous le croyons, participera à la béatitude
la résurrection des corps. Il ressuscitera sur le modèle
celui du Christ glorieux. C'est pourquoi il y aura comme
rayonnement de la gloire, de la béatitude de l'âme sur

Pour saisir avec exactitude comment nous devons l'aimer
n amour de charité, il faut se rappeler que *de fait* il faut
siderer dans notre corps ce qui appartient à sa mesure,
qui regarde ses propres principes essentiels, et ce qui
artient à son état particulier de corps informé par
âme qui est née dans le péché originel, où il reste,
ne après le pardon de la faute, toutes les conséquences
péché : la mort, les concupiscences.

cause du péché, notre corps est en effet un corps *de*
t, un corps qui doit subir la corruption, un corps
able de souffrir. A cause du même péché, il a une pro-
sion très marquée vers les biens sensibles; il y a en
un foyer de concupiscence : voilà sa propre peine.

'otre charité à l'égard de notre corps mortel aura donc
double attitude : elle l'aimera et elle le repoussera. Si
considère en lui ce qui est l'œuvre du Créateur, elle
mera, non pas comme son ami, mais comme partie de
i, et elle s'en servira pour rendre à Dieu l'honneur
lui est dû et pour exercer d'une façon plus visible son
ur à son égard. Saint Paul nous l'ordonne explici-
nt : *Livrez... vos membres à Dieu comme instru-*
ts de justice (4).

'i encore, Notre-Seigneur lui-même nous a donné
mple. Il a aimé son propre corps, qui, lui, était entiè-
nt pur, de cette façon, comme un fidèle serviteur qui
permettait de témoigner pratiquement son amour à
rd de son Père et de ses frères. Notre-Seigneur a aimé
propre vie humaine, il a aimé son sang, comme ce qui
ermettait de rendre visible l'amour secret de son cœur.
sainte Vierge a aimé son corps de la même façon,
me le tabernacle vivant de son Dieu, comme ce qui lui
ettait d'être tout entière au service de son Dieu. La

---

tom., 6, 13.

charité chrétienne tend à réaliser la même chose en no
Que le Christ soit glorifié en notre corps (5).

Il faut que tout soit mobilisé au service de Dieu et
service du prochain. Le vœu de virginité ne fait pas a
chose que de répondre à ces exigences de la charité
ce qu'elles ont de plus profond. Par ce vœu, notre c
est tout entier au service de Dieu; il lui est réserv
consacré par amour pour lui. Notre corps, par cet am
de charité, sera alors comme ennobli dès cette terr
surtout dans l'éternité, après la résurrection des co
Nous ne voulons pas être dépouillés, mais être revêtus

Si la charité considère, au contraire, toutes les co
quences des péchés dans notre pauvre corps mortel
elle regarde en lui tout le foyer de concupiscence qui, s
racinant si fort dans notre corps, alourdit notre â
« aggravat animam » comme dit le livre de la Sagesse
15), alors évidemment notre charité chrétienne ne p
plus aimer cette partie de nous-même, mais bien pl
elle la fuit, elle la rejette, elle s'en écarte, comme de
qui pour nous est bien souvent occasion de faute, ou
au moins, occasion de retard, ce qui alourdit notre mar
La charité va même jusqu'à nous faire souhaiter sa
parition pour que nous soyions complètement libérés
sa contrainte, et pour qu'elle puisse se porter sans entr
vers Dieu. Evidemment ce souhait reste conforme au
vouloir de Dieu. C'est un souhait de charité, ce n'est
du désespoir. Saint Paul a vivement ressenti cet appe
la liberté totale.

*Pour moi, vivre, c'est le Christ; mourir, c'est un g
Mais si vivre dans la chair, c'est pour moi la fécon
du travail, que choisirai-je ? Je n'ose me prononcer. J
site, en effet, entre deux alternatives, désirant de m
aller et d'être avec le Christ, car c'est de beaucoup la m
leure; mais demeurer dans la chair est plus nécessair
cause de vous.* Dieu ne nous donne pas à choisir, heu
sement. C'est lui qui choisit pour nous, et ici encore n
n'avons qu'à accepter librement dans l'amour de

(5) *Phil.*, 1, 20.
(6) 2 *Cor.*, 5, 4.
(7) *Phil.*, 1, 22-23.

x et à nous y conformer : attendre l'heure, bienheu-
e pour la charité, de cette délivrance.

et amour de charité que nous devons avoir à l'égard
otre propre corps, nous devons l'avoir également pour
de notre prochain. Car son corps sera, lui aussi, un
compagnon d'éternité de son âme. Mais il peut être
, en ce qu'il a de corrompu, pour lui comme pour
, occasion de faute. Ici encore il faut aimer le prochain
me soi-même, comme le Christ nous a aimés.

fr. Marie-Dominique PHILIPPE, O. P.

La charité dans la vie des premières communautés chrétienn

A CECI tous reconnaîtront que vous êtes mes ciples, si vous avez de l'amour les uns pou autres » (*Jean*, XIII 35). Le commande nouveau que Jésus donne aux siens est un comma ment de charité, et cet amour est au premier amour fraternel. Au rebours des païens qui sont affection ni miséricorde (*Rom.* I 31), les chré sont gens qu'unit entre eux une profonde affectio charité fraternelle (*Rom.* XII 10). Comment les mières générations chrétiennes comprirent cet du Seigneur, ou plutôt comment elles le vécu c'est ce qu'on voudrait rappeler ici (1). Au vrai, faut pas s'attendre à trouver, dans les écrits des miers siècles, ni une théologie pleinement élaboré la charité envers le prochain, ni même d'enthousi effusions d'amour fraternel : l'*Ecce quam bonu quam jucundum* est une réalité dont on vit trop fondément pour qu'on éprouve le besoin de la à tous les échos. C'est donc dans les faits et da

(1) Puisque d'autres articles seront consacrés à la charité nelle dans les Epîtres de saint Paul, on ne parlera ici que pa sion des églises fondées par l'Apôtre.

tout au plus dans de rapides exhortations des pas-
s et des docteurs, qu'il nous faut écouter et per-
oir les battements de cet amour qui anime l'Eglise.

La communauté fraternelle de Jérusalem.

e chrétien est un homme qui vit en communauté.
les premiers jours, la vie chrétienne s'affirme
me une vie en commun. Rien encore apparem-
t ne distingue de la foule des Juifs les « fidèles »,
dus comme eux chaque jour aux prières du
ple, mais déjà ils se retrouvent entre eux, « assi-
à l'enseignement des apôtres, à la communion fra-
elle, à la fraction du pain et aux prières..... Tous
x qui avaient cru, en union, avaient tout en com-
n.... Chaque jour, fréquentant assidûment ensemble
Temple, et rompant le pain à la maison, ils pre-
nt leur nourriture avec joie et simplicité de cœur.
nt Dieu et ayant grâce devant le peuple » (*Act.* 2, 44, 46). « Or, la communauté des fidèles n'avait
n cœur et qu'une âme; nul n'appelait sien ce qu'il
édait, mais tout était commun entre eux » (IV 32).

e charmant tableau, un peu idéalisé sans doute,
cessé de hanter la mémoire des générations chré-
nes, comme le souvenir d'un temps béni où les
tiens vivaient à la lettre l'évangile de Jésus : la
e apostolique » hante l'esprit d'un Augustin, d'un
re Damien, d'un Dominique. Le chrétien qui a
cette esquisse, et auquel saint Luc l'a empruntée,
quelques lettres, et peut-être se souvenait-il de
on ou de Pythagore (2), mais cette « commu-

(1) L. Cerfaux, *La première communauté chrétienne de Jérusa-*
lem, dans *Ephemerides Theologicæ Lovanienses*, XVI (1939), p. 5-31.
Le même auteur, un exposé vivant et fervent dans *La Commu-*
té Apostolique, Paris 1943, p. 39-46. Voir encore G. Bardy, *Les*
premiers jours de l'Eglise, Paris 1941, p. 41-45.

nauté ». rêve de quelques sages. la voilà réalisée p
ces trois mille hommes qui étaient venus s'ajouter a
cent cinquante des premiers jours, « hommes
peuple et sans culture » (IV 13), inconnus sans dou
la veille encore les uns des autres, mais qu'unisse
les plus hautes réalités. Alors que dans leurs syn
gogues les Juifs se groupent par affinité d'origine,
profession ou de quartier, ceux-ci se rassemblent da
la plus intime « communauté » (*koinônia*) : tout
commun entre eux, nul n'appelle sien ce qu'il possè
mais c'est parce que d'abord ils n'ont qu'un cœur
qu'une âme; leur union visible est le fruit d'une un
toute spirituelle; cette « communauté fraternelle
n'est pas simplement table commune, assiduité a
réunions communes, ni même empressement à met
en commun tout ce qu'on possède; elle est communi
dans une même foi, fondée sur l'enseignement des a
tres, dans une même prière, et surtout dans la fracti
du pain. Avant que saint Luc eût rédigé les *Actes*, sa
Paul déjà avait écrit, évoquant la communauté
Corinthe : « Puisqu'il n'y a qu'un pain, nous
sommes qu'un seul corps » (I *Cor.* X 17); n'est-ce
la même expérience qui s'exprime au Livre des *Act*
La communion des frères est fondée sur une étr
communication spirituelle entre eux et avec les apôt
participation à un même enseignement, à une mê
foi, à un même pain, à une même vie. On citerait vol
tiers ici saint Paul : « Vivez en toute humilité et d
ceur, dans la patience, vous supportant mutuellem
avec charité, vous appliquant à conserver l'unité
l'esprit dans le lien de la paix. Un seul corps et un
esprit, de même que vous avez été appelés en une c
mune espérance par votre vocation. Un seul Seign
une seule foi, un seul baptême. Un seul Dieu et P
de tous, qui est au-dessus de tous, qui agit par tous,
est en tous » (*Eph.* IV 2-6). Et plus encore saint J
qui, en un texte bien postérieur aux *Actes*, retrouve
mot qu'avait employé le vieux chrétien de Jérusal

oinônia : les chrétiens sont en communion entre eux, parce que leur communion est avec le Père et avec son ls Jésus-Christ (1e *Ép.* I 3; cf. 6, 7).

Tout naturellement, cette vie fraternelle se traduit au chors par la mise en commun des biens (3); quand on 'a qu'un cœur et qu'une âme, comment pourrait-on se isser encore diviser par les biens matériels? Il y a, ins le groupe, des veuves, des orphelins, des pauvres, qui ont faim : comment pourrait-on leur fermer son eur et sa bourse? L'aumône, la « communauté de ser- ce envers les saints » (II *Cor.* VIII 4), est le premier voir, comme le premier signe de cette charité frater- lle. Certes, les imperfections ne manquent pas : à té de Barnabé, qui vend ce champ qu'il possédait ur en déposer le prix aux pieds des Apôtres, il y a anias et Sapphira; il y a des inégalités, voire des ustices dans les distributions quotidiennes aux veu- , et cela rendra nécessaire l'institution des sept dia- s. Cette communauté de « saints » n'est pas une com- naute de parfaits. Mais comme il devait faire bon re en une telle atmosphère : la charité était assez e et assez agissante pour qu'il n'y eût parmi eux un indigent (IV 34), et quelle union profonde et onnante laissent deviner ces mots « ils prenaient nourriture en joie et simplicité de cœur ». Simpli- d'un cœur qui « ne cherche pas son avantage, ne ite pas, ne soupçonne pas le mal, qui excuse tout, t tout, supporte tout ». Joie qui jaillit tout naturel- nt de ces cœurs simples, tout brûlants encore des de la Pentecôte.

On a beaucoup divagué au sujet d'un prétendu « commu- » des premiers chrétiens. Qu'il suffise de remarquer que cette en commun des biens était inspirée par l'idéal évangélique de é fraternelle et non par une théorie économique ou sociale, elle restait libre : ce que Pierre reproche à Ananias et à sa e, ce n'est pas de s'être réservé une part du prix de leur , mais d'avoir « menti au Saint-Esprit ». Au surplus, l'expé- semble avoir été assez limitée et s'être soldée par un échec; ivreté de la communauté de Jérusalem rendit nécessaires ces es « pour les saints de Jérusalem » dont la préoccupation s les lettres de saint Paul.

« L'Eglise des Frères ».

Aux jours dont nous parlons, il n'est pas encore question de « chrétiens ». Le nom, on le sait, ne sera donné aux disciples de Jésus que plus tard, vers 42 ou 43, à Antioche, et sans doute fut-il primitivement, dans la bouche des païens qui le forgèrent, un sobriquet à l'adresse des disciples du Christ (XI 26) (4). Pour se désigner entre eux, les membres de la communauté disent les disciples, les croyants, les saints, mais surtout, semble-t-il, les *frères*. C'est là comme leur vrai nom. Jésus l'avait dit lui-même à propos des siens : ils sont ses *frères* : « Etendant la main sur ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères » (*Matth.*, XII 50). Frères de Jésus, ils sont frères entre eux (*Matth.*, XXIII 8; *Luc.*, XXII 32). Et c'est le nom qu'entre eux ils se donnent. Au premier jour, à l'élection du remplaçant de Judas (I 50), et quand Pierre se lève « au milieu des frères », pour procéder, il a été miraculeusement délivré par l'ange, il fait annoncer sa libération « à Jacques et aux frères » (XII 17). Quand Paul arrive à Jérusalem, « les frères le reçoivent avec joie » (XXXI 17), et les « frères » de Rome viennent à sa rencontre jusqu'au Forum d'Appius et aux Trois Tavernes (XXVIII 15). Lui-même Paul use sans cesse de ce mot à l'endroit des « croyants », des « saints »; on en relève jusqu'à cent trente emplois dans ses lettres. Les membres des communautés chrétiennes sont des *frères*, sans plus, et

(4) Voir encore *Actes* XXVI 28, dans la bouche du païen Agrippa. Le texte de saint Pierre (I^e *Ep.* IV, 16) confirme, quoi qu'il en paraisse, la constatation que le mot n'a d'abord été employé que par les païens. Le mot, encore ignoré de saint Clément de Rome vers 96, est courant, une dizaine d'années plus tard, chez saint Ignace, un antiochien précisément. *Christianus* est connu de Pline et de Trajan, il devait se trouver dans les textes qui ont servi de sources à Tacite et à Suétone.

L'appellation de « frères » était connue des Juifs, dans le sens de compatriotes, frères de race : *Act.* III 29, 37; III 17, etc.

quand on accole ce mot à quelque nom propre, il spécifie que le personnage en question, Sosthène ou Sylvain, Onésime ou Apollos, Tite ou Timothée, est un chrétien, membre de la famille. De même Phébé ou Appia sont des « sœurs ». Le mot se retrouvera souvent sur les épitaphes des catacombes. Aussi, la *fraternité* est-elle le mot qui désigne l'ensemble des disciples, non pas seulement ceux de l'église locale, avec qui on est en plus étroite relation, mais ceux qui sont au loin, dispersés par le monde (I *Pierre* II 17, V 9). Quand saint Ignace d'Antioche écrit aux fidèles de Rome qu'il n'a jamais vus, il les appelle frères (*Rom.* VI 2), tout comme les gens de Smyrne ou de Troas.

Les chrétiens sont frères, l'Eglise est l'Eglise des frères, *Ecclesia fratrum* (5); les païens ne s'y trompent pas. Un roman satirique de Lucien (2e moitié du IIe siècle), *La mort de Pérégrinus*, met en scène un charlatan qui exploite la simplicité et la crédulité des « frères » en se faisant passer pour chrétien, et il exploite honteusement cette charité fraternelle. Sous une satire assez grossière, on reconnaît quelques traits bien observés; ainsi Lucien écrit (c. 13) : « Leur législateur le premier les a persuadés d'être les frères les uns des autres ». Tertullien et Minucius Félix relèvent l'atroce calomnie qui voyait dans ces appellations si simples de frère et de sœur l'indice de mœurs abominables, et ils montrent la pureté en même temps que la profondeur des liens qui unissent entre eux les chrétiens : « Ils s'aiment entre eux presque avant de se connaître.... Nous nous aimons d'un amour réciproque parce que nous ne savons pas haïr; nous nous appelons frères, parce que nous sommes fils d'un même

(5) L'expression se lit sur une inscription de Cæsarea de Mauritanie (Cherchell), qui peut remonter au IIIe siècle (H. Leclercq, *Dict. d'Arch. Chrét. et de Lit.*, I, 1, 813; I, 2, 2795-2797; V, 2, 1580). Saint Cyprien appelle couramment l'Eglise la *fraternité* : « Fraternitas nostra, universa fraternitas nostra, fraternitatem salutate ». (*Epist.* XVIII, 1; XX, 2; XXXII, XLI, 1. Ed. L. Bayard, t. I, p. 51, 54, 84; t. II, p. 102.)

Père qui est Dieu, communiant à une même foi, coh
ritiers d'une même espérance » (*Octavius*, IX
XXXI 8). « On appelle frères ceux qui reconnaisse
comme Père un même Dieu, qui se sont abreuvés a
même esprit de sainteté, qui, sortis du même sein
l'ignorance, ont vu luire, émerveillés, la même lumiè
de la vérité » (*Apologétique*, XXXIX 9). Pour repre
dre le mot des épîtres pauliniennes, qui résume tou
les chrétiens sont frères « dans le Seigneur » (*Phil.* I 1
Col. I 2).

Charité, miséricorde, aumône.

Aucune barrière, ni la race, ni le sexe, ni la class
ne peut séparer ces « frères »; il n'y a plus ni grec
juif, ni barbares ni scythes, ni esclave ni homme libr
ni homme ni femme; il n'y a plus d'étrangers ni
gens du dehors; tous sont concitoyens des saints, to
sont de la maison de Dieu leur Père. Non pas cert
que le danger ne subsiste toujours, et la tentation
relever ces barrières et ces cloisons que le Christ ava
abattues. L'épître de saint Jacques en avertit les ch
tiens, avec quelle vigueur!

La richesse en effet reste le principal obstacle
l'amour fraternel. Hermas à Rome au II^e^ siècle, sai
Cyprien à Carthage au III^e^ siècle, le soulignent for
ment, chacun à sa manière. La richesse est la cause
la décadence et de l'amollissement des mœurs chrétie
nes. L'amour de l'argent, qui devait affaiblir les âm
et les conduire à l'apostasie, avait commencé par du
cir les cœurs et les fermer à la vraie charité :

> Chacun ne songeait qu'à augmenter son patrimoine.
> oubliait ce que les croyants avaient fait auparavant s
> les apôtres ou auraient dû toujours faire. On brûlait d'
> insatiable cupidité, et on ne travaillait qu'à grossir
> fortune. Plus de dévotion chez les prêtres, plus de
> chez les ministres du culte, plus de miséricorde dans

œuvres, plus de discipline dans les mœurs... Pour tromper les cœurs des simples, on usait d'artifice et de fraude; pour circonvenir les frères, on ne reculait pas devant la fourberie... On méprisait orgueilleusement les chefs de l'Eglise, on s'injuriait avec des mots empoisonnés, on était séparé les uns des autres par des haines tenaces... (Les évêques eux-mêmes) cherchaient à s'enrichir par un commerce lucratif. Tandis que leurs frères avaient faim dans l'Eglise, ils voulaient avoir de l'argent en abondance, ils s'appropriaient des biens-fonds par ruse et par fraude, ils augmentaient leur gain par l'usure (S. Cyprien, *De Lapsis*, VI; trad. P. Monceaux).

Telles ne sont pas les vraies mœurs chrétiennes, qui inspirent d'un autre idéal, l'idéal apostolique : saint Cyprien, on l'aura remarqué, ne manque pas de le rappeler. On aimera à relire ici, à côté des amères constatations de l'évêque de Carthage, trois descriptions, faites par des chrétiens eux-mêmes, de leur genre de vie. La première vient de la lettre adressée (en 96-97) par saint Clément à la communauté de Corinthe; à cette église qui vient d'être troublée par des rivalités et par des querelles, l'église de Rome rappelle quelles avaient été ses mœurs et sa charité. Eloge qui est un discret rappel, en même temps qu'une chaleureuse évocation de l'idéal chrétien :

Quel est celui qui ayant demeuré parmi vous n'a reconnu votre foi solide et riche en vertus, admiré votre piété prudente et mesurée dans le Christ, publié votre habitude généreuse d'hospitalité, déclaré bienheureuse votre science parfaite et sûre? Car vous agissiez en tout sans acception de personnes, vous marchiez selon les lois de Dieu, soumis à vos chefs et rendant à vos anciens l'honneur qui leur est dû... Tous vous étiez humbles, exempts de jactance, plutôt disposés à obéir qu'à commander, plus heureux de donner que de recevoir... C'est ainsi qu'une paix profonde et joyeuse avait été donnée à tous avec un désir insatiable de faire le bien, et une abondante effusion de l'Esprit-Saint s'était répandue sur tous... Vous luttiez jour et nuit pour le groupe entier des frères, afin que, grâce à votre pitié et communauté de sentiment, le nombre des élus vînt à être sauvé. Vous étiez sincères, simples, sans rancune réciproque. Toute révolte, toute scission vous faisait horreur; vous pleuriez

sur les péchés du prochain, vous estimiez que ses mar
quements étaient les vôtres. Vous ne vous repentiez d'au
cune bonne action, vous étiez prêts à toute bonne œuvr
(I-II; trad. H. Hemmer).

Saint Justin qui écrit à Rome vers 150, rappelle qu'
la fin de la réunion liturgique qui a groupé tous le
frères dans la fraction du pain, les fidèles font large
ment l'aumône :

Ceux qui ont du bien viennent en aide à tous ceu
qui ont besoin, et nous nous prêtons mutuellement assi
tance... Ceux qui sont dans l'abondance et qui veule
donner, donnent librement chacun ce qu'il veut, et c
qui est recueilli est remis à celui qui préside, et il assis
les orphelins, les veuves, les malades, les indigents, le
prisonniers, les hôtes étrangers, en un mot ils secoure
tous ceux qui sont dans le besoin (*I Apol.*, LXVI; tra
L. Pautigny).

Tertullien enfin, à Carthage en 197, souligne lu
aussi la bienfaisance répandue largement au bénéfic
de toutes les misères, et alimentée par les aumônes ve
sées spontanément à la caisse commune :

S'il existe chez nous une sorte de caisse commun
elle n'est pas formée par une « somme honoraire » (6
versée par les élus, comme si la religion était mise au
enchères. Chacun paie une cotisation modique, à un jo
fixé par mois ou quand il veut bien, et s'il le veut
s'il le peut. Car personne n'est forcé; on verse libreme
sa contribution. C'est là comme un dépôt de la piét
En effet, on n'y puise pas pour des festins ni pour d
beuveries, ni pour des lieux de stériles ripailles, ma
pour nourrir et inhumer les pauvres, pour secourir l
garçons et les filles qui n'ont ni fortune ni parents,
puis les serviteurs devenus vieux, comme aussi les na
fragés; et, si des chrétiens souffrent dans les mines, da
les îles, dans les prisons, uniquement pour la cause
notre Dieu, ils deviennent les nourrissons de la religi
qu'ils ont confessée (*Apolog.*, XXXIX; trad. J. P. Wa
tzing).

(6) La plupart des collèges païens réclamaient de leurs adhéren
un « honoraire » au moment de leur admission. L'Eglise igno
cette coutume.

On voit facilement les traits essentiels qui se dégagent de ces tableaux : ce qui frappe le plus — et donc ce qui paraissait le plus important aux chrétiens eux-mêmes qui se décrivaient ainsi, — c'est d'abord la bonté, la douceur, la simplicité dans les rapports quotidiens, qui ne fait acception de personne; — puis la miséricordieuse bienfaisance à l'égard de tous les besogneux, quels qu'ils soient, les veuves et les orphelins, qui tiennent si grande place dans les préoccupations de la communauté, les malades et les prisonniers, les esclaves eux-mêmes et les étrangers. On voit aussi en quel point ces deux vertus, bonté (la « bénignité » de saint Paul) et miséricorde, se rattachent directement à saint Paul et à l'Evangile.

Les pauvres et les esclaves.

S'il est vrai de remarquer, à l'encontre d'une opinion trop simpliste, que le christianisme primitif ne s'est pas posé la question de l'esclavage, pas plus que la question sociale, et qu'il ne s'est pas mis en peine de bouleverser une institution qui était la base de toute la civilisation antique (7) — il ne faut pas méconnaître que le ferment évangélique a transformé par l'intérieur les relations entre maîtres et esclaves. Quant à leurs serviteurs et à leurs servantes, ils leur persuadent de devenir chrétiens, à cause de l'amour qu'ils leur portent, et quand ils le sont devenus, ils les appellent simplement frères ». Ces lignes de l'*Apologie* d'Aristide (1e moitié du IIe siècle; c. XV) valent mieux que tous les commentaires. Assurément l'antiquité païenne a connu des maîtres bons et humains pour leurs esclaves : un Cicéron, un Pline le Jeune, et

(7) V. en particulier saint Paul, I *Cor.* VII 20-24; I *Tim.* I 2, etc. Nulle part on ne voit que les maîtres chrétiens soient invités à affranchir leurs esclaves.

tant d'autres sans doute. Mais on sait trop qu'ils furent l'exception. Et même ceux-là, appelaient-ils « tout simplement » leurs esclaves frères? Saint Paul, le premier, avait appris à Philémon à voir en son esclave un frère bien-aimé (*Phil.* 16). Les martyrs de Lyon ne font aucune différence pour leur « sœur » Blandine, et c'est la petite esclave qui, comme une noble mère, exhorte ses enfants et les envoie vers le Roi. On se rappelle le geste si simplement fraternel de Vibia Perpetua pour l'esclave Félicité : jetées toutes deux à terre par la vache furieuse à laquelle elles ont été livrées, la grande dame se relève la première, et après avoir arrangé sa robe et ses cheveux, elle tend la main à l'esclave pour l'aider à se relever à son tour (*Passion*, XX). On connaît des esclaves qui devinrent prêtres ou évêques : Pie, Calliste, Eusèbe de Césarée. Et pour ne faire qu'une allusion à une époque plus tardive, rappelons la vieille servante qui avait élevé Monique, après avoir élevé son père lui-même : le christianisme d'Augustin ne lui vient-il pas pour une part de cette esclave? (*Confessions* VIII, IX, 17).

Aristide continue, après le texte que nous venons de citer :

> Les chrétiens sont doux, pudiques, sincères; ils s'aiment entre eux; ils ne dédaignent pas la veuve; ils sauvent l'orphelin; celui qui donne sans murmurer à celui qui n'a pas. Quand ils voient des étrangers, ils les font entrer dans leur maison et s'en réjouissent, reconnaissant vraiment en eux des frères, car ils appellent frères non ceux qui le sont selon la chair, mais ceux qui le sont selon l'âme.
>
> Quand un pauvre meurt, s'ils le savent, ils contribuent selon leurs moyens à ses funérailles; s'ils apprennent que quelques-uns sont poursuivis ou mis en prison ou condamnés pour le nom du Christ, ils mettent en commun leurs aumônes et leur envoient ce dont ils ont besoin et, s'ils le peuvent, ils les délivrent; et s'il y a un esclave ou un pauvre à secourir, ils jeûnent deux ou trois jours, et la nourriture qu'ils avaient préparée pour eux-mêmes,

ils la lui envoient, pensant qu'ils se réjouissent eux-mêmes de même qu'ils ont été appelés à la joie (Trad. J. Lebreton).

On devine à travers ces lignes si simples et si émouvantes, l'humble service quotidien, la charité qui va jusqu'à se priver joyeusement du nécessaire pour secourir un plus pauvre, qui va jusqu'au don total : « Donne à qui te demande, sans rien réclamer » (*Didachè*, I). C'est l'obole de la veuve, offerte non pour la splendeur d'un Temple de pierres, mais pour ces temples vivants, pour ces membres vivants du Christ que sont les pauvres.

Lors de la peste d'Alexandrie sous Gallien, « la plupart de nos frères, par un excès de charité et d'amour fraternel, ne s'écoutaient pas eux-mêmes mais s'attachaient les uns aux autres, visitant sans précaution les malades, les servant sans cesse, leur donnant leurs soins dans le Christ et ils étaient heureux d'être emportés avec eux; ils puisaient le mal chez les autres, faisant passer en eux la maladie de ceux qui étaient proches et prenant volontiers leurs souffrances. Beaucoup, après avoir soigné et réconforté les autres, périssaient après avoir transféré en eux-mêmes la mort de ceux-là, et le mot connu de tous, qui semblait être regardé comme un simple compliment, ils le réalisaient à la lettre : ils s'en allaient devenus leur « balayure » (Denys d'Alexandrie, dans Eusèbe, *Hist. Ecclés.* VII, XXII, 7; trad. L. Grapin; cf. *I Cor.*, IV, 13).

Faut-il commenter de telles pages? Faut-il rappeler aussi les lettres et les traités de saint Cyprien, et ses initiatives en faveur des chrétiens prisonniers ou condamnés aux mines, des victimes de la peste ou des razzias numides? La charité n'est pas qu'un élan du cœur, elle se fait agissante et secourable à tous.

Le souci de toutes les églises.

Il manquerait quelque chose à cette description d
la charité aux premiers siècles de l'Eglise, si, parm
beaucoup d'autres traits qu'il nous faut bien omettre
on ne mentionnait aussi celui-ci. Cette charité n
s'adresse pas seulement aux frères pris individuelle
ment, à leurs besoins et à leurs misères, elle s'étend
toute l'Eglise; et c'est là un trait qui achève de lu
donner son caractère profondément chrétien. C'est l
corps du Christ tout entier qui est mon « prochain »
et pas seulement ce pauvre hère, abandonné tout sa
glant sur la route, et qui attend ma miséricorde. L
chrétien porte en lui le souci de toutes les églises,
sa prière, comme sa charité, se fait œcuménique :

> Que le Créateur de l'univers conserve intact le nomb
> compté de ses élus dans le monde entier, par son fi
> bien-aimé Jésus-Christ, par qui il nous a appelés d
> ténèbres à la lumière, de l'ignorance à la pleine connai
> sance de la gloire de son nom...
> Sois le secours de nos opprimés,
> Prends pitié des humbles,
> Relève ceux qui sont tombés,
> Montre-toi à ceux qui sont dans le besoin,
> Guéris les malades,
> Ramène les égarés de ton peuple,
> Rassasie ceux qui ont faim,
> Délivre nos prisonniers,
> Fais lever ceux qui languissent,
> Console les pusillanimes,
> Que tous les peuples reconnaissent
> Que tu es le seul Dieu,
> Que Jésus-Christ est ton fils,
> Que nous sommes ton peuple et les brebis de t
> ...Donne la concorde et la paix [pâturag
> A nous et à tous les habitants de la terre...

Ainsi priait l'église de Rome à la fin du premi
siècle (Ia *Clem.*, LIX, LX; trad. H. Hemmer); et
même temps elle adressait à l'église de Corinthe ce
lettre, toute de modération et de ferme douceur, po

ramener à la paix : « Vous nous causerez joie et légresse si vous obéissez aux conseils que nous vous ons donnés par le Saint-Esprit... Nous avons fait cela our que vous sachiez que toute notre préoccupation été et est encore de vous amener promptement à la ix » (LXIII).

C'est la même préoccupation de charité catholique, est-à-dire universelle, qui pousse Ignace d'Antioche à ntéresser aux erreurs et aux dangers qui peuvent me- cer les églises d'Ephèse ou de Smyrne, comme celles- à prendre souci de l'église d'Antioche privée de son steur, et les Romains à intervenir en faveur d'un ranger comme elle le feraient pour un des leurs, mme Ignace à son tour à recommander aux Romains prier pour son troupeau. Plus tard Irénée de Lyon fait l'arbitre de la paix entre Victor de Rome et les êques d'Asie, et Denys de Corinthe écrit à toutes les lises de Grèce pour leur recommander l'unité et la ix. L'Eglise est une.

L'Eglise, dès les premiers jours, est une fraternité et e charité; la communauté chrétienne est une unité de i et de vie, elle est une communauté d'amour, elle est, lon le mot audacieux de saint Ignace, « la charité », *gapè*, comme Dieu lui-même est charité (8).

« Voyez comme ils s'aiment » (Tertullien, *Apolog.* XXIX): les païens, qui voient cette charité fraterelle, s'en étonnent; ils ne peuvent comprendre la raison dernière et l'inspiration de cette charité. Ils ne vent pas que ce qu'on fait au plus petit de ces frères », depuis l'humble offrande d'un verre d'eau, est au Christ lui-même qu'on le fait, car ils sont siens ». Car le Christ est vivant dans son Eglise, fonement de son unité, objet de cette charité.

P. Th. CAMELOT, O.P.

Le Saulchoir.

(8) V. IGNACE D'ANTIOCHE, *Lettres*, *Sources chrétiennes*, Paris 45, p. 94, n. 2.

Le Noviciat de M. de Rancé à l'Abbaye de Perseigne

Le soir même du jour où ils avaient quitté la Trappe le 31 mai 1663, l'abbé de Rancé et son ancien valet de chambre, Antoine Gélanne, descendaient à la porterie de l'abbaye de Perseigne, antique moutier que Dom Jouäud Vicaire général de la Stricte Observance leur avait indiqué pour y faire leur noviciat (1), et qui se blotissait sur la lisière de la forêt de ce nom.

La réforme y avait été introduite en 1637, par un groupe de six moines, venus de l'abbaye de Prières, au diocèse de Vannes. Comme beaucoup d'autres, elle était en commende, ayant pour abbé Charles Turpin, confesseur et aumônier du duc d'Orléans, personnage dissipateur, qui mourra gueux, après avoir « vendu ses biens et domaines à pension » à Philippe-Jean Guestre de Préval, chanoine du Mans, qui devait lui succéder (2). Le monastère était effectivement gouverné au spirituel par le prieur claustral, Dom Michel Guiton, qui était en charge depuis 1662.

---

(1) Dom Malachie d'Inguimbert : *Genuinus Character A. J. Buttilierii Rancaei.* Rome, 1718, p. 99.

(2) *Cartulaire de Perseigne*, cité par Fleury : *L'Abbaye cistercienne de Perseigne*, dans *Revue historique et archéologique du Maine*, t. IV, 1878, p. 51.

Dès le lendemain de son arrivée, l'abbé de la Trappe, venu simple postulant, fut affecté « aux emplois les us bas et les plus vils », vraisemblablement à ce net-yage que, dans le langage monastique d'alors, on appelait l'office d'humilité ».

Nous possédons plusieurs « cartes » des visites faites à bbaye de Perseigne par Dom Dominique Georges, abbé Val-Richer, et bien que ces cartes soient postérieures dix-huit ans à l'époque qui nous intéresse, elles reflè-nt assez bien ce que pouvait être, en 1663, une abbaye formée.

L'Office divin s'y célébrait aux heures de nuit et de ur fixées par la Stricte Observance, mais, la communauté étant pas assez nombreuse, il n'était pas intégralement chanté à notes ». Tierce, la messe et les vêpres l'étaient ujours. Le travail manuel était fixé, chaque jour, avec aucoup de soin, par le Prieur. Les moines travaillaient en mmun, « depuis Pâques jusqu'à la Sainte-Croix de sep-nbre », le matin, « à partir du Chapitre jusqu'à sept ures et demie » et, « en hyver, depuis sexte jusqu'au emier coup de none ». L'après-midi, on travaillait, en elque saison que ce fût, « depuis deux heures jusqu'au emier coup de Vêpres ». Personne n'en était exempté. s vieillards et les infirmes recevaient des « besognes pportionnées à leur estat et à leurs forces, comme, par mple, d'esplucher des herbes, des légumes et autres ses semblables ».

Trois fois la semaine, il y avait des « Conférences ou nversations... l'espace d'une heure ». On devait faire en te que ces conversations fussent « pleines de conso-ions spirituelles ».

On « prenait l'air... une fois ou deux le mois... hors temps défendus par les Constitutions », mais sans sser par aucun village. Il était recommandé de se com-rter, dans ces promenades, avec « une bienséance, une nnesteté et civilité religieuse toute particulière » et les entretiens » devaient toujours « estre fructueux et de nnes choses ».

On pouvait aller voir les malades à l'infirmerie, avec permission du P. Prieur, mais jamais plusieurs à la fois.

En dehors de ces cas, le silence devait être stricteme
gardé. En cas de manquement, le délinquant était pri
de vin pour un jour et, s'il y avait récidive, il recevait
discipline et jeûnait au pain et à l'eau.

Aucun religieux ne devait avoir de chambre à feu, exce
tion faite des malades séjournant à l'infirmerie.

Chaque année, « depuis l'Avent jusqu'à Pâques », l
moines faisaient individuellement les « Exercices spi
tuels de dix jours », chacun « en son rang », sous
direction du P. Prieur.

Celui-ci, Dom Michel Guiton, était un religieux d'u
haute piété, d'une volonté tenace, lié d'amitié avec Bossu
auquel il dédiera, en 1680, un ouvrage ascétique en ci
volumes, intitulé *Jésus conversant avec les hommes* (3
Il devait devenir, par la suite, abbé de Saint-Beno
au diocèse de Metz.

Tel était le milieu d'une austérité réelle et cependa
discrète où le nouvel arrivant allait se former aux obs
vances monastiques.

Son postulat fut très réduit. Le 13 juin, dans la sa
du Chapitre, il recevait, des mains de Dom Guiton,
tunique et le scapulaire blancs des novices, et gardait s
prénom de Frère Armand-Jean, tandis que son valet
chambre revêtait la bure des convers et conservait é
lement son prénom d'Antoine, en raison de la fête
saint Antoine de Padoue, que l'on célébrait ce jour-là (4

Au noviciat, le frère Armand-Jean de Rancé va co
naître « les voies dures et âpres par lesquelles on va
Dieu ». Il va entrer en contact quotidien avec la Règ
de saint Benoît, non seulement parce qu'il va la viv
mais encore parce que, sous la direction du Père Maît
des novices, il va en étudier et en méditer le texte. Ce
Règle, il n'avait dû jusqu'alors la connaître qu'assez sup
ficiellement. Les mots de solitude et de pénitence é
quaient beaucoup plus pour lui les Pères du Désert, «
Pacôme, les Antoine, les Hilarion, les Palémon », com
il l'écrira souvent, dont il lisait les vies et les écrits av

(3) FLEURY, op. cit. p. 151.
(4) *Inventaire des Archives de la Sarthe*, t. III. H. 972.

e sorte d'enthousiasme, qu'ils ne lui rappelaient le Pa-
arche du Cassin. Parmi ces maîtres de la vie solitaire,
en était un qu'il relisait avec plus d'ardeur que les autres,
'il citera fréquemment et pour lequel il aura un culte
it particulier, saint Jean Climaque. Le livre de
chelle sainte, dans laquelle ce saint traite des degrés
la perfection l'inspirera constamment dans ses confé-
nces et dans sa direction. C'est de lui qu'il tirera cer-
nes considérations qui lui deviendront familières sur
vie du moine considéré comme un homme pour lequel
monastère est un tombeau, qui doit sans cesse avoir
mort devant les yeux et vivre continuellement dans les
mes et les gémissements (5). Saint Benoît avait, lui aussi,
culte des Pères du Désert; il prescrivait la lecture de
rs Vies et de leurs Conférences, mais sa Règle, tout
s'inspirant de leurs traditions, avait, avec une admirable
crétion, élagué tout ce que leurs pratiques et leurs ensei-
ements offraient d'excessif et d'exubérant. Rancé, au
ntraire, tout pénétré de ses lectures — il s'y était plongé
s sa retraite au château de Véretz — n'examinera la
gle qu'à leur lumière et il tentera, sans bien s'en rendre
mpte, d'y regreffer, pour ainsi dire, une partie de ce
e le Patriarche des moines en avait élagué. De plus,
ré dans la solitude pour expier les fautes de sa vie
ssée, il verra surtout le côté pénitentiel de la vie monas-
ue. C'est avec le même esprit qu'il considérera la ré-
me de la Stricte Observance. Il la jugera, non pas par
mparaison avec la Règle bénédictine qu'elle s'efforçait
urtant de pratiquer à la lettre, mais par comparaison
ec les enseignements de la Thébaïde et de Scété. Et dès
n noviciat, il en viendra à penser ce qu'il écrira un jour
ns son traité *De la sainteté et des devoirs de la Vie mo-
stique* (6) : « Nous ne saurions assez répandre de
rmes sur le malheur de nos temps et sur nos propres
sères en voyant cette vertu qui a sanctifié les Déserts,
t de véritables Cieux des solitudes les plus affreuses et
ndu les moines des premiers siècles égaux aux Anges,
lement bannie des monastères, qu'à peine en remar-

---

5) Voir un bon résumé de la doctrine de saint Jean Climaque,
s P. POURRAT : *La Spiritualité chrétienne*, t. I, p. 453 ss.
6) T. I, p. 93.

que-t-on quelques traces dans les observances les plu exactes et les plus disciplinées ».

Avec cela, il est depuis longtemps affamé de solitude e de silence, et on soupçonne que les promenades et le conférences admises par la Réforme n'ont pas sa complèt approbation. N'avait-il pas écrit, quelques mois plus tôt à une religieuse : « Soyez très persuadée que Dieu n parle qu'à ceux qui ne parlent point aux créatures et qu les hommes n'ont de commerce avec lui qu'à proportio qu'ils cessent d'en avoir les uns avec les autres (7) ». C'es précisément déjà l'idéal qu'il s'efforcera de réaliser à l Trappe.

Il n'est pas étonnant que, tout imprégné de ces idées Rancé n'ait pu se contenter d'observer strictement les aus térités du noviciat. Avec sans doute la permission d Maître des novices, il ajouta à la sévérité des observance régulières, nombre de mortifications particulières. Tem pérament ardent, il se jeta avec fougue dans la pénitenc

Il fit tant et si bien qu'au bout de quatre mois, il fu dans l'impossibilité de suivre la vie régulière. « L'appl cation continuelle des mains, écrit Marsollier (8), l travail, les veilles, le jeûne, la prière, toutes les austérité de sa Règle, quantité d'autres qu'il y ajoutait, en un mo une vie si différente de celle qu'il avait menée dans l monde et si contraire à la délicatesse de son tempérament le jeta, au quatrième mois de son noviciat, dans une mala die d'autant plus dangereuse qu'il l'avait dissimulée e qu'elle n'avait pu l'obliger à rien relâcher de l'austérit de sa Règle. »

Il fallut avoir recours aux médecins. Ceux-ci le décla rèrent un homme mort, s'il ne quittait pas « un genre d vie si contraire à son tempérament ». En fin de compt des rechutes fréquentes après de faibles améliorations incitèrent les supérieurs eux-mêmes, quelle que fût leu satisfaction de posséder un novice de cette qualité, à l conseiller de renoncer à ses projets et à retourner à l Trappe. Renoncer à ses projets, il se refusa absolume

(7) *Lettres de piété*, I. 455.
(8) *La Vie de Dom Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé*, 17 p. 140 ss.

envisager une telle perspective. Il préférait mourir à la eine. C'est ce qu'il écrit à Mgr Pavillon, évêque 'Aleth (9) : « Quoique mon mal fût très violent et m'eût is à deux doigts de la mort et que, selon toute apparence, eût été causé par le changement de ma vie, Dieu me fit nt de miséricorde que je ne sentis jamais un soulèvement 'un moment contre le dessein que j'avais eu de prendre état monastique ».

On avait dû, cependant, malgré lui, le transporter à la rappe où il était plus aisé de lui donner des soins, et où, stallé dans la maison abbatiale, il était moins exposé à tentation de suivre malgré tout les observances régu-ères. S'il continua pendant ce temps à étudier la Règle énédictine, ce ne put être qu'en autodidacte et guidé par s conceptions personnelles. Quoi qu'il en soit, la Provi-ence lui donna raison contre les médecins. Peu à peu, la ièvre baissa et les forces commencèrent à revenir. Des âtelaines voisines de la Trappe, qui s'intéressaient au nvalescent, notamment Mme de Tourouvre, dont le fils ait son filleul — c'était Marie de Reinefort, mariée puis 1651 à Antoine de la Vove, seigneur de Tourou-e (10) — lui envoyaient ce qu'elles supposaient de nature le remettre complètement, volailles, poissons, pâtisseries. les remerciait avec beaucoup de politesse, mais il s'en nait aux mets permis par la Règle (11). Vers Noël, il mmença à aller à l'église et à assister aux offices. En pit de sa qualité d'abbé du monastère, il prenait place ns les basses stalles avec les novices. Le 6 janvier 1664, pouvait écrire : « Ma santé est meilleure, mais je n'ai int de forces. La saison est contraire, comme vous le ez, aux gens qui reviennent de longue maladie. La nne a été de cette nature » (12). A la fin de ce même is de janvier, il pouvait, avec une joie inexprimable, ntrer à Perseigne et reprendre les exercices du noviciat. tte interruption de quatre mois, si elle n'avait en rien

9) Lettre citée par MARSOLLIER, op. cit. p. 142, antérieure de s semaines à la profession monastique.
10) H. TOURNOUËR : *Les seigneurs de la Vove*. Alençon, 1905, 8.
11) DUBOIS : *Histoire de l'abbé de Rancé*, 1869, I, 245.
12) GONOD : *Lettres de l'abbé de Rancé*, p. 30.

diminué sa ferveur, n'en avait pas moins été préjud
ciable à sa formation monastique.

Il pensait continuer tranquillement son noviciat, quan
une obédience inattendue que lui imposa son prieur, l'e
pédia à l'abbaye de Champagne, située également dans
diocèse du Mans, avec une mission assez délicate.

Cette abbaye avait été récemment réformée, avec
consentement des anciens religieux. Or ceux-ci, revenan
sur leur premier avis, s'étaient mis en tête de chasser l
moines réformés, qu'ils avaient pourtant eux-mêmes a
pelés.

Rancé, qui ne rêvait que de se plonger dans la solitu
et dans l'oubli du monde, témoigna d'abord quelque rép
gnance pour une telle mission confiée au simple novi
qu'il était. Mais Dom Prieur parla au nom de l'obéissanc
et il dût partir accompagné d'un autre novice, frère Robe
Prudhomme.

Rancé resta une dizaine de jours à Champagne, réco
ciliant Anciens et Réformés, puis il revint en hâte à Pe
seigne.

Quelques semaines plus tard, une affaire identique me
tait le trouble dans une abbaye de Touraine, et, cette fo
encore, Dom Michel Guiton songea à son novice. Mais
trouva moins de docilité que la première fois. L'intéres
fit valoir, non sans raison, les inconvénients d'un novici
sans cesse interrompu pour courir le monde et il présen
ses objections avec tant de force, que le Prieur les pr
pour un refus. Il n'insista pas, mais il crut devoir
plaindre à Dom Jouäud, qui était toujours Vicaire-génér
lui déclarant qu'on devait y regarder en deux fois ava
d'admettre à profession un novice si attaché à son se
propre. Dom Jouäud convoqua immédiatement Rancé
l'abbaye des Vaux-de-Cernai, distante de cinq lieues
Paris. L'inculpé se défendit si bien que Dom Jouäud fi
par lui donner raison. Il l'assura même qu'il serait adm
à la profession. Cette assurance le combla de joie, ma
les relations du novice avec son Prieur furent désorm
quelque peu gênées.

En rentrant des Vaux-de-Cernai, Rancé était passé p
la Trappe. Il avait rassemblé les religieux au Chapitr

son de la cloche, et il leur avait annoncé que, devant rement prononcer ses vœux, il leur donnait dès mainte- nt ce qu'il possédait encore, c'est-à-dire sa bibliothèque ses meubles. Il précisait que ses livres devraient rester l'abbaye, sauf si la Réforme cessait d'y être en vigueur, quel cas ils seraient donnés à l'Hôtel-Dieu de Paris. l'abbaye retombait en commende, le commendataire i-même ne pourrait user des livres qu'avec l'autorisation s religieux (13). Le Prieur, Dom Jean Gauthier et les oines, très émus, avaient accepté la donation.

Un mois environ après son retour, frère Armand-Jean rivait à l'évêque d'Aleth (14) :

> Le temps de mes épreuves est près de finir et je pense que, dans trois semaines, si Dieu me donne la persévérance, je me verrai très proche de lui rendre les protestations extérieures de ce que je lui ai déjà promis tant de fois dans le fond de mon cœur. Je vous avoue qu'il est plein du désir de se consacrer à Dieu, mais qu'il n'est pas pour cela moins rempli de misères, et je ne puis comprendre que, tenant à toutes choses par mille liens et mille engagements, j'aie la hardiesse de prendre une profession qui ne veut que des âmes détachées et que, mes passions étant aussi vivantes en moi qu'elles le sont, j'ose entrer dans un état d'une véritable mort. Je vous convie de demander à Dieu ma conversion, dans une conjoncture qui doit être la décision de mon éternité, et, qu'après avoir violé tant de fois les vœux de mon baptême, il me donne la grâce de garder ceux que je lui vais faire, qui en sont comme un renouvellement, avec tant de fidélité que je répare, en quelque manière, les égarements de ma vie passée. Je ne perdrai jamais la reconnaissance d'une obligation aussi grande que celle que je vous aurai dans cette rencontre, si vous m'accordez le secours de vos prières.

A l'approche de la profession, Rancé tint, en dépit des iges récents, à s'ouvrir à Dom Michel Guiton des sen-

---

3) Marsollier, op. cit., p. 131.
4) Lettre citée par Marsollier (p. 242 ss.), avec la réponse de Pavillon. Voir aussi D. Le Nain : *Vie de M. de Rancé*, p. 54 ss.

timents qui l'agitaient depuis son contact avec la Réform
Il lui apparaissait de plus en plus que celle-ci ne répond
pas au premier esprit de Cîteaux, tel du moins qu'il
concevait, et il désirait qu'on lui permît de le faire revi
à la Trappe.

Le Prieur, on le conçoit, fut étonné d'une telle ouv
ture. Il répliqua, comme il le devait, que l'Etroite Obs
vance avait ses lois et ses coutumes et qu'il ne pensait p
qu'on pût mieux faire, étant donné les malheurs des tem
et la faiblesse humaine.

Rancé avait écrit dans le même sens à Dom Jouat
Celui-ci fut tout aussi étonné que le Prieur. Il eût d'abo
la pensée de refuser la profession, puis, s'étant ravisé,
écrivit à Dom Guiton qu'il autorisait le nouveau pro
à faire, dans son abbaye, les réformes qu'il projetait, p
suadé qu'il ne réussirait pas et reviendrait, par la fo
des choses, aux observances communes (15).

La profession fut fixée au 20 juin. Rancé la fit en
les mains de Dom Guiton, commis à cet effet par l'ab
de Prières. Il avait à ses côtés frère Antoine et un au
novice, frère Robert Prudhomme, qui l'avait accompag
lors de ses voyages à Champagne et à Vaux-de-Cernai (1

Quels furent les sentiments du nouveau profès ? Il
a exposés dans une lettre qu'il écrivit de Perseigne à
Mère Louise, religieuse de la Visitation de Tours, conver
comme lui, en qui il avait une grande confiance. Ce
lettre est postérieure de trois jours à la cérémonie (17

> Je vous confirme par cette lettre le pressentim
> que vous aviez de ma profession. Il y a trois jo
> que je l'ai faite et que je me suis lié à Dieu, pour
> reste de mes jours, dans une condition qui m'a pa
> très vile et très méprisable et par conséquent t
> propre pour faire pénitence de mes péchés. Vous

(15) D'après MARSOLLIER, p. 149, Rancé avait déjà parlé à l'a
de Prières de ses intentions, lors de sa visite aux Vaux-de-Cern
(16) *Archives de la Sarthe*, H. 75 17. *Registre des professi
de l'abbaye de Perseigne*, Ms, 1657-1776.
(17) Elle est datée du 30 juin. Elle figure dans MARSOLLI
op. cit. p. 154, dans les *Lettres de piété*, I, 75, dans DOM LE NA
op. cit. p. 56. Ces deux derniers ouvrages la disent écrite « à
ami ». C'est par le manuscrit de Septfons que nous connaissons
destinataire.

demandez quels ont été les sentiments de mon cœur dans ce moment, et pour vous répondre, je vous dirai en un mot que je me suis vu comme un homme condamné à l'Enfer par le nombre et la grandeur de mes péchés. Et j'ai cru en même temps que l'unique moyen d'apaiser la colère de Dieu était de m'engager dans une pénitence qui ne finît qu'avec ma vie, et que la Profession que j'embrassais convenait tout à fait à une personne pénétrée de ces sentiments. Quoique je l'aie regardée comme la seule voie qui me restait, je n'ai pas pensé pour cela qu'elle m'assurât de mon salut, parce que Dieu souvent n'a pas nos sacrifices agréables à cause du désagrément de nos personnes. Et il n'arrive que trop ordinairement que ses jugements sont contraires aux jugements des hommes sur nos conduites et sur nos vies. Je ne sais pas si la mienne lui plaira et si la satisfaction publique que je veux lui faire trouvera grâce auprès de lui, mais je sais bien que j'ai frappé à la seule porte qui m'était ouverte, et que je ne pouvais rentrer que par là dans la paix de Jésus-Christ.

Je vois encore toutes les raisons que j'aurais de douter que la miséricorde de Dieu s'étendît sur des misères et des égarements semblables aux miens; mais parmi tout cela, je suis plein d'espérance et la confiance que Dieu me donne est telle que je m'abandonne entre ses mains sans restriction et sans réserve, et que je lui laisse la décision de mon éternité. J'essaierai de lui garder avec une fidélité constante ce que mon cœur lui a promis mille fois avant que ma bouche lui en rendît des protestations extérieures, et mon repos est que je sers un Maître qui n'abandonne jamais ceux qui sont demeurés avec persévérance à son service. Enfin, il sera ce qu'il lui plaira; il est le Seigneur et personne n'a droit de s'en plaindre, mais je ferai mon devoir jusqu'à la mort, au moins je ne cesserai point de lui en demander la grâce. Voilà, en peu de mots, ma disposition présente, qui n'est qu'une pure résignation à la Providence de Dieu et un abandonnement à ses soins paternels. Je n'ai pas le loisir de vous en dire davantage. Priez Dieu pour moi, je n'en ai jamais eu tant besoin. Je

me souviens d'avoir lu dans saint Jean Climaq
qu'une créature qui a été assez malheureuse po
perdre les bonnes grâces de Dieu, ne doit point a
rêter le cours de ses larmes, jusqu'à ce que Dieu l
ait dit, par lui-même ou par quelqu'un de ses Ange
que ses péchés lui sont pardonnés.

Cette lettre est touchante, poignante même, mais
attendait d'autres accents. Il est resté chez le nouve
profès quelque chose de « l'horrible aversion », qu'il ava
jadis pour le froc. Ce froc, insigne d'une vie qui lui
paru « très vile et très méprisable », il l'a revêtu par
qu'il n'a pas trouvé d'autre moyen d'apaiser la colè
de Dieu et que c'était la « seule porte qui lui fût ouverte
pour trouver la paix de Jésus-Christ. Et de ce sentimer
il gardera quelque chose toute sa vie. Il parlera volontie
de la « bassesse » et de « l'humilité » de l'état mona
tique (18). Il déclarera, devant sa communauté, que « Die
a formé les moines dans son Eglise comme des homm
en qui il voulait retracer et perpétuer les hontes et l
confusions qu'avait essuyées son Fils » (19). Et citant s
cher saint Jean Climaque, il n'hésitera pas à écrire qu
« l'abjection est si essentielle à l'état monastique », qu
dans l'Eglise, « les Docteurs sont assis dans les chair
d'honneur et les moines couchés sur le fumier » (20). L
profession, c'est pour lui un sacrifice héroïque, surtout
sacrifice. Elle ne met pas sur ses lèvres le chant de bonhe
des noces mystiques, la joie d'avoir tout quitté pour Cel
qu'on veut uniquement aimer. Il ne laisse pas l'impressi
de quelqu'un qui a renoncé aux dignités du monde po
une dignité plus grande encore. Les chevaliers du moy
âge, qui voulaient mourir sous le froc, pensaient tout a
trement, quand ils comparaient la « milice terrestre
qu'ils abandonnaient avec la « milice du Christ » dans l
quelle ils entraient. On ne dirait pas qu'il ait médité l
propos de saint Benoît sur le moine qui, « le cœur dilat
court dans la voie des préceptes, avec une ineffable do
ceur d'amour ». Son âme, encore tourmentée, baigne un

(18) *Conférences*, II, 320.
(19) *Ibid.*, I, 434.
(20) *Ibid.*, II, 284.

ement dans les pensées austères. La voie dans laquelle est entré, c'est, comme il l'a lu dans l'*Echelle sainte*, voie des larmes. Un instant cependant son cœur paraît isi d'une émotion où pointe la tendresse, avec la cer- ude de la paix. « Je suis plein d'espérance, et la confiance e Dieu me donne est telle que je m'abandonne entre s mains sans restriction et sans réserve. » On sent qu'il a eu, dans sa préparation, des tressaillements de ferveur : J'essaierai de lui garder avec fidélité constante ce que on cœur lui a promis mille fois avant que ma bouche l en rendît des protestations extérieures ». Mais son andon, qui est réel, ne va pas jusqu'à le jeter amoureu- ement entre les bras du Père ou dans le cœur aimant de sus.

G.-A. Simon.

Les études dans le grand séminaire Anglais d'Oscott

La formation intellectuelle du Prêtre, élément de sa formation spirituelle.

Vous avez eu l'amabilité de publier dans votre numéro de mars un exposé sur la méthode de confiance mise en pratique dans notre établissement. Je suggérai alors que quelques échos de nos méthodes et nos sujets d'étude pourraient intéresser vos lecteurs. Je suis sûr que vous ne considérerez pas un tel sujet comme n'étant pas à sa place dans vos colonnes. Car, bien qu'il y ait une conception populaire d'après laquelle spiritualité et vérité peuvent être séparées, elle a toujours été considérée comme une hérésie par les catholiques, surtout les disciples de saint Thomas, ou même ceux de ce moderne prophète : Newman. Il ne doit jamais être permis à des étudiants de s'imaginer pouvoir vivre à devenir des Curés d'Ars sans faire leur possible pour remplir leur esprit du Christ. On devrait chercher à leur faire comprendre dès le début que leur formation intellectuelle est un des élé-

ments les plus importants de leur formation spirituelle. Sainteté signifie sacrifice et le plus grand sacrifice consiste à mettre au service de Dieu, et son esprit et son cœur. On peut se demander si un prêtre à qui manquerait une profonde connaissance de sa foi pourrait parvenir à un haut degré de sainteté.

Le Christ doit s'unir lui-même à notre esprit.

Toute la formation intellectuelle du séminariste a pour objet, soit directement, soit indirectement, de faire vivre le Christ dans son esprit. Il étudie la parole de Dieu par les Ecritures et la Tradition. Il en approfondit le sens par la Théologie. Il étudie la philosophie pour comprendre plus profondément la révélation. Il doit connaître les langues dans lesquelles cette révélation nous a été donnée. Il doit apprendre l'application de la vérité divine à la vie de tous les jours, sur le plan individuel et sur le plan social. Son esprit doit être pénétré du rôle joué par Dieu dans l'histoire humaine. On ne doit jamais le laisser se lancer dans un raisonnement théologique purement spéculatif sans lui en montrer la signification pour Dieu et pour l'homme.

L'importance de l'étude des sources.

Dans l'étude de la théologie dogmatique, nous avons depuis longtemps essayé de mettre en application une méthode active par opposition à une méthode passive. Les hommes ont découvert depuis longtemps qu'il était plus facile d'apprendre d'une manière passive que d'une manière active. Je veux dire par là que la manière la plus commode de passer un examen est d'avoir une liste des différentes thèses avec les arguments en faveur de chacune, puis d'avaler le tout. Naturellement, on met en jeu, en apprenant par cœur, une certaine activité, mais c'est à peine une activité intellectuelle. Toute l'ordonnance du sujet et toutes les recherches à travers les sources ont été faites d'avance par l'auteur du manuel. L'édifice théologique a été tout entier « pré-fabriqué » et il est transporté tel quel dans l'imagination de chaque étudiant. Il est possible qu'une telle passivité s'étende non seulement à toute une classe d'élèves, mais encore au professeur lui-même. C'est le cas lorsque le professeur prend le même manuel que ses élèves et se contente simplement de le paraphraser et de l'expliquer page par page, thèse par

thèse. Une telle attitude rend impossible, tant pour le professeur que pour l'élève, la compréhension des véritables problèmes que ces pages recouvrent. Il leur est par conséquent impossible de se rendre compte que chaque proposition concerne les rapports d'un Dieu réel et d'une vie réelle. En pratique, naturellement on ne tombe jamais aussi profondément dans ces erreurs. Les évêques choisissent pour leurs séminaires des professeurs qui font aux étudiants d'excellents cours de théologie en dépit des difficultés inhérentes à la méthode du manuel. Mais, même ainsi, il arrive souvent que les étudiants, après avoir achevé leur formation théologique, n'introduisent ensuite jamais la plus grande partie de leur théologie dans leurs sermons, leurs prières, leurs conseils et leurs directions spirituelles.

Le besoin d'activité chez l'étudiant.

Comment une telle passivité peut-elle être évitée?

Evidemment, aussi bien le professeur que l'élève doivent s'élever au delà de tous les livres et le professeur doit tout faire pour encourager chez ses étudiants, la recherche intellectuelle active, le raisonnement et l'exposition. Le manuel moderne normal rend cela plutôt difficile qu'aisé. Pendant longtemps, il a été de tradition à Oscott d'étudier directement la théologie dogmatique à partir de la Somme Théologique, ainsi que de la Vulgate et de l'Enchiridion Symbolorum de Denzinger avec, le cas échéant, des références aux textes des Pères grecs et latins. Par suite du manque de temps, il est impossible de voir tout le cours sans le secours d'un guide qui se présente sous la forme de feuillets ronéotypés, montrant comment l'on peut étudier le sujet dans ces livres de base. Mais, cependant, à propos de toute question, le professeur donne à ses élèves de nombreuses références aux écritures et il est entendu dans tous les cas que les élèves prennent connaissance de ces références dans leur contexte et, lorsque c'est nécessaire, vérifient dans les commentaires de l'Ecriture Sainte le bien-fondé de l'application qui en est faite.

Les élèves doivent être prêts lorsqu'on les questionne à expliquer et à défendre chaque texte dont ils font usage. Le cas échéant, la collaboration entre le professeur de théologie dogmatique et celui d'Ecriture Sainte, permet de faire en sorte que ces deux sciences sœurs ne sont pas étudiées sans réfé

ence de l'une à l'autre et les étudiants ne verront jamais des extes de l'Ecriture cités dans leurs leçons de dogme avec une ignification que leur études d'Ecriture Sainte affirment inadissible. De la même façon, le professeur d'Ecriture Sainte a oin de faire des références fréquentes aux dogmes que conennent les textes sacrés et de rappeler à ses étudiants dans uelle partie de la théologie ils sont exposés.

Une activité critique analogue est demandée aux étudiants n ce qui concerne les décisions engageant l'autorité de l'Eglise. ls doivent être capables de défendre l'autorité d'un Concile t être prêts à montrer clairement que la citation qu'ils en ont comporte bien la signification qu'on lui attribue. Pour ce ui est des Pères, il est rappelé à l'étudiant que l'on doit uire une différence suivant que l'on cite un Père ou un écriain ecclésiastique. Il doit savoir à quelle époque ce Père crivait et si ces vues en matière de foi rencontrent l'approation des autres Pères.

'intérêt que l'on a à se servir de la Somme Théologique.

Pour l'aspect spéculatif de la Théologie, puisque les cours oivent s'appuyer sur une base, nous pensons que l'on n'en peut ouver de meilleure que le chef-d'œuvre de saint Thomas. es élèves comme le professeur conçoivent une certaine fierté remonter directement au Docteur de l'Ecole. Il est infiniment us satisfaisant de discuter la signification de ces écrits d'après texte véritable, au lieu d'avoir recours à des citations de condes mains et à des paraphrases d'auteurs modernes. Narellement, le professeur doit indiquer fréquemment les déloppements de la doctrine depuis l'époque de saint Thomas, ur exemple en ce qui concerne le sacrifice de la Messe. La iose est d'ailleurs facile et il est précieux pour l'élève de ir ainsi sur le plan de l'évolution historique que le Saintsprit a aidé et guidé son Eglise depuis le Moyen-Age. Un itre avantage d'étudier directement le texte de saint Thomas t d'ouvrir à l'étudiant de vastes possibilités d'aborder les rties du chef-d'œuvre de saint Thomas, laissées de côté par cours.

quipes pour l'étude de la théologie.

Le principe d'activité dans l'étude porte peut-être encore us sur la façon d'étudier. Nous usons, à cette fin, de plu-

sieurs moyens différents. D'abord, les étudiants sont divisé en petits groupes (équipes) pour discuter certains sujets cho sis à l'avance, d'après de récentes lectures. Ils se réunisse généralement une heure toutes les semaines. Trois groupes réunissent à la même heure, et le professeur va de groupe e groupe pour apporter quelque aide si cela est nécessair Chaque groupe est présidé par un étudiant-chef, dont le rô est de poser et de répondre aux questions, et en général mener la discussion. Nous trouvons ce système très précieu à la fois pour les chefs et pour les membres du groupe. Peu être est-ce les chefs qui en retirent le plus de profit, mais l autres y gagnent aussi sans aucun doute par la nécessité co tinuelle d'exprimer la doctrine par eux-mêmes.

Exercitationes Practicæ.

Un autre moyen également important pour encourager u activité vivante est la rédaction de fréquents essais. Quelqu uns des essais les plus importants prennent l'aspect de petit thèses. Ils doivent être écrits en bon anglais, en évitant auta que possible le langage technique et en expliquant la théolog de façon à être compris et apprécié par les laïques. On insi pour qu'ils fassent ressortir dans ces essais le caractère viva de la théologie même la plus spéculative, et ses applicatio à la vie de tous les jours. Autant que possible, ils doivent écr selon leur manière propre, dans un style original et avec é gance, en donnant en même temps une expression fidèle de vérité de Dieu et de leur façon personnelle et vivante de co prendre cette vérité. Naturellement, beaucoup d'étudiants tr vent que cette fréquente rédaction d'essais est une tâche t lourde, mais la plupart d'entre eux reconnaissent son imp tance. Ils sont attirés par l'idée de faire par eux-mêmes l travail de recherche et de se servir de leur propre initiati En plus de ces essais réguliers, chaque semestre un sujet s cial est proposé comme une sorte d'« *exercitatio practica* ou thèse, et fait partie de l'examen final.

Autres moyens d'apprendre à appliquer la théologie de cla

En dehors du cours de théologie, les étudiants ont d'aut occasions d'exprimer d'une façon courante et accessible le connaissances en cette science. Les plus importantes sont sermons réguliers du dimanche, prêchés par les étudiants. Ce

sont composés de manière à former un cours pratique d'ho-
lie s'appuyant sur le champ tout entier de la théologie dog-
tique. Naturellement, les applications pratiques dans les
rs de pastorale et d'ascétisme ont le même effet.
Pour tout ce travail, les étudiants ont libre accès en tout
ps à l'une des plus belles bibliothèques théologiques du
's.

Tutorials » en philosophie.

En philosophie, le système est semblable. Ici, cependant, au
u de se réunir en groupes de discussion, les étudiants sont
s, soit individuellement, soit par deux ou trois, par leur
ofesseur qui les reçoit chez lui chaque semaine et qui les
erroge et leur fait expliquer par eux-mêmes leur cours de
losophie. C'est une adaptation du système traditionnel
Oxford des Tutorials. Naturellement, il est mieux adapté
ur les équipes décrites ci-dessus pour les jeunes étudiants.

cessité d'exprimer la théologie dans la langue maternelle.

Bien que les cours de philosophie et de théologie soient
jours faits en latin, nous désirons vivement que les étudiants
prennent à s'exprimer en anglais, et pour cette raison les
ais et les discussions par groupes se font en langue mater-
le, et les étudiants sont mis en garde contre l'emploi des
inismes.

Bréviaire et la Liturgie.

Depuis longtemps, nous avons senti l'importance de donner
x étudiants une base solide par l'étude de la liturgie, et
écialement du bréviaire. Nous avons, cependant, longtemps
noué quant à savoir comment introduire dans un programme
à complet un cours pratique sur les psaumes qui serait une
e aux prêtres pour dire leur office. Bien que nous ayions
cycle de cinq ans d'exégèse, et que les psaumes fussent
npris dans ce cycle, il arrivait fréquemment qu'un étudiant
isse cette étude bien des années avant qu'il ne dise le bré-
ire régulièrement. En sus, le moyen traditionnel d'étudier
psaumes avec référence au texte hébreu ne semblait pas
oir l'effet attendu de les faire comprendre et aimer des

étudiants au moment où ils commençaient à réciter leur offi
Nous avons exposé la situation aux étudiants il y a quelq
années, et, à titre d'essai, le professeur d'Ecriture Sai
organisa, pendant les heures de liberté des étudiants, un co
facultatif sur les psaumes du bréviaire, simplement afin
les aider à dire leur office intelligemment et avec dévoti
Nous fûmes très encouragés par le résultat. Nous vîmes
la plupart des étudiants profitaient avec reconnaissance
l'occasion ainsi offerte. Finalement, nous sommes arrivés
organiser l'emploi du temps de façon à insérer ce cours d
le cycle annuel normal d'études pour les théologiens de secon
et troisième année. Il en résulte qu'ils suivent tous ce co
pratique durant leur année de sous-diaconat. Il y a deux aut
cours complémentaires : le premier, historique et spirituel
la liturgie, et l'autre, facultatif, sur les hymnes du bréviai
A côté de ce travail de classe, un important groupe liturgiq
facultatif lui aussi, se réunit de temps en temps pour réci
telle heure de l'office divin non inscrite dans le règlem
du jour.

Organisation des cours.

Il n'est pas besoin de parler des cours réguliers commu
à tous les séminaires, sauf pour indiquer quelques inno
tions. Nous avons depuis longtemps jugé préférable de ma
tenir, durant les trois premières années de séminaire,
division en trois cours séparés, avec des professeurs di
rents, des première année de philosophie, seconde an
et année de Théologie fondamentale. On donne peut-être
l'exégèse une prééminence exceptionnelle avec un cycle de c
ans de trois leçons par semaine. Je suppose que les co
de sociologie et d'économie sont maintenant universels. Cer
nement sont particuliers à Oscott les cours sur le Cardi
Newman, sur la pensée religieuse non catholique, et
l'étude comparée des religions, spécialement des religions n
catholiques du monde anglo-saxon. Depuis ces dernières anné
un professeur consacre la plus grande partie de son temps
cours d'éloquence. Nous y fûmes amenés par les plaintes
quentes que les prêtres étaient difficiles à entendre en cha
On peut se demander comment de nouveaux sujets peuv
trouver une place dans un programme déjà si rempli. A p
ceux d'homélie et d'élocution, tous les cours réguliers ont l

matin, tous les jours de la semaine. Chaque matin, il y a uatre cours de trois quarts d'heure. Cela nous permet de onner sa place à chaque cours, tout en laissant aux étudiants ur après-midi entière ainsi que leur soirée pour leurs études ersonnelles et leurs recherches et discussions en groupes. ans tout ceci, nous essayons d'inculquer à l'étudiant, que le ccès de sa vie active de prêtre dépendra principalement de solidité de sa vie de prière et de ses études.

Puis-je dire en conclusion que j'espère sincèrement que rien e ce que j'ai écrit dans ces descriptions de la vie d'un sémi- aire anglais, ne sera considéré comme une critique des autres. est utile pour les catholiques de toutes les parties du monde e savoir ce que l'on essaye de faire dans les autres pays. e monde dans lequel nous vivons maintenant est très diffé- ent du monde des siècles derniers, et chaque pays a ses pro- res problèmes et ses propres dangers intellectuels. Nous avons ssayé d'adapter notre méthode d'enseignement aux conditions e vie moderne en Angleterre. Nous espérons que nos expé- ences éveilleront l'intérêt et la sympathie des lecteurs français.

H. Francis Davis.

La littérature spirituelle néerlandaise

de 1940 à 1945

La littérature spirituelle néerlandaise (1) ne sera certes pas la seule à s'être ressentie des difficultés d'une guerre aussi « totale » que celle que nous venons de vivre. Quoique la guerre ait fourni à de nombreuses vies intérieures de belles occasions de se reprendre, de s'enrichir ou de s'épanouir en un apostolat parfois héroïque, il est également incontestable que l'état de trouble et d'insécurité continuelle ne peut que briser l'atmosphère indispensable pour le travail intellectuel, qui est toujours pour une grande part dans la construction d'une doctrine solide. Cependant, on est en plein droit d'affirmer qu'en dépit de toutes les difficultés s'est constituée une littérature spirituelle assez importante, significative surtout par les tendances qui s'y révèlent et qui témoignent de préoccupations

(1) Nous employons à dessein l'épithète « néerlandaise » au lieu de « flamande » pour dissiper l'équivoque encore régnante qui veut séparer le flamand (de Belgique), du néerlandais (d'Hollande). Ce n'est là qu'une seule et même langue, qui, de tout temps, a été un facteur primordial de l'unité de la culture. L'éloignement produit par la séparation politique au XVI^e^ siècle n'a jamais brisé cette unité et, depuis cette guerre, de multiples initiatives de rapprochement s'évertuent à la rendre plus consciente que jamais. C'est pourquoi nous devons traiter ensemble les publications spirituelles en langue néerlandaise parues en Belgique et en Hollande. Pourtant nous devons ajouter aussitôt qu'en raison des difficultés de communication, nous sommes encore mal informés des publications hollandaises et que la part de celles-ci dans cette chronique sera donc forcément très réduite.

destinées à produire un réconfort considérable et un renouveau plein d'espoir pour la vie spirituelle de l'avenir.

Depuis longtemps déjà avant la guerre s'était fait jour la préoccupation de rendre accessible à un public aussi large que possible les écrits des grands maîtres de l'école spirituelle néerlandaise, jadis si écoutée par toute l'Europe. Il a d'abord fallu plus d'un demi-siècle de travail patient d'historiens et de philologues pour arracher à un oubli plus que séculaire ces trésors d'antan. La revue *Notre patrimoine spirituel*, émanant de la *Société Ruusbroec*, établie à Anvers, sous la direction des Pères Jésuites, en est, depuis 1927, l'organe autorisé. Les lecteurs assidus de la *Vie spirituelle* ont pu suivre dans les chroniques si bien documentées de Dom J. Huyben et après lui de Dom A. Lansbergen, le mouvement général des études scientifiques en ce domaine. C'est surtout pendant ces années de guerre que ce rude travail préparatif a jeté ses fruits mûrs et que s'est produite une véritable floraison d'éditions et d'anthologies des vieux maîtres, destinées au grand public intellectuel. On s'est aperçu qu'au delà de tout intérêt purement historique, rien n'était plus apte à fortifier la vie spirituelle que ces vieux trésors, tout pleins d'expériences exceptionnellement riches, exprimées en un lyrisme emportant et surtout éclairées par une intelligence aussi robuste que pénétrante.

Suivant l'ordre chronologique des auteurs traités, commençons par Hadewijch, la fondatrice de l'école néerlandaise. C'est un des grands mérites du R. P. Van Mierlo, S. J., d'avoir ressuscité cette figure mystérieuse. Déjà en 1924, il la présentait dans une étude d'ensemble aux lecteurs de la *Revue d'Ascétique et de Mystique*.

Le mouvement religieux auquel appartient Hadewijch est celui du béguinisme naissant, qui groupait, surtout aux Pays-Bas et en Allemagne, nombre de « femmes pieuses », désireuses d'une vie intérieure plus soutenue, sans toutefois vouloir se lier par des vœux proprement religieux. A l'origine, elles étaient réunies dans de grandes maisons près d'une église ou d'un hôpital, où elles servaient les malades. C'est à une de ces maisons que doit avoir appartenu Hadewijch (peut-être à Nivelles), avant le moment où elles furent groupées en des « paroisses » complètement isolées du monde. Sa petite

communauté paraît avoir eu à souffrir d'invectives et de persécutions assez fortes, très probablement à cause des suspicions d'hérésie de la part de prêtres moins clairvoyants que zélés. De là sont nées ses lettres, qu'elle écrivit à ses compagnes dans les moments de séparation imposée.

A côté de ses *Lettres*, au nombre de 31, nous possédons encore 14 *Visions* et 45 *Chants strophiques*. De 1908 à 1914, le R. P. Van Mierlo en avait fourni une première édition critique, qui, de l'aveu même de l'auteur, ne pouvait être que provisoire, étant donné qu'y manquaient encore les commentaires nécessaires pour comprendre les textes parfois très obscurs. Dans ce but une réédition fut projetée, pourvue d'introductions et d'amples commentaires, dont les deux premiers volumes, contenant les *Visions*, parurent en 1924-25. Et c'est seulement en 1942 que sont venues s'y joindre les *Poésies* (tandis que la réédition des *Lettres* est encore toujours en préparation).

Ce que Hadewijch chante uniquement dans ces strophes, chargées plus d'une fois d'une tension dramatique intense, ce ne sont pas les joies inénarrables de la douce « fruition divine », mais les délaissements et déceptions profondes qui en sont le contre-coup dans une âme aussi sensible que celle de cette femme forte, éprise de l'amour absolu; ce sont « les morts multiples » par où « l'Amour cruel » conduit ses amants fidèles à sa vie béatifiante. Mais jamais déchirement intérieur, si cruel soit-il, n'a pu déraciner en elle l'attachement profond à cet Amour « plus puissant que Dieu lui-même, puisqu'il a mis à mort son Fils unique », ni à rompre la fidélité à son service.

On a reconnu dans ces thèmes l'influence des conceptions de l'amour courtois, chanté par les troubadours provençaux, dont Hadewijch emprunte souvent la terminologie et même la technique du vers. Mais en transplantant ces conceptions sur l'amour proprement mystique, elle leur a fait subir une transfiguration totale. Cette transposition magistrale, elle l'a opérée avec un esprit de finesse remarquable, soutenu non seulement par son expérience personnelle, mais aussi par une théologie solide, puisée aux meilleures sources. De cette façon, elle a pu construire la première synthèse cohérente de la mystique néerlandaise, quoique encore fortement pénétrée d'éléments affectifs. Il en va d'Hadewijch à peu près comme de saint Bernard,

our qui on a sans doute dû attendre la belle étude de M. Gil-
n pour découvrir la synthèse théologique cachée sous les
usions lyriques de ses ascensions dans l'amour.

C'est par cette puissance de synthèse, développée surtout
ns ses *Lettres*, qu'Hadewijch a posé les fondements doctri-
aux de l'école néerlandaise. Quand Ruusbroec, un siècle plus
rd, conduira d'emblée cette école à son apogée, il construira
r des bases qu'il trouva préformées dans la propre tradition
ystique de son pays (2).

C'est évidemment encore toujours à Ruusbroec que vont les
ffrages universels. L'édition de ses œuvres, qu'avait donnée
Société Ruusbroec en 1931, à l'occasion du 550e anniversaire
la mort du maître, étant depuis longtemps épuisée, la même
ciété, toujours prête à parer aux besoins, s'est remise à
uvre et le premier volume, contenant *Le règne des amants*
L'ornement des noces spirituelles, a paru en 1944 à Tielt.
'une typographie bien soignée et ornée de 8 planches hors-
xte, cette belle édition deviendra un des livres de chevet
tous ceux qui veulent soigner leur vie intérieure.

Nous croyons pouvoir nous abstenir de plus amples infor-
ations, puisque P. Renaudin vient encore de présenter aux
cteurs de cette revue la réédition des *Noces spirituelles* (3).
rrêtons-nous plutôt à la précieuse petite anthologie, en tra-
uction moderne, qu'a composée le R. P. Reypens, le grand
opagateur de Ruusbroec, sous le titre révélatif *Ruusbroec*
Admirable. Anthologie de son œuvre en tant que « Doctor
vinus » (Anvers, 1941; nouv. éd. en 1943). Après les deux
nthologies que le R. Père a publiées déjà (en 1926 et 1932)
qui avaient pour but de mettre en lumière les divers aspects
la personnalité de Ruusbroec, celle-ci a de particulier qu'elle
se plus spécialement à grouper, en des extraits peu nombreux
ais plus longs, les passages où Ruusbroec lui-même a résumé
s points les plus saillants de sa doctrine.

Ces pages délicieuses, qui peuvent compter parmi les plus
duisantes de la littérature spirituelle, montrent à quel point

(2) Nous espérons pouvoir présenter un jour plus amplement aux
iteurs de *La Vie Spirituelle* la personnalité et la doctrine d'Hade-
ijch, qui mérite bien, nous semble-t-il, d'être reçue dans le rang
s grands mystiques catholiques.

(3) *La Vie Spirituelle*, Décembre 1945, p. 582-587.

la vue claire des choses de Dieu est l'apanage exclusif des p
vres en esprit.

Le disciple le plus intime de Ruusbroec fut Jean de Leeuw
(† 1378), surnommé dans la tradition « le bon cuisinier
Groenendaal ». Simple frère convers, il desservit la cuisine
prieuré de Groenendaal pendant trente-quatre années et vé
tout ce temps aux côtés de Ruusbroec, qu'il appelle candideme
son « aimable et glorieux confesseur ». Illettré avant d'ent
au couvent, il parvint à s'assimiler, sous la conduite de
maître qualifié, toute la tradition mystique avec une rapid
étonnante et devint un auteur spirituel fécond. Son œuvre
même plus étendue que celle de Ruusbroec et, même da
l'ombre de celui-ci, il conserve une personnalité marquante.

Presque rien de son œuvre n'était édité. Mais en 1943,
R. P. Axters, O. P., en a publié de longs extraits, précédés d'u
ample introduction en attendant la publication des œuvres co
plètes projetées par la Société Ruusbroec.

La doctrine spirituelle de Jean de Leeuwen est encore t
peu étudiée, mais on a entrevu déjà que par sa doctrine de
communion vécue à ce qu'il nomme « le plus intime de l'esp
de Jésus-Christ », il a approfondi la tradition christocentriq
inaugurée par Hadewijch (qu'il vénère hautement) et frayé
voie à l'auteur de *La perle évangélique* (xvi^e siècle). Son te
pérament brusque et fougueux d'homme du peuple ne le p
disposa guère à la construction bien ordonnée d'un système,
qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'unité profonde en s
œuvre. En écrivant ses long ouvrages, lui le pauvre petit c
sinier, perdu dans la solitude de la forêt de Groenendaal, il
la vive conscience d'une vocation apostolique et par momen
il s'en prend, avec toute sa verve populaire, aux abus du cler
et des chrétiens de son temps. Il ne ménage même pas
maîtres en théologie, comme dans son livre — c'est presqu'
pamphlet — dirigé contre Eckhart, qu'il va même jusqu'à no
mer ante-christ! Et pourtant l'on ne peut que souscrire à c
invectives chaleureuses, tellement on sent percer, à travers
injures mêmes, l'amour enthousiaste de ce cœur candide
simple. Car sa plus grande éloquence lui vient quand il arri
à décrire ses expériences les plus hautes et alors il émerveil
par la spontanéité de son lyrisme et la profondeur de sa pens
C'est un disciple vraiment digne de son maître.

On sait assez que l'influence de Ruusbroec ne se borna point son entourage immédiat, mais suscita en Hollande au XV^e^ siè- le un mouvement de réforme, connu sous le nom de « Dévo- on moderne », qu'on peut rattacher par cette voie à l'école pirituelle néerlandaise. Toutefois, cette influence est peu pro- oncée chez le père même de la dévotion moderne, Gérard Groote, au moins dans ses propres écrits, malgré le fait qu'il isita Ruusbroec à Groenendaal et traduisit plusieurs de ses uvrages en latin.

La Hollande s'était préparée à fêter en 1940 le 7^e^ centenaire e sa naissance, mais la guerre a fait échouer la plupart des anifestations prévues. Cependant, diverses revues ont consacré es articles à sa personne et à son œuvre, la plupart études urement historiques sur les dates importantes de sa vie, sur son ttitude envers les ordres religieux, etc... Le linguiste bien onnu, le R. P. J. Van Ginneken, S. J., professeur à l'Univer- ité catholique de Nimègue († 21 octobre 1945), a mis un os volume de quatre cent pages à retracer un tableau achevé e la vie de Gérard Groote, d'après les données les plus an- iennes (Amsterdam, 1942). Les conclusions très personnelles u savant auteur restent discutées par beaucoup d'historiens.

Nous n'avons pas à relater ici ces controverses savantes; appelons brièvement les principaux événements de la vie de érard Groote. Né à Deventer, en 1340, il perdit très jeune es parents. Avide de toutes les sciences, il alla étudier à Université de Paris la philosophie, la médecine et la théo- ogie et s'y adonna aux pratiques suspectes de l'astronomie. entré dans sa patrie, une conversion totale s'opère et il alla e réfugier quelques années à la Chartreuse de Monnikhuizen, rès d'Arnhem. Mais poussé à l'action, il se laissa ordonner iacre pour pouvoir prêcher et s'en prend vigoureusement à vie peu exemplaire de nombreux prêtres. Les conséquences se firent pas attendre et en 1383, il fut suspendu par évêque. Il meurt bientôt après, le 20 août 1384.

Sous son influence sont nées les Congrégations des Frères des Sœurs « de la vie commune » et celle des chanoines guliers de Windesheim, dont l'influence sur la réforme des rdres religieux à travers l'Europe fut considérable. Aussi, est plutôt à l'action profonde sur son époque que Gérard roote doit sa renommée, plutôt qu'à ses écrits, qui d'ailleurs ut peu nombreux. Plusieurs en furent édités pendant la

guerre. La revue *Notre vie spirituelle*, dirigée par les Pères du Sacré-Cœur de la province hollandaise, en a publié dans un numéro spécial (septembre 1940), de longs extraits : une règle de vie, composée immédiatement après sa conversion, une lettre sur la perfection sacerdotale, sur la pauvreté religieuse, des méditations sur la passion, etc...

Sa spiritualité est toute faite de résolutions pratiques, fondées directement sur l'Écriture et quelques dires de ses Pères préférés, comme saint Grégoire, saint Bernard et saint Augustin. Détourné non seulement de la chasse aux bénéfices et des pratiques magiques, mais aussi des élucubrations du nominalisme triomphant, il s'en tint à une ascèse calmement mûrie et bien réaliste. Il est étonnant qu'on ait voulu chercher en lui l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, si traversée pourtant par la hantise de l'union mystique. Malgré tout, il reste une figure un peu énigmatique : dans son attitude envers la prêtrise, qu'il refusa d'accepter, on a cru découvrir un certain pessimisme, produit d'un sentiment trop exclusif de sa propre insignifiance, ce qui pourrait expliquer comment son action, pourtant si vigoureuse, contre les prêtres indignes, eut un résultat plutôt négatif. N'empêche que toute sa grandeur comme « père de la dévotion moderne » reste intacte et d'avoir suscité cette spiritualité qui a donné au monde *L'imitation de Jésus-Christ* n'est pas sa moindre gloire.

L'ouvrage, peut-être le plus significatif dans cette série d'œuvres consacrées à la tradition, est la grande anthologie du R. P. Axters, O. P., enveloppant toute l'école mystique néerlandaise (4). Ce gros volume de trois cent cinquante pages contient des extraits d'environ trente-cinq auteurs spirituels, allant d'Hadewijch et Béatrice de Nazareth jusqu'à Mgr Waffelaert, ancien évêque de Bruges, qui a repris au XX^e^ siècle, dans ses nombreuses études théologiques, la tradition néerlandaise. Les textes choisis sont groupés non par

(4) Anvers, 1944. Ce volume est le premier d'une série de 4 volumes, qui, sous le titre commun de *Bréviaire mystique*, donneront des anthologies de la prose mystique néerlandaise (premier volume seul paru), de la prose mystique étrangère, en traduction thioise, de la poésie mystique néerlandaise et, enfin, de la poésie mystique étrangère, en langue originale avec traduction en regard. Malgré les quelques défauts assez déplorables du premier volume paru, cette œuvre monumentale constituera un vrai « bréviaire » pour la lecture spirituelle, destinée à rendre de grands services. La publication en a été retardée par les événements, mais nous apprenons que le troisième volume (la poésie mystique néerlandaise) est sous presse.

rdre chronologique des auteurs, mais dans un ordre doctri-
al, non pas préconçu, mais emprunté aux cadres des textes
ux-mêmes, de façon à fournir un aperçu général sur la doc-
ine spirituelle propre de l'école néerlandaise. Par cette ma-
ière d'agir, le R. P. Axters était tout naturellement amené
prendre position dans la question fameuse, mais non encore
ésolue, de l'unité de la littérature spirituelle néerlandaise.

Les lecteurs de cette revue se rappelleront l'article publié
ıdis ici-même (*t. L, suppl., p.* 129-147), par Dom J. Huy-
en, O. S. B. : « Y a-t-il une spiritualité flamande? » et la
éponse négative qui en fut la conclusion. Dans une introduc-
on aussi brève que celle qui sert d'éditorial à son antho-
gie, le R. P. Axters ne put évidemment entrer dans les dé-
ils du problème, mais nous sommes inclinés à penser que la
nthèse suggérée ici par le choix même des textes, fait au
oins ressortir que Dom Huyben a voulu résoudre le pro-
ème sans avoir pris en considération toutes les données
écessaires. Au surplus, nous croyons pouvoir affirmer que le
ntiment des spécialistes va de plus en plus dans le sens de
ınité doctrinale de la spiritualité néerlandaise.

Evidemment, la forte personnalité de Ruusbroec domine toute
tte synthèse et c'est de plein droit que le R. P. Axters
argit à toute l'école les principaux éléments de la doctrine
· Ruusbroec, jadis merveilleusement mises en lumière par le
. P. Reypens : le mouvement fondamental de la vie spiri-
elle est celui de l'introversion, fondé métaphysiquement sur
exemplarisme et psychologiquement sur une théorie de la
ructure de l'âme, amenant l'âme à revivre en son fond le
us profond la vie de fruition divine, rythmée sur le flux et
reflux des Personnes dans l'unité jouissante de l'essence di-
ne.

Toutefois, il nous semble que le R. P. Axters a négligé de
ettre en relief un apport important, essentiel déjà dans la
octrine d'Hadewijch, mais surtout richement exploité par les
iteurs postérieurs à Ruusbroec, à savoir le Christocentrisme :
itation, mais nourrie et entretenue par l'union affective, par
communion croissante à la vie humano-divine du Christ.
t aspect est d'ailleurs intimement lié à l'introversion, car
est de lui que l'ascèse rude de l'introversion reçoit toute
n impulsion morale, puisque là seul peut se réaliser la pra-
ique, intérieure et extérieure, de l'amour unifiant.

C'est un fait certain que cette première anthologie de l spiritualité néerlandaise a révélé à de nombreux lecteurs de richesses insoupçonnées et qu'elle a suscité une véritable av dité à les mieux connaître. Pour satisfaire ces aspirations, l Librairie Néerlandaise d'Anvers a projeté une *Bibliothèqu mystique*, destinée à propager, en petits volumes maniable les principaux traités des auteurs spirituels néerlandais, e texte original. La collection est placée sous la direction d R. P. Axters et le premier volume, où le R. P. Axters rassembl quelques beaux textes de spirituels dominicains, est sous press

Mais ces richesses spirituelles ne sont pas seulement enfoui dans la littérature, elles furent en même temps incarnées dans vie des saints multiples en pays néerlandais. C'est donc dans même souci de faire fructifier la tradition que la librairie « D Kinkhoren », établie à Bruges, a lancé une collection *Saints d notre race*, où sont évoquées ces grandes figures du pass dans leur milieu historique et dans la dévotion du peuple.

Ce fut d'abord le tour des premiers évangélisateurs de n contrées, dont peu de détails certains nous sont conservés ma qui sont d'autant plus exaltés par la légende. C'est le c surtout pour le premier évêque d'un diocèse néerlandais, sai Servais de Maastricht (IVe siècle) ; aussi son biographe F. V Oldenburg-Ermke a dû se résigner à laisser largement la paro aux légendes, qui ne sont pas toujours dénuées de vale évocatrice. Dom R. Podevijn a examiné les documents s saint Bavon, le disciple de saint Amand, qui évangélisa l bords de l'Escaut et le R. P. Hil. Thans, O. F. M., a mis s beaux talents de conteur à raconter la vie charmante des saint Harlindis et Relindis, les deux consœurs coadjutrices de sai Willebrord (VIIe siècle).

Saint Rembert de Torhout (IXe siècle) est un de nos pr miers missionnaires. Il fut d'abord le compagnon intime et pu le successeur de saint Anschaire sur le siège d'Hambour Bremen, d'où fut dirigée la mission en Danemark et en Suèd Le R. P. Meersseman, O. P., l'a replacé, avec un flair his rique remarquable, dans l'atmosphère de cette époque du règ carolingien déclinant. Une sainte encore très vénérée de n jours est sainte Godelieve de Gistel (XIe siècle). L'abbé M. E glish a sobrement retracé l'histoire de cette jeune fem noble, dont la vie conjugale fut un vrai martyre (elle f

orgée sur l'ordre de son mari), mais rayonnante par sa rtu héroïque et simple. Saint Norbert de Gennep († 1085-34), le fondateur de l'ordre de Prémontré, était originaire Xanten, au Limbourg hollandais. Un de ses fils spirituels, R. P. E. Valvekens a bien réussi à montrer la nouveauté s conceptions apostoliques que saint Norbert mit à la base sa fondation et qui ranimèrent si fortement l'apostolat roissial, surtout aux Pays-Bas et dans le diocèse de Maag-nbourg, dont saint Norbert devint l'évêque La collection Saints de notre race » a encore de nombreux volumes en réparation.

A cette série de saints du passé, nous pouvons rattacher une gure toute récente, celle d'une jeune fille de la bourgeoisie, anne van de Putte (1907-1930), dont la vie courte mais si rofonde continue à fasciner les générations des jeunes.

Le R. P. Reypens, qui fut son dernier directeur spirituel, livré au public de longs extraits de ses lettres et de son rnal intime, en trois petits volumes, qui, en 1943, en étaient jà à leur 5e édition. On peut y suivre pas à pas l'évolution cette âme, résolue, comme elle le dit elle-même, à « briser s grilles » à la recherche d'un bonheur absolu et pourtant même temps si sensible aux échos de la vie humaine, qu'elle it évoquer avec une fantaisie pleine d'humour et d'une spon-néité toute enfantine. Pourtant, ce qui surtout la rend grande, st qu'à travers les souffrances qui brisaient si cruellement lan joyeux de sa jeune vie, elle a su discerner le sens des roles divines et y répondre avec une sincérité si absolue 'elle a pu aboutir à mourir avec une joie rayonnante qui ntinue à émerveiller tous ceux qui l'approchent.

Par cette énumération déjà trop longue, nous croyons avoir ustré assez amplement la tendance de loin la plus impor-nte de la spiritualité néerlandaise des dernières années. Il t plus difficile de découvrir dans les autres publications des préoccupations suffisamment prononcées pour laisser entrevoir s tendances préméditées. On pourrait s'étonner de ce que s répercussions inévitables des grands événements du temps ns la vie spirituelle de beaucoup d'âmes n'aient guère trouvé échos bien clairs dans la littérature spirituelle. Nous ne nous

attarderons pas à rechercher les causes de ce fait un peu déconcertant; celles-ci d'ailleurs ne seraient pas faciles à découvrir. Nous préférons faire œuvre plus positive en essayant de découvrir dans un certain nombre d'études consacrées à la personne du Christ une tendance révélatrice d'une certaine direction chargée de promesses.

Mentionnons d'abord deux livres d'allure plutôt apologétique : l'un de M. l'abbé L. Van de Walle, cherchant à montrer comment la personnalité du Christ surpasse infiniment tout ce que l'histoire a jamais produit de génies de toute sorte (*Qui est Jésus-Christ?* Bruges, 1945, 2e éd.); l'autre, de R. P. Nuyens, O. P., qui, passant en revue les principales publications consacrées à la figure du Christ dans le monde savant et littéraire, conclut que le Christ reste la figure fascinante des penseurs et des artistes (*Le Christ, souci de tous*, Turnhout, 1943).

Déjà plus proche de la littérature proprement spirituelle est le *Jésus* de M. l'abbé Cyrille Verschaeve, dramaturge et essayiste de grand renom (Bruges, 1940). Ce n'est pas à proprement parler une vie de Jésus qu'il a voulu écrire, ne possédant pas le talent analyste d'un François Mauriac. Son but a été de créer une épopée grandiose et dramatisée, présentant la Lumière divine incarnée aux prises avec l'incompréhension et les passions des ténèbres humaines, vaincue apparemment par la mort, mais en fin de compte définitivement victorieuse par la résurrection.

Mgr. Cruysberghs, ancien vice-recteur de l'Université de Louvain, a été bien inspiré en consacrant une de ses multiples retraites sacerdotales à tirer d'une méditation théologique de la vie de Jésus les grandes vérités qui doivent dominer la vie du prêtre (*Le Christ et son prêtre*, Anvers, 1944). L'auteur ne cherche pas seulement à définir la nature de l'Incarnation, mais à puiser les vertus sacerdotales les plus indispensables dans l'exemple même de Jésus-prêtre. Ainsi par exemple, la tâche de montrer par la vie cachée de Jésus que la vie purement contemplative n'est nullement en contradiction interne avec l'essence apostolique de la prêtrise et de résoudre la question assez vivement débattue parmi les prêtres : oui ou non, sommes-nous des religieux? Nous manquons de place pour résumer ici ce beau livre, mais nous voulons simplement souligner que l'esprit dans lequel il a été écrit nous semble indi-

r le souci de reprendre la grande tradition christocentrique, profondément enracinée dans la spiritualité néerlandaise. Il sans doute encore bien à faire dans ce sens, et en partier à approfondir le christocentrisme traditionnel par un achement beaucoup plus explicite à la doctrine du Corps stique, mais nous ne pouvons que nous réjouir du fait que e direction commence à se marquer.

⁂

u risque de rester fort incomplet, nous ne choisirons parmi publications restantes qu'un petit livre, qui nous paraît un des joyaux de la littérature néerlandaise pendant la rre. Il porte pour titre : *Béthanie dans le monde*, par le P. De Ridder, O. P. (5).

es lecteurs de cette revue connaissent assez la fondation R. P. Lataste pour que nous ne devions plus la leur prér. L'auteur a voulu caractériser l'esprit incarné dans la grégation de Béthanie et en dégager ce qui peut aider les tiens dans le monde à retrouver le sens purement évanque de certaines vérités fondamentales, par trop obscur par les idées courantes dans le siècle. Béthanie a réalisé la plénitude la doctrine de l'Evangile concernant la nature péché et de l'infamie publique qu'il peut entraîner, conant la valeur de la contrition et de la pénitence qui la onge et enfin sur la réconciliation du pécheur avec Dieu es hommes. Dégageant cette doctrine de son incarnation rement religieuse à Béthanie, l'auteur a merveilleusement si à faire briller en elle ce qu'il y reste de proprement ngélique et ce qui donc doit inspirer la vie, même des tiens dans le monde.

ar la manière si directe de la présentation, il se dégage de petit livre une impression vraiment rafraîchissante, surtout e que l'auteur a su si bien mettre en valeur le rôle cen de l'amour et réduire à la vertu d'un amour qui prend

(5) Sous ce nom se cache celui du dominicain allemand Fr. Stratt, bien connu pour ses études sur les conditions de la paix interale. Condamné à mort par le régime nazi déjà avant la guerre, réfugia d'abord en Hollande, puis, pendant toute la guerre, il a une bonne cachette chez les sœurs de Béthanie de Lint, près vers.

tout l'homme non seulement l'élan nouveau à partir de la con
trition et la joie inaltérable qu'il infuse à la vie de pénitenc
expiatrice et suppléante, mais surtout la fructification dans l
contemplation elle-même (6).

***

Mais en fin de compte ce que le temps de guerre a pro
duit de plus fructueux au point de vue spirituel, c'est sa
aucun doute la préparation d'une revue pour la vie spirituell
On s'est en effet clairement rendu compte de ce que, dans l
reconstruction profonde qui allait devoir s'opérer dans l'après
guerre, les valeurs de la vie spirituelle auraient à rempli: u
rôle de tout premier plan et que le seul moyen adéquat pou
les sauver, c'était de soutenir leur vie dans la conscience de
hommes par une nourriture substantielle en même temps qu
journalière.

Et ne faut-il pas ajouter aussi que, maintenant que l
grandes richesses de la tradition spirituelle néerlandaise com
mencent à revivre dans l'esprit contemporain, on a tout nat
rellement été poussé à en rester digne : il y a non seulemen
une tradition à faire revivre, il y en a surtout une à continue

Les dominicains de la province de Belgique se sont attel
à cette lourde tâche et, après s'être assurés une collaboratio
étendue, ont lancé, même sans attendre la libération complè
de la Hollande, la *Revue pour la vie spirituelle*, éditée à A
vers. Elle vient de terminer sa première année et, à partir
1946, elle a commencé la diffusion en Hollande. Il est inuti
de se donner des illusions sur les toutes premières réalisation
Tout commencement est difficile et, à part les difficultés m
térielles, la jeune revue se voit placée devant la nécessité p
mordiale de susciter l'intérêt dû à une culture de la vie s

(6) Pour ce qui est des *traductions* d'ouvrages de langue étr
gère, nous ne pouvons songer à vous en dresser un catalogue compl
En guise d'exemple, nous citons la traduction de l'anthologie,
répandue en Allemagne, des mystiques allemands du XIVe siècle p
le R. P. Denifle, O. P.; ensuite la traduction d'œuvres françai
bien connues du R. P. Petitot (Introduction à la sainteté, Vie
saint Dominique), du R. P. Lemonnyer (Notre vie divine), du R.
Philippon (La doctrine spirituelle de sœur Elisabeth de la Trinit
etc. Une collection intitulée *Témoins*, éditée par la Centrale du li
catholique à Amsterdam, a publié, en petits volumes, des extra
traduits des Pères et des grands auteurs spirituels.

tuelle, d'abattre nombre de préjugés nocifs et de se frayer
on chemin approprié, de façon à pouvoir devenir l'organe
ivant et écouté de la direction spirituelle. Les efforts déjà
vrés en ce sens pendant cette première année sont assez
gnificatifs pour fonder les plus belles espérances.

Ajoutons enfin qu'à côté de la *Revue pour la vie spirituelle* a été érigée une collection *Bibliotheca spiritus*, placée sous la irection du R. P. De Pauw, O. P., et de Dom Scheerman, . S. B., destinée à conjuguer ses efforts avec ceux de la revue n fournissant des exposés doctrinaux plus étendus. Deux olumes ont paru jusqu'ici : la traduction du livre où Dom . Thibaut a rassemblé les textes de Dom Columba Marmion ur la souffrance (Face à la souffrance; traduction par le . P. De Pauw) et de celui du chanoine J. Leclercq, professeur l'Université de Louvain, sur la Providence, la souffrance et sens de la vie (traduction de l'abbé H. J. Werps).

Nous osons espérer que les lecteurs de *La Vie Spirituelle* utiendront de leurs prières leur nouvelle sœur toute jeune aideront à obtenir pour elle la grâce de Dieu, qui seule peut ire aboutir ses travaux.

Louvain. fr. Simon Brouns, O. P.

« Ils brûleront tous deux ensemble »

Le fort est comme l'étoupe
et son œuvre comme l'étincelle :
ils brûleront tous deux ensemble,
et personne ne se trouvera
[pour éteindre

(Isaïe, 1, 31.)

—

La vie apostolique authentique ne fait qu'ajouter l'action la contemplation. C'est donc la vie la plus pleine qui se puiss concevoir : elle imite et continue la vie que le Verbe incarn a inaugurée au baptême dans le Jourdain et qu'il n'a plu cessé de mener ensuite, par lui-même, ou par ceux de se membres qu'il choisit à cette fin.

Vie pleine, et donc vie difficile : il ne s'agit pas d'additio ner, il faut intégrer tous ses éléments dans l'unité de la vi Le texte d'Isaïe que nous citions nous en donne peut-être l secret.

L'apôtre doit être d'étoupe, c'est-à-dire inflammable. De qu feu s'agit-il si ce n'est celui de la Pentecôte et comment s préparer si ce n'est par la contemplation, qui donne le goû de Dieu, et par la purification de l'ascèse? Alors, mais alo seulement, ce que le fort entreprend est comme l'étincelle q met le feu à sa vie.

Celui que le Seigneur appelle à la vie apostolique pren feu de cette rencontre de l'étoupe et de l'étincelle, c'est-à-di

de la rencontre de sa contemplation et de son action. C'est cette rencontre qui fait l'unité de sa vie : l'apôtre prend feu par son œuvre et son œuvre flambe en lui : l'homme et l'œuvre brûlent tous deux ensemble, ils ne font qu'un et personne ne se pourrait trouver pour les séparer.

Son apostolat est présent activement dans sa contemplation et son ascèse, qui se déploient et vivent dans son action. Sa contemplation est apostolique et son apostolat contemplatif. Sa vie est une, de l'unité de l'étoupe étincelante de feu.

C'est la plénitude de cette vie que des assistantes sociales ont cherché à réaliser, sous le patronage de saint Dominique, et en formant entre elles un Tiers-Ordre régulier.

Elles vivent en communauté dans une ville de la grande banlieue parisienne, avec les observances de l'Ordre et les vœux de religion, ayant annexé à leur couvent un Centre social.

Elles sont consacrées à la gloire et à l'imitation du Verbe incarné dans son Sacerdoce qui lui faisait à la fois rendre hommage à son Père et « passer parmi les hommes en faisant le bien ».

C'est dans cet esprit qu'elles s'efforcent d'unir la louange de Dieu et la bienfaisance aux hommes. Dieu et le prochain étant unis dans leur vie d'oraison le demeurent dans leur action sociale.

Leur idéal est de ne pas quitter Dieu dans leur travail : elles savent que Dieu est présent en tout être, en chaque objet de leur action, et qu'il y est éminemment dans le prochain, dans le pécheur et dans le saint. Leur foi et leur charité veulent se nourrir de leur apostolat même, de leur connaissance de toute chose, et de toute action sur toute chose; car, à leur regard et à leur amour, tout est de nature à laisser transparaître le visage du Christ.

Leur contemplation s'alimente à une vie liturgique profonde : messe chantée chaque jour, récitation solennelle de l'office divin; elle s'appuie sur l'étude de l'Ecriture Sainte et du dogme, s'épanouit dans l'oraison.

Leurs activités sont celles d'un service social urbain qui se préoccupe des problèmes que pose l'établissement de la vie

des familles sur des bases humaines plus dignes; elles conviennent donc à des jeunes filles de formation et d'aptitudes très variées et s'exercent au Centre Social et, à l'extérieur, dans les divers postes d'assistantes sociales qui leur sont confiés.

Elles ne portent jamais l'habit religieux à l'extérieur à cause des postes officiels qu'elles occupent, et s'interdisent habituellement tout apostolat direct. Ayant à manifester Dieu non par leurs paroles mais par leur conduite, elles cherchent à mener vers le prochain le Dieu qu'elles portent, lui permettant d'agir par leur effacement volontaire, et tiennent à demeurer ses purs instruments.

En vivant le grand « mystère » de la charité fraternelle, leur activité prend sa valeur contemplative, leur contemplation déploie sa fonction apostolique.

L'étincelle rencontrant l'étoupe, la contemplation s'unissant vitalement à l'action, un feu s'allume et s'alimente de cette union : ils brûlent tous deux ensemble, et personne ne se trouvera pour l'éteindre.

fr. A. Plé, O. P.

A travers les revues

« L'Eglise, maquis du monde. »

Les CHRONIQUES DE MINUIT (2e cahier) publient une conférence du pasteur R. de Pury où celui-ci essaye de préciser la situation de l'Eglise en ce monde, sa manière « d'être là ». Une image très suggestive lui est fournie par la conjoncture dans laquelle nous nous sommes trouvés ces dernières années. L'Europe asservie fut un tableau éblouissant de ce qu'est le monde selon la Bible et de la place de l'Eglise au milieu de lui : celle d'un mouvement de résistance dans un pays occupé. Sans doute, le terme d'Eglise n'a pas la même acception pour l'auteur, protestant, et pour nous. Il reste que l'image nous semble valable aussi pour l'Eglise de notre foi. Ce monde magnifique que Dieu nous a donné est en effet « passé à l'ennemi », livré à une puissance étrangère, possédé par un tyran invisible : la puissance des ténèbres, le Malin, l'Empereur de la mort : *Le monde entier est sous l'empire du mauvais* (1 Jn., 5, 19).

En vérité, nous ne savions pas que nous étions ainsi occupés — ou, depuis la chûte de nos premiers parents, nous ne savions plus — car c'est la ruse suprême du mensonge que de ne pas se faire voir. Là où le mensonge est dévoilé, il a perdu son efficacité. Il a fallu que notre chef vint en personne nous révéler notre servitude et organiser la résistance : « Il s'est fait parachuter en plein territoire occupé il y a 2000 ans ». Ne le dit-il pas lui-même : *Vous êtes d'en bas tandis que moi je suis d'en haut* (Jn., 8, 23). Le diable lui a alors proposé la domination

du monde s'il voulait seulement collaborer, mais Jésus ne lui a rien accordé. *Il a paru pour détruire les œuvres du diable* (1 Jn., 3, 8).

Aujourd'hui encore, Satan achève son œuvre mauvaise. Mais l'Eglise est là pour résister. Elle en a reçu l'ordre de son chef; elle a reçu aussi pour cela et elle reçoit chaque jour de lui ses *armes de lumière*. Et ce n'est pas seulement le souvenir de la résistance et de la mort de Jésus qui lui permet de résister, c'est la certitude de sa victoire sur la mort et l'espérance de son retour triomphal. L'Eglise *annonce la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il revienne* (1 Cor., 11, 26), jusqu'au jour imprévisible « où il débarquera sur les plages de l'Histoire humaine, non pas à travers la Manche, mais à travers le mystérieux abîme qui sépare le temps de l'éternité ». Alors le monde sera libéré et commencera l'épuration du jugement dernier.

Si Dieu patiente, ce n'est pas qu'il ait besoin de *se* préparer, c'est au contraire qu'il nous laisse du temps, pour nous engager plus totalement dans le maquis du monde qu'est l'Eglise de Jésus-Christ, pour que nous réunissions un grand peuple d'hommes dans la résistance et dans l'attente de la libération, une immense conspiration d'hommes libres.

Car en vérité, l'Eglise conspire. Quand elle dit : *Que ton règne arrive*, quand elle appelle *Seigneur, reviens!* (1 Cor., 16, 22), elle se rend coupable d'intelligence avec l'ennemi de ce monde qui est Jésus, celui que le monde a rejeté comme usurpateur un certain vendredi. L'Eglise résiste. Rien n'arrête le vrai membre de l'Eglise qui travaille à l'avènement de son Seigneur, « ni les rigueurs de l'oppression, ni la faveur d'un régime libéral, ni le bonheur du paradis communiste ». Jusqu'à la fin de ce monde, l'Eglise d'ici-bas est militante.

Certains disent : la Bête est morte, parce que la guerre est finie. Quel chrétien le croirait? Ne voit-il pas les résistants les plus purs contaminés par la dureté du cœur, la duplicité ou le cynisme de leurs ennemis? Ne sait-il pas que l'épreuve finale sera précisément une domination *mondiale* de celui que la Bible appelle l'*antéchrist?* Quels sont ceux qui résisteront alors? Quels sont les hommes libres, d'une liberté éternelle qui n'est fondée sur aucune victoire humaine — mais sur celle de Jésus-Christ? L'Eglise ne se fait aucune illusion. Elle ne connaît pas cette détente des mouvements de résistance qu

tourment à « l'association d'anciens résistants », elle milite jusqu'à la Résurrection.

Peut-être trouvera-t-elle de temps à autre un régime politique plus favorable. Mais elle se souviendra qu'elle ne lui doit que ce qui appartient à César. Nul autre que Jésus n'a droit à une obéissance et à une soumission sans discussion. Aussi le sort de l'Eglise n'est lié — en bien ou en mal — à aucun régime; il est lié « au retour triomphal de son Seigneur et à tout ce qui, sur la terre, peut être regardé comme un signe, un reflet, une recherche de ce triomphe et de cette justice ».

Excellente leçon, et particulièrement utile aujourd'hui où l'action du diable et la réalité du péché dans le monde sont méconnues, même chez les chrétiens.

Ne peut-on rapprocher de cet enseignement, celui, plus positif d'ailleurs, que nous donnait dernièrement le Cardinal Saliège, dans sa *Lettre pastorale de Carême* (publiée aussi par la DOC. CATH., 31 mars 46 et SERVIR, mars 46) : « Le nazisme s'appelle maintenant Démocratie : mêmes procédés, mêmes injustices, mêmes cruautés, mêmes mensonge, même mépris de la personne humaine ». Il faut donc que les chrétiens « porteurs d'une vie participée à la même vie de Dieu », soient décidés plus que jamais à répandre « Vérité, Justice, Amour, dans l'univers ». Ce n'est pas parce que le christianisme met le royaume de la justice et du bonheur à la parousie que le chrétien peut se désintéresser de la vie terrestre :

> C'est dans la mesure où il pratique et s'efforce de promouvoir la justice qu'il mérite le séjour de l'éternelle justice. C'est dans la mesure où il est vraiment libre et travaille à libérer les autres qu'il mérite le séjour de l'éternel amour. Pas de vie chrétienne si à la base manquent l'amour de la vérité et la soif de la justice...

Le chrétien ne peut être un résigné, il est un agissant, « un révolutionnaire qui ne verse pas le sang, mais qui puise dans l'Evangile la force de tout rénover ». Si le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, c'est en ce monde qu'il commence et c'est ici qu'il se gagne. « En marche donc. Le repos est dans l'éternité, ...(lorsqu'arrivera) le grand jour de la justice et de l'amour... Jusque-là, je suis un homme de désirs. »

Ce problème si angoissant de la place et de l'effort temporel du chrétien *dans le monde*, le P. de Lubac le reprend dans

une étude qu'il donne à MASSES OUVRIÈRES (Fév. 46 : *Exigences chrétiennes*). Et tout de suite un bel optimisme : « Sachant que la grâce veut s'enraciner dans la nature (le chrétien) ne craindra pas de s'enthousiasmer pour la grande œuvre humaine qui se fait sur notre planète. Oui, à travers des crises épouvantables... une grande œuvre s'accomplit, qui est dans les desseins de Dieu ». Mais le chrétien ne croit pas que le progrès social apporte à l'humanité le salut. Il le cherche, oui; il y travaille, oui. Mais tout n'est pas là. Au fond de lui retentit un appel, une vocation divine, qui déborde tout ordre social.

Il y a cette vocation et il y a aussi le péché. Supposons que nous arrivions à cette formule idéale : une terre entièrement domptée par le travail humain, une société harmonieuse où toute trace ait disparu de l'exploitation de l'homme par l'homme, où le bonheur de l'humanité ne serait plus menacé... Mais si, ce bonheur serait menacé! Il serait condamné. Le mal est dans le monde comme le ver dans le fruit. « Un paradis social peut être un enfer spirituel — auquel cas d'ailleurs il cesserait vite d'être même un paradis social. »

On comprend dès lors que certains cèdent à la tentation de déclarer ce monde absurde. Et comment le chrétien y échapperait-il s'il ne savait que « le déroulement du temps est un enroulement dans l'éternel », présent à toute la suite du temps, et qu'en cet éternel tout est recueilli, rien n'est perdu; que l'histoire humaine a un sens et qu'elle aboutit à Dieu, et que c'est tout le sens du progrès. La croyance à l'éternité ne nous arrache pas au présent pour nous perdre dans le rêve. Au contraire, c'est en manquant à l'éternité que les chrétiens manquent à leur temps. Pour sauver l'homme, il faut lui apporter autre chose que le progrès social, il faut lui apporter l'évangile. Il faut lui faire entendre les béatitudes et d'abord la première de toutes : celle qui nous rappelle que le riche est aussi loin du salut, sinon plus, que le misérable : *Bienheureux les pauvres car le royaume des cieux est à eux.*

Cette maxime n'est-elle pas jusqu'à la fin du monde un défi au monde?

Messe et communion.

De nombreux fidèles, habitués à apporter plus d'attention et de dévotion à la communion qu'à tout le reste du sacrifice

eucharistique — remarque Dom Bruylants (QUEST. LIT. ET PA-ROISS., Janv. 46) —, se trouvent gênés lorsqu'il leur est demandé ne participation active à la messe. Certains n'auraient même pour celle-ci qu'une attention fort éloignée afin de se préparer la communion avec plus de liberté d'esprit, et surtout afin e mieux se recueillir après. La prière de l'Église ne serait-lle donc plus la meilleure?

C'est une occasion pour Dom B. d'analyser en détail les postcommunions du missel. Or il est remarquable que l'on y rouve assez peu le thème de l'action de grâces au sens strict 'e remerciement pour le don divin reçu : « La postcommu-ion se réfère au sacrifice tout entier, avant de rappeler plus pécialement la communion ». Le souci qui domine la liturgie st de voir à ce moment se réaliser en nous l'efficacité agis-ante du sacrifice rédempteur : pardon, purification, libéra-ion, dégagement de toute entrave, sauvegarde et protection ivine, entrée dans le royaume de Dieu ou du moins nouveau age reçu de notre appartenance à ce royaume. Gardons à la nesse sa valeur primordiale, même et surtout si la partici-ation nous est rendue plus tangible par la communion, et ttendons la fin de la messe pour « céder au besoin qui, spon-nément, se lève dans notre âme, de nous abîmer dans une rière d'action de grâces plus intime et plus personnelle ».

A l'inverse, que l'on n'aille pas minimiser la valeur de la rière privée au profit de la prière liturgique. Si l'une et autre sont authentiques, n'est-ce pas le même Esprit qui, i et là, rejoint les profondeurs de Dieu? (P. Varillon, dans ASSES OUV., Janv. 46, *Prière liturgique et prière personnelle*).

La REVUE DIOCÉSAINE DE TOURNAI (Mars 46), publie quelques lotes fort intéressantes sur l'eucharistie et notre vie spiri-uelle, spécialement sur la dévotion au saint sacrement, dont occasion est la célébration du 7e centenaire de l'institution e la Fête-Dieu. Enfin dans les CAHIERS DU CLERGÉ RURAL anv.-Fév. 46), M. l'abbé Boulard— dans une note sur *les ascatins* — relève l'importance des facteurs sociaux dans la ratique religieuse. « Un pasteur averti, conclut-il, n'oubliera mais que parallèlement à l'action individuelle sur les âmes, y a aussi à faire une paroisse, à façonner des coutumes et ne mentalité chrétienne collectives ». Souvent cependant, « la ource de la mentalité paganisante n'est plus sur le territoire aroissial ». Le curé ne peut plus faire face à la christiani-

sation de sa paroisse, et un autre effort, parallèle, doit êt
mené aux plans supérieurs, sur le territoire diocésain et mên
à l'échelon national. D'où la nécessité d'un apostolat « o
ganisé ».

A travers le monde catholique.

Après les ruines accumulées par la guerre (cf. la note
LA VIE FRANCISCAINE, Mars 46, sur *la grande pitié de nos re
gieux d'Indochine*), les misères et les persécutions de l'apr
guerre. Dans la NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE (Janv. 46),
P. Lèvie rapporte les actes de bienfaisance et de justice acco
plis par le Saint Siège ces derniers mois en faveur de ce
qui souffrent, particulièrement en quatre domaines : les pe
sécutions contre les catholiques de Yougoslavie et cont
l'Eglise catholique ruthène, le sort des prisonniers de guer
des pays vaincus, la misère de nombreux enfants dans to
les pays où a sévi la guerre (cf. Encyclique sur l'enfan
malheureuse).

En Yougoslavie, la situation est grave : des centaines
prêtres, religieux, religieuses, séminaristes, sont sommairem
exécutés; le clergé est attaqué dans les journaux sans pos
bilité de se défendre; les publications catholiques sont em
chées, les imprimeries catholiques fermées; la plupart des sé
naires sont paralysés : occupés par l'armée, etc..., les éco
catholiques sont supprimées ou violemment attaquées,
efforts sont faits pour déchristianiser la jeunesse, laïciser
mariage, diffuser le matérialisme athée, etc...

En Pologne orientale, les journaux nous ont appris le rat
chement de l'Eglise uniate à l'Eglise orthodoxe. Mais de que
valeur est ce contrat, puisqu'aucun évêque uniate n'était p
sent au concile qui décidait de ce rattachement, et puisque
milliers de prêtres résistent encore courageusement, ou meur
martyrs?

Enfin, à propos des prisonniers, P. H. Simon relevait da
la VIE INT., Déc. 45, que dans certains camps en Fran
20 à 25 % des prisonniers allemands étaient morts d'inaniti
sans secours moraux, sans nouvelles de leur pays ou de l
famille.

N'est-ce pas un devoir urgent pour tous les catholiques,

pécialement ceux qui sont consacrés à la prière, d'intercéder our tant de misères?

Au Portugal, l'épiscopat a adressé une *lettre pastorale collec- ve* au peuple portugais à l'occasion du 3e centenaire de la roclamation de l'Immaculée Conception comme patronne du ortugal (ECCLESIA, 23 Fév. 46).

Terminons cette revue des revues par les CAHIERS DU CERCLE JEHANNE, Mars 1946. Le P. Doncœur y fait appel à « ceux ui ont foi dans le Christ », pour les inviter aux *journées de ézelay* du 18 au 22 Juillet en l'honneur du 8e centenaire de prédiction de la 2e croisade par saint Bernard. Il ne s'agit as de fêter un événement passé, mais de « prendre la Croix u service de Jésus-Christ »; il ne s'agit pas « d'anciens, ni 'amis, ni de descendants des croisés, mais de s'offrir au hrist pour que son royaume arrive aujourd'hui ».

A.-M. H.

Les Livres

SAINT BERNARD, Œuvres traduites et préfacées par M. M. D
(Coll. Les Maîtres de la Spiritualité Chrétienne), Aubier

Dans une longue introduction qui est à elle seule un vol
M. M. Davy s'attache à retracer la physionomie du Sain
surtout à exposer les grandes articulations de sa doctrine.
conque voudra entrer un peu profondément dans cette pe
trouvera là un guide excellent dont nous ne saurions a
louer la précision et la pénétration. Ces pages représen
le résultat de plusieurs années de travail. On y trou
reprises, et sur plusieurs points même poussées, les gra
lignes directrices exposées naguère par M. Gilson dans
Théologie mystique de Saint Bernard.

Car c'est bien, en effet, à une théologie spirituelle que n
avons affaire. Les effusions brûlantes et spontanées du
dans son commentaire du Cantique des Cantiques ne doi
pas nous faire prendre le change. Sous-jacentes toujour
sa pensée, même la plus spontanée, courent de grandes li
maîtresses. Nous nous trouvons en face d'une doctrine
fortement construite et déjà même très systématisée. Le S
Bernard *mellifluique* de la tradition ne doit pas nous mas
un Saint Bernard à la pensée bien charpentée qui se ratt
aux maîtres spirituels du XII^e^ siècle : Guillaume de S
Thierry et les victorins. Si nous ne sommes pas encore à l
de la scolastique, nous n'en avons pas moins une élabora
déjà très poussée et cohérente et l'on aurait beau jeu à n
trer, par exemple, tout ce que lui doit un Saint Thomas. G
par M. M. Davy, le lecteur retrouvera facilement les gra
thèmes de la pensée de Saint Bernard qui se rattachent
plus ou moins au thème majeur de l'image de Dieu per
par le péché et retrouvée dans la charité.

Nous avons donc bien affaire à un docteur et ce q
appelle sa spiritualité est, en vérité, une théologie spiritu
tant il est vrai qu'à cette époque tout procédait de la *f*
quærens intellectum. A ce titre c'est un tonifiant de le lir
il faut le lire en théologien.

Il nous semble cependant qu'on se condamnerait à ne le comprendre que bien matériellement si on ne faisait un effort pour pénétrer dans son âme. Le plus précieux de cette pensée éblouissante — et sans doute son germe unifiant — est son inspiration personnelle et son expérience intime. Avouerons-nous même que c'est cela que nous préférons en Saint Bernard ? Tel sermon sur le Cantique des Cantiques, si extraordinaire par sa beauté religieuse et son caractère vécu, nous émeut davantage que telles pages sur le libre arbitre où est cependant renfermée la justification de ses accents spontanés. S'il y avait une réserve à faire au livre de M. M. Davy ce serait peut-être celle-ci : nous aurions aimé voir mieux mise en lumière et par le dedans l'âme même du saint et à partir d'elle l'unifier toute sa doctrine. Il nous semble que nous l'aurions encore mieux comprise. Les analyses rationnelles sont certes nécessaires, mais n'épuisent pas une pensée, surtout comme celle de Saint Bernard, où l'expérience vécue fait le plus cher de son trésor. Peut-être est-ce pour cela que nous n'avons pas trouvé le nom même de la Vierge, dans cette longue introduction à la pensée de celui que la tradition aime à saluer comme le chantre de Marie ?

B. C.

P. Jacques de Blois, *L'oraison mentale « Ecole du cœur »*, O.F.M. Cap.; 51 pp., 15 frs.

Présentée sous forme de catéchisme, cette brochure est destinée à faire connaître et pratiquer l'oraison par ceux qui l'ignorent. Elle ne fera guère connaître au lecteur que les divisions de l'oraison en 4 types : méditation, oraison d'affection, oraison de foi, oraison extraordinaire et leurs caractéristiques psychologiques.

Chanoine Jean Vieujean, *Vivre selon l'esprit*, (Vivre, cahiers de vie spirituelle), Bruxelles, Ed. de la Cité Chrétienne, 1943; 143 pp.

L'auteur, qui se soucie spécialement de « spiritualité laïque », fait paraître en Belgique, en 1943, cet ouvrage dont on ne saurait trop recommander la lecture aux jeunes qui cherchent leur orientation.

Ils y comprendront, à l'aide de citations et d'exemples empruntés à la littérature la plus moderne, ce que c'est que vivre selon l'esprit.

François de Sainte Marie, O.C.D. *Initiation à Saint Jean de la Croix* (Coll. La Vigne du Carmel), Paris, Ed. du Seuil, 1945; 206 pp.

La belle doctrine de saint Jean de la Croix, trop souvent connue ou mal comprise, mérite d'autant plus d'être répan-

que que l'absolu de son intransigeance prend le contre-pie des excès du naturalisme, récemment signalés dans cet revue.

Pour le bien comprendre, il est besoin d'être mis sur bon chemin. Tel est bien le rôle de cette « initiation » tre heureusement composée pour donner le goût d'aller lire sai Jean de la Croix. En effet, après avoir évoqué la genèse d livres sanjuanistes, l'auteur nous présente sa doctrine cinq chapitres (La doctrine, écho de l'Evangile; l'évasion c sensible; le passage de la méditation à la contemplation; purification des facultés spirituelles; le Saint-Esprit, auteu de la vie mystique), suivis chacun de quelques textes de sai Jean de la Croix lui-même qui, ainsi introduits, achèvent he reusement l'initiation du lecteur.

Ainsi ramenée à ses lignes plus simples, la doctrine saint Jean de la Croix apparaît comme une magnifique louan de la transcendance de Dieu et comme un art lucide de not montée vers lui sans nous laisser duper par tout le créé fût-il le meilleur. Il s'agit de s'en servir exactement dans mesure où il remplit son office, qui est de nous conduire Dieu, et de le rejeter dans le cas contraire, car alors il no enferme sur nous-mêmes.

Tout en faisant sa place à l'usage des créatures — et l'a teur y insiste à juste titre — saint Jean de la Croix fait port l'essentiel de son effort sur leur rejet. Son enseignement se toujours opportun et utile : ceux-là mêmes que le Seigne appelle à faire un plus large usage du créé ne sauraient, effet, se dispenser de s'en détacher; il leur sera bon sur point de se faire disciples de saint Jean de la Croix. Souhaito que ce puisse être là un des effets de cette initiation.

Albert PLÉ.

Dom G. BÉLORGEY, abbé auxiliaire de N.-D. de Citeaux, *Pratiq de l'oraison mentale,* Tome I. Oraisons ordinaires. E du Cerf, 1945; 255 pp.

Ce volume fait suite à celui publié par le même auteur so le titre *Sous le regard de Dieu* (Eau vive, n° 10), et qui s'éte dait sur les retours à Dieu au cours de la journée. Il se complète par un second volume consacré à l'oraison mystiqu Il contient des conférences faites aux novices de N.-D. Citeaux et s'adresse spécialement aux religieux cisterciens.

Après une première partie consacrée aux généralités s l'oraison mentale (nécessité de l'oraison, l'oraison d'apr saint Benoît, nature de l'oraison mentale), il traite succes vement de l'oraison méditative ou discursive, de l'oraiso affective et de l'oraison de simplicité. Sur l'oraison affecti l'auteur se contente de résumer en dix pages la pensée d auteurs spirituels, surtout de Tanquerey. Il consacre, au co traire, soixante-douze pages à l'oraison de simplicité simple regard amoureux sur Dieu, dont il emprunte le no

Bossuet. Ces pages sur l'oraison de simplicité, où B. spire non seulement de Bossuet, de Dom Lemoicy et du de Caussade, mais aussi de sa propre expérience personne de directeur d'âmes contemplatives, sont les plus intéssantes du livre. Notons aussi une énumération pêle-mêle, s suggestive de seize équivalents de l'oraison depuis la ure méditée et le rosaire jusqu'à la pratique de la charité ternelle.

e tout qui vise surtout un but pratique et fait peu appel théologie, est judicieux, mesuré et écrit en un style simple sans apprêt.

J. PÉRINELLE.

noine LECLERCQ, *La vie du Christ dans son Eglise* (Coll. nam Sanctam N° 12), Paris, Ed. du Cerf, 1944; 130 frs.

ous l'influence de l'Action catholique et des tentatives de nion des Eglises, l'ecclésiologie voit ses méthodes se renouer. L'aspect principal de ce renouveau est l'abandon du ictère presque exclusivement apologétique — anti-protes- t et anti-moderniste — du traité « De Ecclesia », au bénéd'une étude plus proprement théologique de l'Eglise, sidérée dans son essence, sa vie, son union au Christ. st dans cette perspective théologique que s'inscrit le nou- u livre de M. le Chanoine Leclercq : *La vie du Christ dans Eglise*. L'ouvrage se divise en deux parties, en fonction diptyque : vie intérieure, vie extérieure de l'Eglise, divi- commode, mais à la vérité un peu factice.

n marge du traité classique de l'Eglise, l'auteur s'est pro- é d'ouvrir quelques avenues découvrant les horizons. Avec ucoup d'à-propos, il rappelle que l'Eglise s'explique par ion de la nature humaine et de la nature divine dans la sonne du Verbe incarné. Cette loi d'incarnation du divin le principe fondamental qui éclaire toute l'ecclésiologie. sant appel aux lumières conjuguées de la théologie, de stoire et de la sociologie, l'A. nous montre les rapports du ist avec son Eglise, la part en elle de l'humain et du divin, l'unité et de la diversité.

ans la deuxième partie : la vie extérieure de l'Eglise, l'A. rend d'une manière originale et profonde, les thèmes clas- ues : l'Eglise militante; l'Eglise et la Civilisation, l'Eglise l'Etat, l'Eglise devant la persécution. Un tel ouvrage ne se ume pas à cause des richesses qu'il contient, des vues qu'il pose, des réflexions qu'il suscite. Il faut le lire et suivre teur dans les avenues lumineuses qu'il trace, pour décour le vrai visage de l'Eglise qui apparaît si divine et si maine à la fois. Ainsi en la faisant mieux connaître et par e aimer et servir davantage, cet ouvrage, l'un des meilleurs la collection « Unam Sanctam », constitue une solide et itoire contribution à la cause de l'Eglise.

R. P. R. GEREST, O. P., *Vivre Dieu*, Paris, Ed. du Cerf, 1945; 310 pp., 150 frs.

L'ouvrage du R. P. Gerest se présente comme un vade-mecum de la vie chrétienne. Délaissant le plan classique des traités de spiritualité, l'auteur commence par quelques notions fondamentales sur le sens de la vie, l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, puis il étudie la vie divine de l'âme humaine, son évolution vers la maturité surnaturelle, la contribution humaine à l'œuvre divine et le rôle du Christ dans notre vie divine, spécialement par son action eucharistique. Tel est le plan général du livre. Ce plan appelle quelques remarques. Tout d'abord, la liaison des différents chapitres ou des paragraphes n'apparaît pas toujours nettement. On regrette surtout que le rôle du Christ dans notre vie surnaturelle ne soit étudié qu'à la fin du livre. Par suite le caractère proprement chrétien de cette vie n'est pas dès le début mis en relief. Dans un chapitre consacré aux vertus théologales, on traite de la charité envers Dieu seulement, tandis que la charité fraternelle est étudiée avec les vertus morales; pareille disjonction entraîne une certaine méconnaissance de l'unité de la vertu surnaturelle de charité. Par ailleurs, on ne voit pas bien l'intérêt qu'il y a à proposer à la fin de chaque chapitre, une pensée assez longue et une prière, puisqu'au cours des paragraphes on rencontre d'aussi belles et fortes pensées. De nombreuses citations tirées surtout de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse et de saint Thomas ajoutent à la valeur de l'ouvrage. Mais pourquoi citer les deux grands docteurs mystiques du Carmel dans leur langue originelle, puisque manifestement l'ouvrage n'a aucune prétention scientifique et ne vise que les simples fidèles qui ne lisent pas plus l'espagnol que le latin ? Quelques références à saint Thomas sont inexactes ou incomplètes.

B.-M. FOISSEY.

PIE XII, *Encyclique sur les études bibliques*. Préface de Mgr Charue, évêque de Namur; Introduction et commentaires de L. Cerfaux. (Coll. Chrétienté nouvelle, 6). Bruxelles, Editions Universitaires, 1945; 112 pages.

On trouvera dans ce petit volume l'encyclique *Divino afflante Spiritu*, en une traduction qui n'est ni celle de Rome (rééditée par ex. à la Bonne Presse), ni celle des éditions « Comprendre » (Lille). Il est superflu d'insister ici sur la valeur et l'importance d'un tel document pontifical.

M. le chanoine Cerfaux y a ajouté une introduction (pp. 11-28) qui replace l'encyclique dans l'ensemble du mouvement biblique des dernières décades, puis un « commentaire » (pp. 89-111) où il récapitule les principaux enseignements qui s'en dégagent. On lui devra plus d'une excellente formule. (Par contre, les distinctions des pp. 100-103, où « sens spirituel ou allégorique » et « sens spirituel et typique » s'opposent à « sens analogique », ne sont pas formulées aussi heureu-

sement). Ainsi cette remarque au sujet du sens littéral, qui n'est « que ce que le commun des mortels appelle le sens tout court » (p. 94), ou cette affirmation qu'« une saine exégèse scientifique prépare la rencontre de l'âme avec Dieu » (p. 28), et le développement final où le travail des interprètes unis à l'Eglise est montré comme guidé par l'assistance du Saint-Esprit, qui « anime tout le corps du Christ, le magistère, les théologiens, les fidèles, chacun suivant l'appel qui est le sien », de sorte que « l'exégèse théologique des exégètes ne peut que rejoindre l'exégèse de l'Eglise » (pp. 109-110).

R. P. Ceuppens, O. P., *Genèse I-III.* (Bibliotheca Mechliniensis, 6). Paris-Bruges, Desclée De Brouwer [1946]; 200 pages.

Les trois premiers chapitres de la Bible sont l'un des sommets de la Révélation. Ils éclairent les problèmes fondamentaux qui préoccupent l'humanité : l'existence d'un seul Dieu et ses rapports avec le monde, la condition première de l'homme et l'infortune où l'a précipité la transgression initiale, le mystère de la vie et de la fécondité. Mais le public n'a presque rien à sa disposition pour étudier ces textes primordiaux, et, les sachant aussi difficiles qu'importants, il souffre de cette pénurie. Le R. P. Ceuppens est donc assuré de rendre service à beaucoup en les leur présentant. Il lui faut d'ailleurs aussi un certain courage, car le sujet, en effet, est plein de bout en bout de difficultés célèbres, et l'on peut craindre à *priori* que le lecteur curieux et exigeant, après avoir examiné le livre de près, ne soit pas partout également satisfait.

Qu'on aborde avec confiance ce petit livre, dont l'auteur, professeur à l'Angelicum de Rome, est bien connu par son enseignement et par de solides travaux sur la théologie biblique de l'Ancien Testament, car il porte la marque évidente de l'enseignement dont il est né.

Il comprend deux parties sensiblement égales : « La cosmogonie biblique » (I, 1 — II, 4 a) et « Le Paradis terrestre » (II, 4 b — III, 24). Les sections où le texte est expliqué verset par verset alternent avec celles qui exposent des vues plus générales, telles que discussions d'historicité, comparaisons avec d'autres récits de l'antiquité sémitique.

On reconnaît le bon professeur à ses procédés didactiques de présentation et de division; à sa connaissance des travaux antérieurs, à sa manière de les trier en les utilisant et de placer citations et références aux endroits opportuns; à l'habitude de distinguer les points fermes qui touchent à la certitude de la foi et les interprétations qui ressortissent à la libre opinion. A une information étendue il allie la clarté, la sobriété, et le sens prudent des positions tenables.

Est-ce à dire qu'il atteint la perfection? Sur tel ou tel point, sans doute, le lecteur sera tenté de discuter, ou bien il ne trouvera pas de réponse à sa question : le fait est qu'on ne peut tout dire sous un format si modeste. Nous n'avons pas vu, par exemple, qu'il soit fait allusion aux « hypothèses documentaires » sur les sources du Pentateuque. Parfois les subdi-

visions qui s'embranchent l'une dans l'autre donnent une impression de sécheresse ou manquent de clarté typographique. Les titres ne sont peut-être pas toujours justes : ils font croire que les deux parties sont plus différentes qu'elles ne le sont en réalité. Ainsi, n'allons pas penser que la « doctrine religieuse » du récit de la création se réduise au résumé de pp. 91-93, alors que celle du récit de la chute occupe 70 pages (107-175). Il eût été utile de reproduire au début de l'ouvrage le texte suivi des trois chapitres, de ramasser en une introduction et une conclusion certains traits qui intéressent l'ensemble du texte commenté.

On tirera de ce livre du R. P. Ceuppens beaucoup d'utiles et sûres lumières sur les deux récits bibliques des origines du monde et de l'homme. Et, comme la pensée chrétienne se réfère sans cesse à ces récits, on retournera volontiers le consulter pour vérifier à l'aide de ses explications le sens et la portée des textes allégués.

G. Brillet, Supérieur général de l'Oratoire, *Isaïe*. (Coll. *Témoins de Dieu*, 6). Ed. du Cerf, 1945; 152 pages, 85 fr.

Le R. P. Brillet, dans un récent article de la *Vie Spirituelle* (mars 1945, pp. 358-359), expliquait à propos des Psaumes comment la foi et la prière, si elles veulent s'appuyer sur la Bible, exigent son « étude objective et scientifique ». On verra ici les fruits d'une telle méthode appliquée aux 39 premiers chapitres d'Isaïe. L'auteur n'abandonne jamais ses soucis critiques (il rapporte les passages à leur époque certaine ou probable, il étudie le milieu, analyse la forme littéraire, la genèse du livre, son authenticité), et pourtant on se trouve sans cesse en face du prophète de Iahvé et de son action religieuse.

Beaucoup de chrétiens ne connaissent guère autre chose d'Isaïe que son nom et quelques brèves citations. Ils verront surgir ici une figure vivante, un homme de son temps, certes, mais aussi un envoyé de Dieu dont la mission et la pensée s'adressent encore à nous.

Israël, puis l'Eglise chrétienne, ont reçu d'Isaïe de grands et profonds enseignements. Tout en se défendant de nous donner de ces enseignements un exposé systématique, le R. P. Brillet ouvre, en ses deux derniers chapitres, un aperçu concret sur les principaux éléments du message et du témoignage d'Isaïe.

On aimera d'être introduit par un guide aussi averti, sinon à la « théologie » du Prince des prophètes, du moins à son « expérience spirituelle » saisie sur le vif et prête à communiquer de nouveau son ardeur.

L.-M. Dewailly.

Dom Lucien Chambat, O. S. B., *Présence et Union : Les missions des personnes de la Sainte-Trinité selon saint Thomas d'Aquin*. Ed. de Fontenelle, Abbaye de S. Wandrille, 1 vol. in-8°, 202 pages.

Le marbre dans lequel est taillé ce livre est admirable : saint Augustin, saint Albert le Grand et saint Thomas parlant

de l'habitation en nous de la sainte Trinité; et il a été minutieusement poli pour en faire ressortir la richesse et les veines.

Il reste qu'une statue peut être discernable, même si la matière est splendide et bien mise en valeur. L'auteur met l'accent sur la présence en nous des Personnes divines comme « cause exemplaire et efficiente de la grâce sanctifiante », et rejette dans le domaine des corollaires le commerce actif de l'âme avec le Père, le Fils et l'Esprit. C'est dire qu'en son essence notre union avec nos hôtes divins n'est aucunement modifiée, que nous soyons avec eux en d'amoureux échanges, ou vis-à-vis d'eux en sommeil.

Une telle interprétation de saint Thomas nous paraît inacceptable, s'il est vrai que pour lui des aptitudes ne sauraient se définir sans recours aux opérations auxquelles elles disposent, et à la fin à laquelle celles-ci sont ordonnées. De même la présence des Personnes divines chez le juste ne saurait se concevoir sans référence à une vie d'amitié avec elles, et à la vision béatifique. Aussi l'habitation de la Trinité dans l'âme ne se réalise-t-elle pleinement en ce qu'elle a d'essentiel que dans la contemplation.

Quoi qu'il en soit, tout chrétien soucieux de la présence en lui des Personnes divines saura gré à l'auteur d'avoir mis à sa disposition de si beaux textes et si bien présentés, même s'il est rebuté par beaucoup de notions délicates et savantes.

Jean Isaac.

Georges Coolen, *Le Père Gérard Guilbert, des Pères Blancs, Lieutenant au 99e R.I.A. : Mort pour la France.* (Coll. des « Belles Vies Sacerdotales ») ; Paris, Bloud et Gay; in-8°, 226 pages.

« C'était un type ce Guilbert, un guerrier; c'était surtout un homme ». Voilà ce que disait de lui son Commandant. Il faudrait ajouter : c'était un prêtre et un missionnaire. Le portrait nous en est donné dans un style alerte et vivant, bien adapté. Le Père Guilbert ne fut pas seulement d'ailleurs un bel homme d'action et un valeureux lieutenant; il fut aussi homme de méditation et de prière, homme de Dieu.

Andrée Bourçois-Macé, *L'Abbé Mary Macé, « Major-Aumônier » du stalag III A.* (Coll. des « Belles Vies Sacerdotales »); Paris, Bloud et Gay; in-8°, 204 pages.

Belle figure de prêtre, en effet, que celle de l'Abbé Macé. Cette vie toute mangée nous est présentée avec une délicatesse nuancée de tendresse. Mary Macé quitta ses études de médecine pour entrer au séminaire au moment où l'avenir s'annonçait ironicitieur. Nous suivons ensuite les étapes de sa trop courte carrière. Les anciens prisonniers de guerre souhaiteraient peut-être un tableau plus poussé et encore plus suggestif de son séjour au stalag III A. Quelque temps après son rapatriement, l'Abbé meurt, victime de son dévouement. Le récit de cette mort est profondément émouvant.

M. Doyen.

MARIE FARGUES et un groupe de catéchistes, *Tests collectifs de catéchisme*. Collection *Les sciences et l'art de l'éducation* Ed. du Cerf, 1945; XLIII-153 pages; 140 fr.

S'il est une préoccupation commune à tous les catéchistes c'est bien celle de savoir si les enfants ont compris ce qu'on leur enseigne. Mais justement : *comment* savoir? « L'idéal dit Mme Fargues, serait de recouvrir tout le catéchisme d'un réseau de bonnes questions, qui prendraient les choses d'un autre biais, et auxquelles l'enfant répondrait sans avoir appris d'avance les répons, donnant ainsi la preuve qu'il en a compris le contenu. »

Un « Groupe pour la recherche des tests collectifs de contrôle au catéchisme » est né de cette préoccupation. Animé par Mme Fargues, il compte parmi ses principaux collaborateurs des spécialistes de la pédagogie comme le R. P. de Pallerets et le R. P. Châtelain, O. P., le R. P. Faure, S. J. et des catéchistes, prêtres, religieuses et laïcs.

Des travaux de ce « Groupe » est issu cet ouvrage, très pratique, très travaillé, où tous les *tests* proposés par les auteurs ont été longuement expérimentés et discutés avant d'être livrés sous leur forme définitive.

Les catéchistes soucieux de contrôler les résultats de leur enseignement (et que des révélations parfois impitoyables n'effrayeront pas) voudront utiliser cet ouvrage. Ils pourront le faire, nous dit l'auteur, de deux manières : soit en se servant directement des tests proposés, soit, ayant pris goût à la méthode, en inventant d'autres questionnaires du même type. Cela leur réserve, nous prévient-on, bien des surprises « Quelque soin qu'on ait apporté à l'élaboration des formules les élèves ne les comprennent pas toujours à la façon des maîtres et il convient d'analyser leurs réponses, d'en chercher leur sens profond ».

La première partie de l'ouvrage est une initiation à la méthode de contrôle par les tests. On y retrouve les remarques judicieuses qui font le charme et le prix des ouvrages de Mme Fargues, par exemple : « L'introduction des enfants au catéchisme » (Desclée de Brouwer). Signalons particulièrement la note sur « Ce que l'on peut espérer de l'emploi des tests au catéchisme ». L'auteur nous y révèle toute l'ample portée de la méthode des tests. Il s'agit de bien autre chose qu'une affaire de leçon comprise ou pas comprise. Il s'agit de lumières nouvelles sur la connaissance de l'enfant. Il s'agit, pour le catéchiste, de perdre — et heureusement — les illusions qu'il se fait sur l'intelligibilité de ses paroles et de son enseignement; il s'agit de la fixation de ce que l'auteur appelle le « programme minimum » adapté à chaque niveau intellectuel (et particulier au niveau des retardés ou déficients); il s'agit aussi par le fait même d'une facilité nouvelle accordée à ceux qui veulent, sinon « individualiser l'enseignement », tout au moins s'orienter vers cette individualisation par la constitution de groupes et de sous-groupes tenant compte des résultats fournis d'une manière générale par les tests de contrôle.

Puisse l'utilisation de cet ouvrage généraliser l'emploi de

la méthode des tests au catéchisme — à condition que soient respectées « les règles de l'art » (car hélas! il est à craindre que certains catéchistes ne voient là qu'un « truc » de plus qu'ils « dévitalisement » rapidement). Nous ne sommes pas éloignés de penser que la douloureuse sincérité des résultats obtenus dans la plupart des cas conduira l'ensemble des usagers du catéchisme à rechercher un « programme minimum » plus proche des possibilités actuelles des enfants que celui qu'on considère en général comme assimilable par la majorité d'entre eux.

J. PIHAN.

ROBERT LOUP, *Le serviteur de Dieu : Meinrad Eugster*. Ed. de l'Imp. S. Paul, Fribourg (Suisse), 1943; 215 pages.

Le monastère d'Einsiedeln (Suisse) s'honore de garder la dépouille mortelle du frère Meinrad qui y mourut en 1925 après y être entré, en 1878, en qualité de frère lai, et où ses capacités professionnelles qui s'exercèrent dans la charge de tailleur au monastère lui valent aujourd'hui le beau titre de « tailleur de la Vierge ».

Vie toute simple, admirablement simple, humble, toute cachée en Dieu et en la Vierge, au service des frères et des hôtes de l'Abbaye. Vie qui ressemble étonnamment à celle de cet autre frère convers, le frère Conrad (1818-1894), capucin d'Altötting, qui fut canonisé en 1934. Déjà la renommée du frère Meinrad s'étend à toute la Suisse; on vient le prier, se confier à son intercession, et de nombreuses faveurs semblent avoir été obtenues. Le procès de béatification est commencé. Ce livre fera connaître plus loin encore cette si humble et radieuse figure.

DONCŒUR, *Sur les routes du Christ, camps de Palestine* 1933 *et* 1936. A l'Oranie, 1945; (sans pagination).

Livre-souvenir orné de très belles photographies que les scouters du P. Doncœur rapportèrent de leurs pèlerinages en Terre sainte en 1933 et 1936.

Mais ces photographies, si religieusement présentées, sont aussi autre chose qu'un souvenir. Elles sont les étapes d'un nouveau pèlerinage que le lecteur fait de lui-même avec émotion. Il se sent pris par ce bel élan de foi qui entraîne ces marcheurs sur les routes du Christ, leurs pas dans les pas du Christ, les yeux fixés sur son visage, les oreilles tendues vers les paroles intérieures... Rien de profane dans ce livre. Les pèlerins ne veulent pas être autre chose que des pénitents soufflés de pardon et de grâce, ressuscitant ainsi en quelque sorte ces vieux pèlerinages des pénitents du Moyen Age qui allaient « satisfaire » pour leurs péchés, ou ceux des autres, à Jérusalem.

Aussi, la condition première d'un tel pèlerinage était de faire dans la pauvreté. Il n'eût pas été vrai si les routiers n'étaient pas conformés en cela d'abord à leur Maître. Et c'est pourquoi ils firent une caisse commune, où chacun, renonçant à son propre avoir, avait mis toutes ses ressources. « Le premier apporta ses étrennes de plusieurs années sans savoir si lui-même serait du pèlerinage. » Les riches donnèrent tout ce qu'ils avaient, les pauvres aussi, c'est-à-dire leur reconnaissance. L'autre condition, c'était de vivre en esprit, tout le long, avec le Seigneur. C'est pourquoi, chaque jour, ils tinrent un conseil où l'Evangile, la doctrine de l'Eglise, les introduisaient dans le mystère de Jésus.

Quelle émotion de les voir arriver à Cana, par exemple, juste pour se faire inviter par une noce. « Allez chercher vos camarades, insiste le papa de la mariée! — Mais nous sommes soixante! — Qu'importe, il faut que tout le monde vienne boire ». A ce compte, ajoute le P. Doncœur, on comprend que la noce qui avait fait entrer Jésus et toute sa troupe ait vu si vite le fond des urnes à vin.

S'il est vrai que l'Eglise attache une vertu spirituelle à certains lieux : églises, sanctuaires de pèlerinages, à combien plus forte raison cette Terre sainte foulée par les pieds du Sauveur, cette eau du Jourdain qui baptisa son Corps, ce Calvaire où coula son sang. Mais cette terre ne produit pas chez tous les mêmes fruits spirituels. Il faut l'aborder avec cette âme contrite et ce cœur pur. Alors seulement, à ceux que le Seigneur veut, elle révèle son message : Tandis que « Lourdes nous baigne dans la miséricorde d'un cœur maternel, Rome née du sang des martyrs, représente la majesté de l'empire chrétien, et Jérusalem, c'est le point du globe où nous entrons dans l'abîme de l'Amour incréé ».

Lourdes, Préface du P. Carré, commentaires, mise en pages et photos de Pierre Jahan, Coll. *Sous le ciel*, n° 1. Ed. du Cerf 1946; 64 pages, 82 photographies; 150 fr.

Un album en héliogravure qui sera un beau souvenir pour tous les pèlerins de Lourdes. Il est en même temps une belle présentation de la miséricorde maternelle de Notre-Dame de Lourdes, un beau témoignage de la foi de ses pèlerins, pour ceux qui ne connaissent pas son sanctuaire.

A.-M. H.

J.-F. Van der Stappen et A. Groegaert, *Cæremoniale, Parvum prior : de ministris*, Ed. Dessain.

Les prêtres trouveront dans ce cérémonial latin entièrement refondu, un guide aussi précis que sûr. On y remarque à chaque page le souci constant de ne rien affirmer sans l'approbation de la Tradition et des meilleurs auteurs. La documentation est abondante et solide. Nous recommandons ce travail

Mgr GRENTE, de l'Académie Française, *La magnificence des sacrements*, Paris, la Bonne Presse, 1945; 273 pp., 150 frs.

Cet ouvrage, magnifiquement écrit, n'est pas un traité de Théologie, ni une série de leçons de Catéchisme. Il se présente plutôt comme un traité de Pastorale. C'est l'enseignement du Père à ses enfants : ceux qui sont déjà religieux, mais n'ont pas encore pénétré le sens profond des sacrements; ceux qui ne le sont plus ou ne l'ont jamais été. Aux uns comme aux autres, l'auteur fait admirer l'harmonieuse synthèse de tout l'édifice sacramentel de l'Eglise.

Abbé Y. DANIEL, *Témoignages sur l'Abbé Godin*, Paris, les Ed. Ouvrières, 1945; 143 pp., 45 frs.

M. l'Abbé Daniel a été bien inspiré de nous présenter cette brochure qui fait parler ceux qui ont approché et connu l'abbé Godin. Ces témoignages sont plus émouvants que toutes les notices biographiques que l'on pourra écrire.

S. S. PIE XII, *Messages de guerre au monde*, Paris, Ed. Spes, 1945; 333 pp., 120 frs.

Tous les messages qui ont trait à la guerre, à l'occupation et aux difficultés actuelles. Nous aimerons les relire pour y trouver les consignes du père : elles sont de nature à soutenir notre espoir toujours si fragile. Les dernières pages contiennent la lettre du 6 janvier 1945 à l'Episcopat Français, où le Souverain Pontife rappelle les idées chrétiennes qui feront le monde nouveau.

Dom Jean MAZE, *Souverains et monastères*, Abbaye de Saint-Wandrille, Ed. de Fontenelle, 1945; 293 pages.

Dans un premier chapitre, l'auteur situe le rôle social du monastère depuis le Moyen Age jusqu'à Philippe II. Son angle de vision consiste à montrer les rapports qui ont existé entre les monastères et certains souverains. Il y réussit parfaitement, grâce à une documentation abondante et solide que, d'ailleurs, il a su dominer. Il eût été facile de tomber dans la lourdeur; Dom Mazé l'a évité grâce à ses qualités d'historien.

Dom Gaspar LEFEBVRE, O. S. B., *La rédemption par le sang de Jésus*, Bruges, Desclée de Brower, 1944; 220 pages.

Etude de la Rédemption avec ce qui l'entoure où l'auteur envisage la Personne et l'Œuvre du Rédempteur dans sa phase objective et dans sa phase subjective qui est l'application à nos âmes. Il insiste tout particulièrement sur le rôle du sang.

R. P. DE BOISSIEU, O. P., *Le Père de Foucauld*, Librairie académique Perrin.

Le prestige du Père de Foucauld est tel qu'un livre le concernant reçoit *à priori* un accueil favorable. Il attire d'ailleurs les écrivains spirituels, mais depuis le livre de René Razin nous n'avions pas eu une biographie aussi vigoureuse et alerte que celle que vient de nous offrir le Père de Boissieu. Sa documentation est même plus étendue que celle de son illustre prédécesseur, ce qui lui a permis de faire œuvre plus complète. Nous savons ainsi pourquoi le Père de Foucauld a quitté la Trappe : c'est que la règle en ayant été adoucie par décret pontifical, il n'a pas voulu réduire la pénitence pour laquelle il se sentait fait. Heureux décret qui nous permet de contempler un grand ascète.

ROGER MICHON, *Pourquoi sommes-nous fils de Dieu?* Paris, Bonne Presse; 32 pages, 12 fr.

L'auteur veut adapter à l'esprit de l'ensemble des fidèles tout le mystère de la vie surnaturelle, tel qu'il se présente sur la terre et tel qu'il sera dans le ciel. Cette brochure est très pratique comme moyen d'initiation à la vie intérieure.

Abbé THELLIER DE PONCHEVILLE, *Peut-on encore sauver la personne humaine?* Paris, Bonne Presse; 45 pages, 20 fr.

Après quelques aperçus sur la personne humaine en face du collectivisme qui risque de l'engloutir, l'auteur montre qu'elle peut être effectivement sauvée par le spiritualisme et termine sur l'action libératrice de l'Eglise.

FERNAND MARTIN, *Les vêpres du dimanche*. Ed. Spes; 32 pages, 15 fr.

Explication simple et adaptée de la liturgie des vêpres. Commentaire des Psaumes très intéressant. Nous recommandons ce petit livre à ceux qui veulent comprendre les vêpres du dimanche.

MARGUERITE PERRON, *Notre voie douloureuse*. Paris, Ed. Lethielleux.

Emouvant rappel de la voie douloureuse suivie par le Christ et de celle que nous suivons. L'auteur veut nous aider à joindre notre souffrance à celle du Calvaire.

L. V. BERNADOT, O. P. *Lettres de Direction.* Paris, Ed. du Cerf, 1945; 178 pages, 80 fr.

Ceux qui connaissent le Père Bernadot, auteur du traité si fructueux : « De l'Eucharistie à la Trinité », le retrouveront ici dans une note plus intime. Il leur sera agréable de découvrir l'homme de vie intérieure, s'intéressant aux âmes. Ce genre ne plaira pas à tout le monde : nous le comprenons, mais nous pensons aussi que les touches délicates par lesquelles il montre comment répondre à l'appel de Dieu, feront du bien à beaucoup.

Chanoine JACQUES LECLERCQ, *Trente Méditations sur la Vie Chrétienne.* Casterman; 236 pages.

Le titre éclaire l'objet. Disons simplement que ces méditations ne sont pas quelconques, étant écrites par un théologien éminent pour qui la doctrine est source de vie. Nous avons ainsi un livre de méditation qui a une véritable valeur.

Abbé LEVESQUE, *L'origine du culte du Sacré-Cœur de Jésus et son objet.* Paris, Ed. Aubanel, Procure du Clergé.

Cet ouvrage, paru en 1930, n'a pas eu le succès qu'il méritait. C'est pourquoi, le mois du Sacré-Cœur étant proche, nous nous permettons de le rappeler à l'attention de nos lecteurs.

Monsieur le Chanoine Levesque a fait un travail sérieux et précis, pour nous montrer, à partir des sources patristiques, l'évolution d'une dévotion que le peuple fidèle tient tant à cœur. Après en avoir indiqué l'épanouissement au XVIIe siècle (note, en différents chapitres, l'influence qu'ont exercée saint François de Sales et la Visitation, saint Jean Eudes (deux chapitres lui sont consacrés à ce sujet et apportent des précisions qu'on n'est pas accoutumé de lire ailleurs), sainte Marguerite-Marie, le bienheureux Claude la Colombière et l'influence combinée des Jésuites et des Visitandines, puis l'expansion du culte depuis la fin du XVIIe siècle jusqu'en 1929. Le dernier chapitre envisage les formes actuelles et la pratique spirituelle de la dévotion du Sacré-Cœur.

Ainsi l'importance de ce livre ne nous échappe pas. Il apporte vraiment une contribution à l'histoire et il se recommande par son impartialité. Aussi nous en conseillons la lecture à tous ceux qui veulent s'informer ou renforcer leur dévotion.

P.-C. DORANGE.

LIVRES REÇUS

J.-L. DEHON, *Tous les jours avec le Sacré-Cœur;* Louvain, Scolasticat Notre-Dame du Congo; 176 pp., 12 fr.

G. JOANNES, *Le sacerdoce de la mère;* Paris, Ed. Familiales de France; 36 pp., 12 fr.

J.-D. BONNET, *Prêtres-Députés,* Vaison-la-Romaine; Ed. Bonne Presse du Midi; 73 pp.

Mgr CALVET, *Pourquoi les Instituts catholiques?* Paris, Bonne Presse; 29 pp., 12 fr.

R. PLUS, S. J., *La bonne foi;* Paris, Ed. Spes, 1945; 31 pp., 15 fr.

L. MOUNIER, *Pratique de l'orientation professionnelle;* Paris, les Ed. Ouvrières; 123 pp., 65 fr.

Chan. G. BASSEVILLE, *Instructions pour les Messes du Dimanche,* 6e série, *Les commandements de Dieu;* Paris, Lethielleux; 270 pp., 100 fr.

Abbé LE MOING, *L'enquête religieuse avant le mariage;* Paris, Ed. Lethielleux; Ed. à l'usage des fidèles; 16 pp., 10 fr. Ed. à l'usage du clergé, 32 pp., 20 fr.

Abbé M. BESSODES, *Les deux amies, Notre-Dame et la France,* tome XI; Vaison-la-Romaine; Ed. de la Bonne Presse du Midi; 192 pp., 86 fr.

Abbé L. GUIZARD, *L'œuvre pontificale de saint Pierre apôtre;* aux Bureaux de l'Œuvre; 23 pp., 15 fr.

Abbé L. GUIZARD, *La propagation de la foi;* Propagation de la Foi; 23 pp., 15 fr.

F.-A. MORLION, *L'apostolat de l'opinion publique* (Etudes religieuses, n° 574); Liége, La Pensée catholique; 32 pp.

26498. — Paris Imp. LAHURE. — 31.1064
— Le gérant de cette publication : —
R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e
Dépôt légal : Deuxième trimestre 1946. - N° d'ordre : 10.660.